

[couverture]

Bernard Dubourg

L'invention de Jésus

I

L'HÉBREU
DU NOUVEAU TESTAMENT

L'INFINI

nrf
GALLIMARD

[6]

© Éditions Gallimard, 1987.

[7]

à mes amis

[9]

Ces huit essais tracent les étapes de ma recherche sur la langue originelle du Nouveau Testament et, plus particulièrement, des Évangiles dits « canoniques ». Cette recherche, on s'en apercevra dès les premières pages du livre, va, pour sûr sans aucune concession ni le moindre regret, à l'encontre des refrains les plus couramment admis de l'exégèse majoritaire. Et, prenant pour cibles certains des tenants de cette exégèse (les autres, maîtres, disciples et sous-disciples, auront la tristesse de ne se sentir par là qu'allusivement visés et hués), ces essais sont d'abord des pamphlets: ils ne *sont* pas agressifs, ils *se veulent* tels ; ils prétendent mettre à plat quelques énormités ambiantes-trop-ambiantes. Je prends plaisir, en les réunissant ici sous leur forme première (huit échelons d'une chronologie de la colère), à me venger de tant d'heures que m'ont volées tant et tant de commentateurs « autorisés » des textes du corpus dit chrétien. Tous ces commentateurs fondent en effet leurs parasitages des Évangiles sur la thèse d'une rédaction originellement grecque du corpus: ça n'est même plus pour eux une thèse – c'est une évidence, un lieu commun que rien ni personne ne saurait remettre en question. Thèse, évidence ou lieu commun, peu importe – les études qu'on va lire ont pour unique but, quant à elles, preuves et exemples multiples (et progressifs) à l'appui, de ruiner la belle unanimité des « grécistes », de montrer du doigt quelques-uns de leurs contresens (de leurs mensonges?), et de donner enfin place à l'hébreu.

NOTE

1. Nulle part dans les textes qui suivent, « juif » et « judaïque » ne sont synonymes de « pharisien » et de « rabbinique ».
2. Dans tout le livre les mots grecs sont italiques et transcrits en caractères romains minuscules (sans considération des esprits et des accents) ; les mots sémites, hébreux ou araméens, sont translittérés en caractères romains majuscules.
3. Sauf rares exceptions – aisément repérables –, seule la graphie des termes sémites est prise en compte, et non leur vocalisation.

L'alphabet de 22 lettres est ici translittéré de la manière suivante :

aleph	’	lamed	L
beth	B	mem	M
ghimel	G	nun	N
daleth	D	samekh	S
hé	H	^c aïn	^c
waw	W	phé	P
zaïn	Z	tsadé	Ş
heth	Ĥ	qoph	Q
teth	T	resh	R
yod	Y	shin	Ŝ
kaph	K	taw	Ṭ

L'hébreu du Nouveau Testament

Le problème du Nouveau Testament est d'abord un problème de langue : tous les érudits s'accordent à croire que cette langue est le grec. Je propose, à leur encontre, l'hypothèse d'une rédaction originellement hébraïque du corpus. Il s'agit bien d'une hypothèse puisque les manuscrits les plus anciens du Nouveau Testament qui nous restent sont grecs et que toutes les versions non grecques du Nouveau Testament sont issues, par voie de traduction, des versions grecques anciennes.

Quels sont les arguments des grécistes ? Quelles sont les bonnes raisons de leur refuser, désormais, la parole ?

Qu'en est-il des particularités du grec du Nouveau Testament ?

Les Églises, depuis presque vingt siècles, lisent leurs textes fondateurs dans un sabir qui n'est pas celui de leur rédaction primitive : quel sabir ? sabir jusqu'à quel point ?

[13]

Dans un livre concernant les langues parlées et écrites en Palestine et dans la Diaspora au temps réputé être celui du Christ,

Do You Know Greek? How Much Greek Could the First Jewish Christians Have Known ?, Leyde, Brill, 1968.

Sevenster aboutit à la conclusion (p. 176) que tout Judéen ou Galiléen du 1^{er} siècle connaît, parle ou écrit l'araméen, le grec ou l'hébreu, et que certains – sans qu'on puisse préciser qui – possèdent deux de ces idiomes ou les trois à la fois.

Mon hypothèse

J'ai, dans un article sur Judas l'Ischariote,

« Un coup de vasistas sur Judas », paru dans PO&SIE n° 17, Paris, E. Belin, 1981, pp.95-122.

mis en avant l'hypothèse d'une rédaction hébraïque originale de la majeure partie du Nouveau Testament et, particulièrement, des Évangiles, synoptiques ou non, canoniques ou non.

Pour ce qui est des évangiles apocryphes, je parle ici, bien sûr, des plus anciens, et non des forgeries médiévales.

Or, toute hypothèse exige illico deux sortes de preuves : tout d'abord il importe d'établir sa non-impossibilité ; en second lieu, il faut produire les raisons de sa nécessité – ce que les Anglo-Saxons appellent son « evidence ».

[14]

Indices et preuves

Les découvertes de la mer Morte, manuscrits sectaires dits esséniens (?), les lettres et archives de Bar Kocheba, et autres, montrent que l'hébreu se lit, se parle et s'écrit, qu'il est par conséquent une langue authentiquement vivante, à l'époque considérée. Sans ces découvertes, nous croirions peut-être encore, par exemple avec Guignebert,

Jésus, Paris, rééd. 1969, p. 136.

que le Christ

« Jeune villageois qui voit le monde à travers le prisme de sa naïveté » (*sic*), selon Renan cité par Guignebert à la même page.

« parlait araméen », et en resterions là. Avec elles, nous devinons, sans même sortir de la lettre des Évangiles, non seulement qu'il ne parlait pas que l'araméen, mais que mis en scène comme interlocuteur, sans interprète, de Pilate ou d'une Samaritaine, il avait, en tant que personnage du corpus, une connaissance au moins passable d'autres langues ou dialectes en usage chez lui et autour de lui. Si les Évangiles nous parlent bien d'un messie de descendance davidique, il est hors de doute que ce messie connaissait l'hébreu.

Il n'est pas non plus impossible que les Évangiles, canoniques et autres, aient été originellement écrits et pensés non point en grec ou en araméen, mais proprement en hébreu – l'hébreu des textes de Qumrân ne porte pas trace d'hellénismes –,

Sevenster, *op. cit.*, p. 153: « Dans les textes hébreux et araméens de Qumrân, on n'a rencontré jusqu'ici aucun mot qui puisse assurément être identifié comme un emprunt au grec. » Cette remarque est capitale, et c'est en fait un truisme.

et qu'ils aient été ensuite, dans des conditions qui restent à définir, traduits en grec, puis en copte, en syriaque, etc.

[15]

Comment croire que plusieurs ou la plupart des textes coptes de Nag-Hammadi, *Évangile de Vérité*, *Évangile de Thomas* et autres, ne dérivent pas d'un socle hébreu et non pas grec ?

Tout exégète sait que, sauf rarissimes exceptions, le grec du Nouveau Testament est une langue tordue, un grec souvent de pacotille, dont la syntaxe (et le vocabulaire ?) n'a aucune des beautés des monuments hellénistiques contemporains. Même Flavius Josèphe, qui traduit, dit-il, ses œuvres du sémite en grec, s'arrange pour en rejeter toute trace d'araméen ou d'hébreu : sauf aux endroits retouchés, voire franchement mutilés, par les moines copistes, Flavius Josèphe est un excellent auteur ; au minimum il est lisible. – Mais qui ira prétendre que l'Apocalypse dite de Jean est lisible ? Ni Philon le Juif ni Josèphe – des contemporains, ou presque – n'auraient osé présenter à leur public des narrations aussi mal ficelées.

De cela, les commentateurs érudits tirent l'idée que le Nouveau Testament, pour faire bref, est rédigé par des illettrés, des gens simples, peu versés en hellénismes : au fond, des ignorants. Et ils ajoutent aussitôt que le témoignage desdits illettrés n'en est que d'autant meilleur – comme si, entre parenthèses, tout analphabétisme héroïquement surmonté faisait la valeur d'un témoignage...

Toutes ces subtilités et fausses évidences sont en réalité de peu de poids, et l'argumentation prend parfois d'autres aspects.

Par exemple, il y a d'abord le fameux passage

Et c'est d'ailleurs le seul, puisque peu ou prou tous les Pères de l'Église des siècles suivants le recopient. – Pour ce qui est des conceptions modernes, voir le résumé donné dans Cullmann, *Le Nouveau Testament*, Paris, PUF, 1976, *passim* ; toutes ces conceptions s'accrochent à Irénée.

du *Contre les hérésies*

Ou, plus exactement: « Contre les opinions » – tout un programme, déjà !

[16]

d'Irénée de Lyon :

III, I, I, Irénée de Lyon est de la fin du II^{ème} siècle si l'on en croit la tradition ; son nom, qui signifie « la paix », est sans doute l'équivalent grec de *Salomon*. – Je suis ici la traduction Rousseau-Doutreleau, non sans quelques réticences : on sait les problèmes de critique textuelle que pose l'ouvrage d'Irénée.

« Ainsi Matthieu publia-t-il chez les Hébreux, dans leur propre langue, une forme écrite d'Évangile, à l'époque où Pierre et Paul évangélisaient Rome

Dans ses *Antiquités judaïques* (XX, v, 2), Josèphe nous dit: « C'est à cette époque qu'un sort contraire s'acharna sur les fils de Judas le Galiléen, qui avait poussé les Juifs à la révolte contre les Romains lors du recensement de la Judée sous Quirinius, ainsi que nous l'avons raconté plus haut. Ces deux-là étaient Jacob (= Jacques) et Simon, et Alexandre donna l'ordre qu'on les mette en croix. » On ne voit pas comment Simon-Pierre-Képhas, crucifié avec son frère Jacques en Palestine, a pu ensuite se rendre à Rome et y répandre son évangile, À moins, bien sûr, que ces fils de Judas de Gamala (personnage cité, d'ailleurs avec un contresens chronologique, en *Actes* v, 37) n'aient rien à voir avec les frères et les proches du Jésus de la narration évangélique.

et y fondaient l'Église. »

Littéralement, « la communauté » ou, si l'on ne suit que le latin, « une communauté ».

Irénée dit ensuite qu'à cet Évangile s'ajoutèrent ceux de Marc, « disciple et interprète de Pierre », et de Luc, « compagnon de Paul », et que Jean rédigea enfin le sien « tandis qu'il séjournait à Éphèse, en Asie ». Il ne dit nulle part en quelles langues furent rédigés ces trois derniers Évangiles : il ne dit pas qu'ils l'ont été en grec.

Or les exégètes, qui tiennent décidément à leur grec et témoignent d'une curieuse aversion pour l'hébreu, lisent ce passage de la manière suivante : le *Selon-Matthieu* a été [17] originalement rédigé en araméen, comme si « chez les Hébreux, dans leur propre langue » signifiait nécessairement « en araméen » ; puis, comme Irénée ne précise pas, tous supposent

(ou plutôt : affirment) que Marc a écrit en grec un Évangile à l'usage des Romains évangélisés par Pierre,

Ce même Pierre dont les Actes des Apôtres disent (XII, 17) qu'il « sortit et partit dans un autre lieu », c'est-à-dire... qu'il mourut !

maître à penser de Marc ;

À l'appui de cette thèse, les commentateurs relèvent les « nombreux latinismes » du *Selon-Marc*, comme si ces latinismes (qui ne touchent en fait qu'au vocabulaire) pouvaient n'être pas ceux d'un traducteur et non du rédacteur primitif lui-même – nous y reviendrons.

puis, le *Selon-Luc* étant rédigé dans un meilleur (relativement meilleur) grec que ses concurrents, ils y voient le nec plus ultra des preuves d'une rédaction grecque originale, comme si Josèphe, traduit en excellent grec par lui-même et ses adroits collaborateurs, n'avait pas d'abord écrit en sémite ; quant à Jean, fort âgé et exilé, il viendrait en dernier : son Évangile est réputé gnostique et parfois tendancieux ; il importe donc de le rendre aussi tardif que possible, même si l'on a de quoi s'étonner qu'un vieillard vivant depuis si longtemps en milieu hellénistique écrive une langue aussi fautive.

Le grec du *Selon-Jean* est une merveille à côté de celui de l'*Apocalypse*, mais en soi une authentique catastrophe. Le plus kabbaliste et ésotérique des rédacteurs, autrement dit le plus « intellectuel », serait alors le plus fin adepte du charabia ; et cela ne gêne en rien les commentateurs patentés !

Et puis voyez les tours de passe-passe : pourquoi suppose-t-on toujours qu'un Juif résidant à Éphèse, dans la Diaspora, ignore nécessairement l'hébreu ?

D'ailleurs, j'ai tort de parler de preuves et de contre-preuves. Jamais les exégètes ne remettent en cause ou ne discutent ce [18] que la tradition suppose concernant la langue originale des Évangiles : pour eux, globalement, la question ne se pose même pas. Et si, d'aventure, ils se la posent, ils se hâtent aussitôt de l'oublier : ils ne sautent jamais du grec à l'hébreu primitif du corpus.

Voir le chapitre « Les documents de base » dans Cullmann, *op. cit.*, pp. 7 s. et *passim* ; voir aussi les travaux de Matthew Black, que je cite plus loin.

Si l'on ajoute à cela que les manuscrits grecs complets que nous possédons (Sinaïticus, Alexandrinus, Vaticanus, Codex Bezae, etc.) ne sont jamais antérieurs aux IV^e et V^e siècles,

Voir recension dans Aland, *Synopsis of the Four Gospels*, 3^e édition, 1979, p. XVII par exemple. – Les manuscrits que je cite ici étaient primitivement complets ; par la suite, ils ont perdu des feuillets.

on mesure, à l'encontre de cette magnifique unanimité, la difficulté que les versions grecques ont eue à s'imposer. Elles se sont imposées grâce à Constantin, premier César pro-chrétien,

Ou plutôt : favorable, par calcul, à l'un des christianismes rivaux, avec combien de volte-face.

et à Eusèbe de Césarée, son copiste, chef de scribes et censeur attitré, dans l'atelier scripturaire duquel, précisément, furent établies cinquante copies calligraphiées, « bien lisibles et portatives », des textes dès lors canoniques.

Voir le *De Vita Constantini* d'Eusèbe, IV, 36. Sans doute l'empereur fit-il la chasse aux autres exemplaires, qu'on s'accorde à présent à réputer « perdus ». Il faut, pour qu'un canon d'écrits se mette en place, un despote fort et un scribe à sa solde, ce dernier pouvant être l'empereur lui-même : ainsi, en Chine, Ts'in Che-houang-ti, expert en murailles et autodafés. – Quand on sait comment notre Eusèbe, premier historien ecclésiastique, a remanié sa biographie de Constantin au gré des événements et des fluctuations de son envie de lui plaire et de le servir, en gommant des noms, en triturant les faits et en les [19] trafiquant, on devine du même coup quelle confiance il faut lui accorder en tant que narrateur et rapporteur des premiers temps du Christianisme. Or, dans les manuels, encore aujourd'hui, l'œuvre de ce polygraphe, sérieux précurseur de Jdanov, est tenue pour « globalement positive » par les spécialistes...

Dès lors, la découverte d'apocryphes très anciens, comme l'*Évangile de Thomas*,

Je veux parler de l'évangile gnostique (?) répertorié sous ce titre, celui de Nag-Hammadi.

est d'autant plus précieuse qu'elle nous fournit sur le Christ des renseignements ayant échappé à la sagacité des moines et des scribes ayant travaillé au service d'Eusèbe, renseignements non rédigés en grec cette fois.

De l'Évangile hébreu de Matthieu, pourtant signalé par plusieurs auteurs, il ne reste pour l'heure aucune ligne, malheureusement, soit qu'il ait été perdu au cours des diverses insurrections juives des I^{er} et II^e siècles, soit qu'il ait été détruit par les tenants officiels du christianisme officiel de l'Empire.

Je développerai plus tard d'autres éventualités.

Quand on examine les coupures pratiquées dans Flavius Josèphe,

Cf. ses « comme je l'ai dit plus haut » qui ne renvoient plus à rien.

dans Pétrone,

Son *Satiricon* n'est plus qu'une épave naine.

dans Tacite, dans Ammien Marcellin, entre autres, et les corrections, caviardages, interpolations, dont ils ont bénéficié, on pencherait plutôt pour la seconde hypothèse. Tout a probablement été fait pour qu'aucun vestige authentique du socle sémitique des Évangiles et des textes adjacents, en langue hébraïque même, ne demeure – sans cependant qu'on puisse *a priori* et très précisément définir la ou les raisons vraies d'une telle destruction (l'antisémitisme et les luttes sectaires y eurent leur part, c'est certain).

[20] Pour me résumer, je dirai que rien ne s'oppose d'emblée à l'idée d'une rédaction hébraïque primitive de la plupart des textes du Nouveau Testament et, plus particulièrement, des Évangiles. L'hébreu est une langue vivante dans la Palestine du I^{er} siècle : cette langue se parle, se lit et s'écrit. Par ses aberrations mêmes, le grec des Évangiles tend à se révéler comme de seconde main. De tout ceci, je déduis qu'il faut, au moins à titre d'essai, pratiquer enfin une rétroversion sérieuse et patiente du grec du Nouveau Testament vers l'hébreu ; car n'est-il pas possible, grâce à un examen scrupuleux des manuscrits que nous avons et des versions qu'ils contiennent, mot à mot, phrase après phrase, d'obtenir sinon l'original sémite, du moins une notion plausible de cet original ?

Ce qu'est une rétroversion

Une telle entreprise, déjà tentée pour d'autres textes et dans d'autres conditions,

Je pense ici à la belle rétroversion copte-grecque de l'*Évangile de Vérité* par J.-E. Ménard, Paris, 1962, dont je fais mienne la modestie (« Il serait, dit-il, évidemment à la fois puéril et tout à fait faux d'un point de vue méthodologique de parler ici d'une reconstitution d'un texte vraisemblablement à jamais perdu et dont nous ne possédons aucun lieu parallèle connu », p. 24), mais non l'idée de départ, qui est aussi sa conclusion : « le traducteur copte travaillait sur un original grec » (p. 24) ; pour Ménard, aucun original sémite n'est envisageable alors même que le copte est une langue chamito-sémitique et que bien des textes gnostiques-chrétiens coptes ne se comprennent que sur la base des procédés de codage de la Kabbale hébraïque – curieux, n'est-ce pas ?

se heurte d'entrée de jeu à des difficultés considérables. Tout d'abord, parmi les centaines de manuscrits (grecs) du Nouveau [21] Testament, lequel ou lesquels choisir ? auquel ou auxquels faire confiance ? L'apparat critique de l'édition courante Nestle-Aland la plus récente, qui recense aussi bien des bouts de papyrus réputés du II^e siècle que les magnifiques codex du XI^e siècle, fourmille de leçons contradictoires ou, au moins, divergentes.

À cette difficulté, les traducteurs européens du Nouveau Testament répondent par des choix bien grossiers.

La palme, dans ce domaine, revient peut-être à *A Textual Commentary on the Greek New Testament*, Londres-New York, 1971 : cet ouvrage, qui estampille

des centaines de passages « difficiles » du corpus, opte pour telle version au détriment de telle autre *par voie démocratique* ; le « comité » réuni par les United Bible Societies y est dit « préférer » ici ou là « majoritairement » tel mot, y rejeter de la même façon tel autre, y exclure ici la leçon *ceci* au profit de la leçon *cela* ; et voguent les votes... Dans tout le livre, à longueur de pages, on lit des phrases commençant ainsi : « A majority of the Committee preferred to adopt the reading... », ou bien : « In the opinion of the majority of the Committee... » – mais jamais ce comité de décideurs n'est dit avoir organisé un référendum sur l'intérêt qu'il y aurait, sur tous les passages ainsi soumis au scrutin, à recourir au texte hébreu sous-jacent.

Car on est tenté, malgré tout, de choisir, c'est-à-dire lorsque, par exemple, on entend rendre le texte en français, de préférer pour on ne sait trop quelle raison telle leçon à telle autre – selon l'humeur, le goût, la tradition, le hasard, ou les impératifs de telle ou telle interprétation tacite du texte. On parvient, comble de littérature, d'humour, ou des deux, à faire de l'Apocalypse de Jean un livre grammaticalement convenable !

Choix... Préférences tacites... Est-ce sérieux ?

Les commentateurs s'accordent en outre à donner massivement la préférence aux manuscrits complets anciens ou dits tels, ceux qui n'excèdent pas le V^e siècle. Mais là encore les [22] divergences abondent, et abondent les joutes d'érudits, champions les uns du Codex Bezae, les autres du Sinaïticus, quand, comme Nestle-Aland, ils ne produisent pas un panaché informe du tout, panaché qui a, lui, l'avantage et l'inconvénient (fort démocratique, celui-là !) de n'avoir été l'œuvre d'aucun auteur ni traducteur ! Fuyant le pluriel (parce qu'on ne sait le justifier et qu'il fait peur), on opte alors pour du fictif...

Premier obstacle et ses avantages

Paradoxalement, ces divergences du grec – dans le grec – sont en fait une chance pour qui veut procéder à une rétroversion. Si, en effet, je donne un texte hébreu à plusieurs traducteurs grecs indépendants, j'obtiendrai nécessairement des résultats divergents.

On sait que les Septante, eux, tout indépendants qu'ils étaient, produisirent par miracle un seul texte grec à partir de la Bible hébraïque, mais c'est une légende : voir *Lettre d'Aristée à Philocrate*, trad. Pelletier, Paris, 1962.

Si, par suite d'une quelconque catastrophe, l'original est détruit ou perdu, et s'il ne me reste plus qu'une seule traduction parmi toutes celles que j'ai commandées, j'aurai toutes les peines du monde à rétablir cet original-là : disons que la partie est d'avance perdue pour moi. Si, en revanche, plusieurs traductions indépendantes me restent, alors leurs divergences mêmes me mettront sur la voie d'un retour au texte-modèle primitif. Bien mieux : plus il me restera de traductions indépendantes et plus j'aurai de bonnes chances de reconstituer plausiblement l'hébreu. – Il en va ainsi, dans mon hypothèse, pour les versions grecques du Nouveau Testament. Là où les manuscrits me proposent divers mots concurrents, j'aurai à retrouver le mot hébreu recouvrant ces divers mots, c'est-à-dire le mot hébreu ayant pu produire tous ces équivalents grecs ;

[23] Et ainsi procéderai-je avec les tournures, propositions, phrases et membres de phrases, dès lors qu'ils se présenteront sous des formes alternatives.

mais là où les manuscrits ne me donneront qu'une seule version, j'aurai sans doute plus de mal, sauf exceptions,

Lorsqu'il s'agit, par exemple, d'idiotismes (de sémitismes) évidents et courants.

à n'opter que pour un seul texte sémite (primitif).

Même remarque pour ce qui touche aux temps des verbes, à l'orthographe, à l'ordre des mots, etc. – ce qui ne veut pas dire que bien des divergences entre les manuscrits (grecs) ne soient pas dues aussi à la faute, volontaire ou non, des copistes.

La première difficulté peut donc tourner à l'avantage de l'amateur de rétroversions périlleuses.

Second obstacle et ses avantages

Le second obstacle réside dans la nature des deux langues en présence. C'est que la syntaxe grecque n'a rien à voir, ou presque, avec celle de l'hébreu. Ou, plus précisément : la bonne syntaxe grecque n'a que peu à voir avec celle de l'hébreu. Bien prétentieux serait celui qui tenterait de rétrovertir en sémite tel ou tel passage de Josèphe : son grec est bien trop pur.

Mais, comme je l'ai dit, la syntaxe du Nouveau Testament est si alambiquée et si riche en sémitismes de toutes sortes qu'on peut risquer l'hypothèse, non seulement d'une traduction de l'hébreu, mais d'une traduction globalement littérale. Autrement dit, la plupart de ces textes ont été, selon moi, originalement écrits en hébreu puis grécisés, à diverses époques n'excédant pas (peut-être) les IV^e et V^e siècles, par divers traducteurs dont les versions, quoique évidemment divergentes, concordent pourtant majoritairement sur un point : toutes tentent, souvent jusqu'au sabir, de rendre l'original aussi [24] littéralement que possible. Bien sûr, si grec et hébreu étaient des langues grammaticalement voisines, ces traductions auraient, en plus de cette littéralité, obtenu une certaine grâce, un semblant de beauté littéraire – une certaine *lisibilité* ; mais ça n'est nullement le cas : l'hébreu et le grec étant par nature grammaticalement dissemblables, le résultat de chaque traduction ne fut et ne put être, en raison de l'intention littérale, qu'un brouet, une suite hébraïque de mots grecs.

L'hébreu, avare de propositions conjonctives subordonnées, procède le plus souvent par simple juxtaposition de principales, lancinamment reliées par la copule W, « et ». Cette juxtaposition est de règle dans le Nouveau Testament, quel que soit le passage choisi : les *kai* (« et » grecs) y fourmillent. Les propositions, comme dans la Bible hébraïque, y sont courtes (dérisoirement courtes par rapport à celles qu'on rencontre dans les textes grecs de toute époque) ; les phrases syntaxiquement complexes y sont rarissimes (elles résultent, le plus souvent, de gloses ou d'ajouts : ainsi, par exemple, le tout début de l'*Évangile de Luc*). Tout cela me paraît constituer un indice plus qu'évident de l'origine hébraïque (ou araméenne, pour l'instant) du texte.

D'autre part, une phrase hébraïque type se construit sur la séquence suivante : « et » + verbe + sujet + complément,

Et, lorsqu'un relatif intervient (Ŝ ou 'ŜR), son antécédent est répété (comme pronom) dans la relative elle-même – ce qui n'est pas le cas dans la syntaxe grecque.

suivie d'une autre séquence du même genre, reliée ou non à la précédente par la copule W. Eh bien, la plupart des phrases du Nouveau Testament, et particulièrement des Évangiles, synoptiques ou non, épousent cet ordre sémite, alors qu'aucun auteur grec de l'époque, ni d'aucune époque, même mauvais, n'écrit de cette manière-là. – Encore un plus-qu'indice du calque hébreu-grec produit par les divers traducteurs.

[25] Non seulement aucun auteur grec d'aucune époque ne manifeste ces deux tendances syntaxiques du Nouveau Testament, mais les Septante eux-mêmes, quelques dizaines d'années avant notre ère, en traduisant (en grec) la Bible hébraïque, tout en préservant un grand nombre de sémitismes, n'ont jamais poussé leur souci du littéral jusqu'à l'aberration dont fait preuve le Nouveau Testament dans son ensemble. Un étudiant qui apprendrait le grec ancien dans le *Cantique des Cantiques* ou dans le *Lévitique* grecs atteindrait à une connaissance passable de la langue : mais à ce même étudiant je ne conseillerai jamais de prendre le Nouveau Testament pour référence : ce serait un suicide pédagogique.

Pour un retour à l'original

J'ajouterai ceci : Si le Nouveau Testament est, globalement, incohérent au regard de sa langue, ça n'est vrai que du point de vue du grec. Au regard de la grammaire hébraïque, il est la plupart du temps on ne peut plus logique et, disons-le, normal : car en y remplaçant chaque mot grec, sans le déplacer, par un mot hébreu de sens égal ou équivalent, on peut atteindre, le plus souvent, à une phrase sémite des plus signifiantes. Chaque élément grec rentre parfaitement, sans violence, dans le moule syntaxique sémite dont le grec même singe (bizarrement pour un lecteur grécisant, normalement pour un lecteur hébraïsant) le plus nettement possible les contours structurels. En schématisant à peine, on doit affirmer que le Nouveau Testament paraît, dans l'ensemble, écrit en hébreu à l'aide de mots grecs : c'est cela, une traduction littérale, à la fois un changement de vocabulaire et une identité maximale du point de vue syntaxique. – Quand je traduis littéralement une strophe comme celle de Coleridge : [26]

It is an ancient Mariner

And he stoppeth one of three.

« *By thy long grey beard and glittering eye,*

Now wherefore stopp'st thou me ? »

The Rime of the Ancient Mariner, in Seven Parts, I^{re} partie,
début.

j'obtiens, non pas :

C'est un marin très vieux ;

Avisant trois passants, il arrête l'un d'eux :

« *Par ta longue barbe grise et ton œil brillant,*

Dis-moi, pourquoi viens-tu m'arrêter maintenant ? »

Version française de Henri Parisot, dans S. T. Coleridge,
Poèmes, Paris, 1975.

version élégante qui ne me permet en rien de retrouver sous elle l'original, mais, bien moins joliment :

C'est un ancien Marinier

Et il arrête un de trois.

« *Par tes longue grise barbe et brillant œil,*

Maintenant pourquoi arrêtes-tu moi ? »

Cette version (indigeste) est au français ce que le grec du Nouveau Testament est au grec ; et elle est à l'anglais d'origine ce que le grec du Nouveau Testament est à son hébreu originel-original – ni plus, ni moins.

traduction qui n'a, c'est le moins qu'on puisse dire, aucun mérite littéraire, mais bien celui de me divulguer sous elle, mot après mot, sa référence anglaise, chose que n'autorisait pas le rendu élégant.

Cet exemple peut être exploité autrement. En effet, le grec du Nouveau Testament s'apparente plus à ma deuxième version du poème de Coleridge qu'à la première (celle de H. Parisot) ; bien mieux : il me semble que les traducteurs du Nouveau Testament ont essayé, pour une raison de prime abord mystérieuse,

[27] Raison qui touche en tout cas au fait qu'ils tenaient le texte qu'ils avaient sous les yeux pour sacré : les Septante, quel que soit le résultat de leur entreprise, avaient eu eux aussi pour but de traduire littéralement ; eux aussi, en leur temps, avaient un texte sacré à transférer d'une langue dans une autre. Et, dans un cas comme dans l'autre, tout se passe comme si le souci du littéral répondait au souci de conserver au maximum la sacralité du texte original.

de traduire le texte hébreu au plus près afin que tout lecteur du grec puisse, sans peine et à condition d'être, même modérément, bilingue, y retrouver l'original ou ses grandes lignes avec une approximation suffisante. On dirait qu'ils ont volontairement massacré leur Coleridge à eux, non pas par on ne sait quel sadisme, mais afin de n'avoir que peu de chances de le perdre à tout jamais, afin de l'avoir, même masqué, toujours sous la main.

Faiblesse radicale de l'exégèse

Je m'étonne en tout cas qu'aucun exégète du Nouveau Testament, à ma connaissance,

Sauf, peut-être, Matthew Black déjà nommé. Mais le titre même de l'ouvrage qu'il écrivit sur cette question (*An Aramaic Approach to the Gospels and Acts*, 3^e éd., Oxford, 1977) montre qu'il s'est trompé de cible : non seulement il continue de croire, malgré cependant quelques doutes de détail, trop vite écartés, que le grec du Nouveau Testament est originel, mais il opte pour un examen de l'araméen – et non de l'hébreu – comme source sporadique éventuelle (seulement sporadique, et seulement éventuelle !). Néanmoins ce livre – comme les articles de J. T. Marshall parus au début du siècle – a l'avantage de donner une idée du socle sémitique des Évangiles et des Actes (car les Actes aussi, ceux dits de Luc, ont été [28] selon moi originalement et majoritairement écrits en hébreu).

n'ait le moins du monde envisagé, ne serait-ce qu'envisagé, l'hypothèse de bon sens que je tente de mettre ici en avant. Tous ont face à eux un grec minable, et tous s'en contentent : ils s'en accommodent ! et tous se hâtent de le traduire (en langues européennes et autres) de la manière la plus littéraire qui soit – et la plupart n'hésitent pas à en tirer des conclusions, toutes plus définitives les unes que les autres, sur les origines du Christianisme. Et des milliers de livres de commentaires s'accumulent au fil des années à propos d'une narration de seconde main,

La plupart des savants prétendent que la langue du Nouveau Testament est la *koïné*, la langue grecque parlée, la langue du peuple et des marchands, mais aucun n'est capable de nommer une œuvre, une seule, de la taille du corpus néo-testamentaire, écrite en *koïné*, si ce n'est... le Nouveau Testament lui-même ! Beau serpent qui bellement se mordille la queue... (Parfois on fait appel à la soi-disant *koïné* de Polybe l'historien : mais qui ira dire que Polybe écrit un grec sémitisant ?...)

dont la syntaxe ne tient pas.

(Texte paru dans *Tel Quel*, Paris, Le Seuil, 1982.)

Pierre et fils chez Flavius

Flavius Josèphe n'est pas, pour qui s'intéresse à la Palestine du I^{er} siècle de notre ère, un écrivain comme les autres : c'est une référence obligatoire. Josèphe, unique historien juif-palestinien du premier siècle, ne nous renseigne pas seulement sur l'époque réputée être celle de la rédaction du Nouveau Testament : il nous renseigne aussi, et fort utilement, sur la langue primitive du corpus.

Il nous dit, contre l'opinion unanime des grécistes, que l'hébreu est une langue couramment parlée (parlée !) dans la Palestine du I^{er} siècle. Et il ne nous le dit pas allusivement : il nous fait part de la nouvelle en clair, avec insistance. Mais les érudits, eux, s'en tiennent au refrain de l'hébreu langue morte à l'époque évangélique ; ce refrain leur sert de réflexe : il leur est devenu instinctif.

Je mets en scène, ici, un jeu de mots rapporté par Flavius et les gesticulations d'un gréciste au travail : c'est donc d'un petit calembour que va à présent sortir, comme d'un chapeau claqué, mon hypothèse de l'hébreu langue originelle du Nouveau Testament.

[31]

Année après année, les érudits sur la brèche continuent, non sans succès, de faire croire à qui veut l'entendre que l'hébreu est une langue morte et enterrée au I^{er} siècle de notre ère. Pour eux, la cause est claire d'avance, et il n'y a aucun moyen de revenir là-dessus ; aucun soupçon du contraire n'est admis : il ne vaudrait qu'un haussement d'épaules. Tout Palestinien de l'époque, selon eux, n'a plus pour s'exprimer, oralement ou par écrit, que l'araméen et le grec ; pour eux, c'est l'évidence : je présuppose donc c'est vrai.

Parfois, il faut l'avouer, la pilule est un peu difficile à faire avaler aux gogos, et on use alors d'humour et de raisonnements : mais, on va le voir ici, seuls ces derniers sont volontaires.

Une anecdote, un calembour

Année 70 (plein I^{er} siècle donc) ; siège de Jérusalem par Titus (en Palestine donc). Dans la ville, les Juifs (galiléens et judéens) ; aux terrassements, les soldats de la X^e légion. Flavius Josèphe décrit, avec admiration comme toujours lorsqu'il s'agit pour lui d'évoquer la merveille de guerre romaine, les machines des assiégeants : oxybèles et lithoboles, autrement dit lance-flèches et lance-pierres. Les pierres ainsi projetées, dit-il, pèsent un talent (soit 36 kilos) et parcourent deux stades ou plus (soit, au bas mot, 350 mètres) : on sent que pour l'historien traître c'est là le summum des performances lapidatoires...

[32] Rien, jusqu'ici, de très linguistique, mais qu'on lise la suite (*Guerre des juifs*, v, § 271 s.) :

« Les Juifs, tout d'abord, savaient se protéger de la pierre (*tén petran*) : car elle était blanche (*leuké*) et, de ce fait, en plus de se manifester par son sifflement, elle s'annonçait au regard par sa blancheur. Par suite, les guetteurs, placés sur les tours, les avertissaient

Autrement dit : ...avertissaient les autres assiégés (juifs).

quand la machine lâchait sa pierre et que celle-ci partait, en criant dans leur langue maternelle (*té patrio glossé*) : Il arrive, le fils (*o uios erkhetai*) ! »

Et, ainsi avertis, les assiégés juifs (de Palestine) se couchent et le projectile blanc n'a plus aucun effet sur eux ; pour remédier à cet inconvénient majeur, Flavius ajoute que les Romains peignirent leur gros caillou en noir : ainsi devenait-il moins visible.

Une explication simple

En grec, « blanc » se dit *leukos*, « pierre » *petra*, et « fils » *uios*. Le sobriquet ici appliqué à la pierre (« Il arrive, le fils ! ») ne fonctionne donc nullement dans cette langue-là ; voilà un point d'acquis.

Et il en va de même dans le Nouveau Testament : les jeux de mots y sont innombrables, mais non pas en grec : sous le grec, dans l'hébreu d'origine.

Or tout débutant en hébreu sait que 'BN y signifie « la pierre », BN « le fils », et LBN « blanc » (c'est du vocabulaire courant, qu'on apprend la première semaine). Notre débutant, que les délires exégétiques n'ont pas encore entamé, saisit ici, immédiatement et sans qu'on le lui souffle, que les assiégés [33] juifs-palestiniens de 70, face aux machines, ont fait contre mauvaise fortune bon cœur en hébreu.

Et pas en araméen, où « fils » se dit BR.

Eh bien, pas du tout.

Les tortures de l'exégèse

A. Pelletier, qui ne débute, lui, sans doute, ni en grec ni en sémite, traducteur de *La Guerre des juifs*, au tome III de l'édition bilingue des Belles Lettres-Budé (1982), orne le passage considéré d'un appendice entier

VI, « Sobriquet d'un Projectile », p. 205.

dont le moins qu'on puisse dire est qu'il aurait mieux fait de le garder dans ses tiroirs.

Qu'on en juge :

« On a surtout pensé, écrit-il, à un jeu de mots entre l'hébreu *ha'èbèn*, la pierre, et *habbèn*, le fils (Reland, Thackeray).

Notez qu'on ne dit rien de LBN, « blanc », alors que le calembour est ici triple et non double – mais passons.

Seulement, dans la phrase 272, *patrio glossé*

« Langue maternelle », litt. « paternelle ».

désigne certainement l'araméen, où fils se dit *bar*, ce qui ne permet plus le calembour avec le mot hébreu désignant la pierre. »

Voilà du coup mon débutant bien mouché !

Car voyez la logique du raisonnement qui lui est asséné :

1. en hébreu, il existe un rapprochement qui va de soi entre pierre, blanc et fils (soit: 'BN, LBN et BN) ;
2. or, présumé ambiant et récurrent, les assiégés, étant des Juifs du I^{er} siècle, ne parlent « certainement » pas l'hébreu mais l'araméen ; [34]

D'où Pelletier tire-t-il cette pseudo-certitude, ça n'est pas indiqué ; elle renvoie seulement à l'énorme bourde dont je parlais au chapitre précédent : l'idée selon laquelle l'hébreu est une langue morte au I^{er} siècle.

2 bis. or ces mêmes assiégés ont produit un calembour sur les trois mots précités ;

3. donc... leur calembour ne fonctionne pas.

C.Q.F.D. – comprenez Pelletier qui pourra.

Mais, comme ce calembour-qui-ne-fonctionne-pas-en-hébreu-tout-en-ne-fonctionnant-qu'en-hébreu a bel et bien été proféré et qu'il possède tout de même l'aspect d'un calembour qui a fonctionné, on en cherche ailleurs les raisons ; et Pelletier, sans rire, s'y emploie :

« Il est possible, suggère-t-il, que les soldats aient fait un calembour en jouant sur les deux sens du mot araméen *bar* (substantif) « fils » et (adjectif) « clair », par allusion à la blancheur de la pierre... »

Et le mot « pierre », dans tout cela ? Et puis comment ramener « blanc » à « clair » ?

Si je comprends bien, les combattants-résistants juifs canardés par les légionnaires ont feuilleté (à la hâte ?) un lexique araméen pour, le confrontant avec l'hébreu, y découvrir que *bar*, dans cette langue « le fils », y fait très bon jeu de mots avec l'hébreu 'BN, « la pierre » ! – Et « blanc », dans tout cela ??? – Ces bidasses étaient « certainement » d'approximatifs humoristes...

Mais puisque nous en sommes aux fantasmagories tristes, Pelletier, dans sa note, fait bien de citer le cas de Michel ; ce savant, remarque-t-il, a, lui, tout bonnement changé le texte de Josèphe (!), lisant et faisant lire, au lieu de *uios*, « le fils », *ios*, « le venin ». C'est incroyable !

Remarquez cet acharnement : pour assassiner l'hébreu du I^{er} siècle, on est prêt à tout ; et si l'on est prêt à tout, c'est parce qu'on ne veut pas que se pose la question d'une rédaction originellement [35] hébraïque du Nouveau Testament. Car là est le nœud de l'affaire.

Au lieu de déployer toutes ces bêtises – le mot n'est pas trop fort –, mieux aurait valu suivre la première et bonne intuition de notre débutant de tout à l'heure : « blanc », « fils » et « pierre », sont des termes immédiatement assonants en hébreu, et seulement en hébreu – pas en grec, pas en araméen ; les Juifs palestiniens assiégés ont fait, sans se forcer, un calembour

(facile, non érudit) sur ces trois mots ; ils parlaient donc hébreu : pendant le siège de Jérusalem, en 70, les Juifs (n'importe quels Juifs, les combattants n'étant pas triés parmi les lettrés, que je sache !) savaient l'hébreu, parlaient l'hébreu, et ils le parlaient couramment, au point de savoir construire dessus des calembours.

Une arrière-pensée

Quant à la raison pour laquelle les érudits, dans leur ensemble et au mépris des textes et de leur interprétation littérale, veulent obliger les Juifs contemporains des débuts du Christianisme à ne pas s'exprimer en hébreu, je la laisse deviner au lecteur. Ce point est à ranger au nombre d'autres lieux communs aussi faux et aussi répandus, telle par exemple l'idée d'une rédaction originelle des Évangiles en grec commun (ou *koïnè*). Si l'on affirme

Souvenez-vous du pitoyable « certainement » de la note de Pelletier.

que les Juifs du I^{er} siècle, en Palestine, ne savaient plus l'hébreu, ne le parlaient ni ne l'écrivaient (ne le lisaient ?), ça n'est pas seulement par feinte ou réelle ignorance de la littérature hébraïque, bien vivante cependant, de ce siècle, des précédents et des suivants ; c'est surtout dans le but, toujours tacite mais toujours répété, de ruiner – avant même qu'elle soit formulée – toute hypothèse d'une rédaction originellement non grecque (et, [35] subsidiairement, non araméenne) des Évangiles et des autres textes du Nouveau Testament, ainsi que de tant d'apocryphes (anciens) –

Pour ce qui est des apocryphes de l'Ancien Testament dont nous ne possédons plus que des traductions, voyez le paragraphe intitulé « Original Language » dans chacun des avant-propos aux textes recensés dans J. H. Charlesworth (ed.), *The Old Testament Pseudepigrapha*, Londres, 1983-1985 ; les raisonnements utilisés par les auteurs de certains de ces avant-propos pour déduire des sémitismes présents dans des textes non hébreux que leur langue originelle était l'hébreu rejoignent tout à fait ceux que j'emploie ici.

alors que cette hypothèse semble immédiatement d'élémentaire bon sens au vu de la syntaxe et, je dirai, de la mentalité, de ces textes et de toute rétroversion vers l'hébreu à laquelle on peut et doit les soumettre.

Bar Kocheba, vers 135 apr. J.-C., rédigeait ses lettres en hébreu, des lettres au jour le jour, pas des pièces de rhétorique ; les rabbins de Judée et de Galilée s'exprimaient en hébreu, savamment ou trivialement, avant comme après 70, ainsi qu'en témoignent à longueur de pages et de volumes

Mais encore faut-il les lire, ces pages et ces volumes... et les interpréter correctement !

tant d'apocryphes de l'Ancien Testament que nous ne possédons plus qu'en traduction mais qui exhibent, dans les tournures, dans le style et dans la grammaire des langues auxquelles ils ont abouti, leur origine évidemment hébraïque ; ainsi qu'en témoignent, plus directement encore, la Mishna, le Talmud occidental, le Midrash Rabbah, l'Aboth d-Rabbi Nathan, etc. – Quelle preuve de plus veulent-ils donc, ceux qui, pourtant renommés spécialistes, ne savent même pas reconnaître en quelle langue (d'usage, dès lors, vernaculaire) a été forgé un calembour repérable d'emblée ?

(Texte paru dans *PO&SIE*, Paris, Belin, 1982.)

L'énigme d'un marquis

Je pars de Perrault et de son *Chat Botté* ; du chat, je me dirige vers Carabas ; pour justifier Carabas, le maître matou et le conteur qui leur donne vie, je m'invite chez Philon d'Alexandrie. Ce dernier m'offre de suivre, aux premières loges, les tribulations d'un roitelet de Palestine ainsi que la Passion de Jésus-Josué Christ-Messie. Pérégrination de fantaisie ? que non pas...

Tout en me promenant, je fais une découverte qui remet en cause rien moins que la nature même de la langue du Nouveau Testament : j'avise, dans le grec soi-disant originel du corpus, la massive présence de mots d'emprunt.

Cette présence, en effet massive et non pas occasionnelle, m'assure que mon hypothèse de départ était la bonne : le socle du corpus est bien hébreu. À présent, plus de doute : j'élimine le grec ; et j'élimine aussi l'araméen.

Perrault, on l'a si souvent souligné, prend soin, lorsqu'il introduit tel ou tel personnage, non seulement de le nommer mais même d'expliquer son nom : Cendrillon s'appelle ainsi parce qu'elle « s'alloit mettre au coin de la cheminée, et s'asseoir dans les cendres, ce qui faisoit qu'on l'appeloit communément dans le logis Cucendron ; la cadette qui n'estoit pas si mal-honneste que son aînée l'appeloit Cendrillon » ; le Petit Poucet, lui, n'est « guère plus grand que le pouce » ; le Petit Chaperon Rouge, dont le surnom semble aller de soi, bénéficie cependant de trois lignes de glose, dans une histoire qui n'en compte pas plus d'une centaine : « cette bonne femme luy fit faire un petit chaperon rouge, qui luy seyoit si bien que par tout on l'appeloit le Petit Chaperon Rouge » ; même explication, aussi peu indispensable à première vue et pourtant bien fournie, pour le méchant Barbe-Bleue : « mais par malheur cet homme avoit la barbe bleue » ; quant à Riquet à la Houppe, il a failli échapper à la règle, ce qui paradoxalement, mais très adroitement, redouble l'intérêt donné par Perrault à son titre : « j'oubliois de dire qu'il vint au monde avec une petite houppe de cheveux sur la teste, ce qui fit qu'on le nomma Riquet à la Houppe », avec en prime ce supplément : « car Riquet était le nom de sa famille ». Le Chat Botté et la Belle (au bois dormant), pour leur part, justifient leurs noms ou surnoms au cours du conte même où ils interviennent.

Autrement dit, Perrault, à juste titre réputé pour être un auteur concis, génialement et essentiellement avare de mots et de phrases, paraît en la circonstance perdre des lignes, trop de [40] lignes, à rendre inutilement évidentes des dénominations déjà par elles-mêmes fort claires.

Sur les raisons de cette obstination de Perrault à mettre en défaut sa propre concision lorsqu'il s'agit pour lui de nous présenter un nom, un surnom ou un sobriquet, et de les introduire, je n'insisterai pas : M. Soriano, dans son enquête sur *Les Contes de Perrault, culture savante et traditions populaires* (Paris, Gallimard, 1968), l'a déjà fait, avec d'ailleurs un grand sens du suspense.

Impasse sur « Carabas »

Par contre, je retiens ceci : une fois, dans *Le Chat Botté*, il est un nom propre bien obscur, répété comme à plaisir, qui, du fait de son importance narrative, nécessiterait autant que les autres une explication, un nom que pourtant Perrault n'explique nulle part : *Carabas*. Le chat appelle le cadet « Marquis de Carabas », et la seule justification que l'auteur trouve, d'ailleurs très allusivement, à l'introduction de ce nom, réside dans un brusque accès de fantaisie du matou : « c'estoit le nom qu'il luy prit en gré de donner à son Maître », phrase qui figure entre parenthèses, comme une politesse nonchalante accordée au lecteur – une incise désinvolte et sans grande importance. Et M. Soriano, pas plus que les exégètes les mieux autorisés de Perrault, ne fait la moindre tentative pour éclairer la signification du surnom du cadet : on ne sait pas ; on n'en parle pas.

Je note d'autre part que les frères Grimm, un peu à la manière desdits exégètes, n'y comprennent rien, eux non plus : ils font, eux aussi, l'impasse sur le terme. Là où Perrault écrivait en vitesse : « Voilà, Sire, un Lapin de Garenne que Monsieur le Marquis de Carabas (c'estoit le nom...) m'a chargé de vous présenter de sa part », ils écrivent, avec un surcroît de lourdeur [41] que Voltaire trouverait germanique : « Quand le chat arriva devant le roi, il fit une profonde révérence, en disant d'une voix forte : – Mon Maître, le Comte de... – et il cita un nom fort long et distingué. » Passons d'un pied agile sur *carabas* comme vocable prétendument « fort long et distingué », sur la « voix forte » et la « profonde révérence » (les Grimm savent aussi, contrairement à Perrault, que le moulin échu à l'aîné était « à vent »...) :

l'important est que nos recopieurs de Perrault n'ont pas la plus petite idée de ce que veut dire « carabas » ; ils n'y *entendent* rien.

Perrault ne sait pas, ou fait semblant d'ignorer ; ceux qui le lisent et le copient ne savent pas, ou font semblant de n'avoir pas lu : ils sautent sur la difficulté. Belle unanimité.

Carabas chez Philon

Or la clef de cette énigme, car il y en a une, m'est fournie – aussi invraisemblable que cela puisse paraître –, à plus d'un millénaire et demi de Perrault, par Philon d'Alexandrie, philosophe juif de langue grecque, né en 13 ou 20 av. J.-C., et plus précisément par ce passage de son *In Flaccum* (« Contre Flaccus »), passage que je traduis ici aussi littéralement que son grec

Le grec du passage, et non pas celui de Philon : on verra par la suite les raisons et l'importance de cette distinction.

et l'élégance me le permettent :

« Il y avait un fou, du nom de Carabas (...).

Dans cette parenthèse, l'auteur mentionne que la folie de Carabas n'est que bénigne. On insiste, en glosant, sur le fait qu'il s'agit, non d'un fou, mais d'une sorte d'idiot du village. – Souvenons-nous que Jésus-Josué, lui aussi, dans les Évangiles, est un fou ; cf. *Marc* III, 21 : « À cette nouvelle, les siens [c'est-**[42]**à-dire sa famille, sa mère Marie-Myryam et ses frères] sortirent se saisir de lui ; car ils disaient : Il est hors de lui ! »

Celui-ci passait ses journées et ses nuits, nu, sur les chemins, sans redouter d'affronter la chaleur et le froid, souffre-douleur des gosses et des adolescents oisifs.

« Poussant ensemble le misérable jusqu'au gymnase, et le plaçant tout en haut, pour qu'il soit visible de tous, tout d'abord, aplatissant (?) du papyrus en guise de diadème, ils le lui posent sur la tête ; puis ils lui recouvrent le reste du corps d'un tapis (?) en guise de chlamyde ; et enfin, en guise de sceptre, quelqu'un, voyant un fragment de papyrus du pays délaissé en chemin, le lui tend.

« Puis quand, comme dans les mimes de théâtre, on lui eut fait endosser les marques de la royauté et les ornements (?) qui sont ceux d'un roi, des jeunes, portant – pareils à des lanciers – des bâtons sur l'épaule, se placèrent des deux côtés, mimant des gardes du corps. Puis d'autres s'avancèrent, certains comme en saluant, d'autres comme bénéficiaires d'arrêts de justice, d'autres comme solliciteurs au sujet des affaires publiques.

« Puis, de la foule disposée alentour, en cercle, retentit un cri cocasse, le surnom de *Marin* (ainsi dit-on que se nomme le seigneur chez les Syriens), car ils savaient qu'Agrippa était de race syrienne et qu'il avait une grande partie de la Syrie pour royaume. »

Je suis ici l'édition Pelletier, *In Flaccum*, Paris, Cerf, 1967, mais non sa traduction.

Carabas et Jésus

La foule, nombreuse, et la victime, unique ; tous contre un, contre le bouc émissaire ; un carnaval ; la pseudo-couronne royale ; la fausse chlamyde ; le faux sceptre ; les faux insignes **[43]** du faux monarque ; les moqueries de pseudo-courtisans : point n'est besoin d'insister – tout cela redouble à l'évidence les actes et les ustensiles essentiels de la Passion du Christ telle qu'elle se déroule dans les Évangiles. À la simple et naïve lecture de ce passage de l'*In Flaccum*, on saisit illico que le fou Carabas et Jésus ne font qu'un.

Cf. J. G. Frazer, *Le Bouc émissaire*, Paris, Geurhner, 1925, pp. 365-377.

Reprise du problème

Et me revient la question : pourquoi diable Perrault a-t-il donné ce surnom, par chat botté interposé, au cadet des héritiers du meunier ? Car – et ceci est capital – nulle part ailleurs que dans son conte et dans le *Contre Flaccus* de Philon il n'est question d'un Carabas.

Avec ce maigre correctif cependant : Lucien de Samosate (II^e siècle) mentionne dans deux de ses nouvelles, dont la seconde est peut-être apocryphe, *Le menteur* et *Les Amours*, un certain Corébus, dont la légende grecque rapporte ainsi le vaudeville : « Fou qui, s'étant marié, ne voulut pas coucher avec sa femme par la crainte d'offenser sa belle-mère. Sa femme lui fit accroire qu'elle avait un mal qui ne pouvait se guérir que par l'approche d'un homme, et parvint à lui faire consommer son mariage. » (J'emprunte cette note à la traduction des *Œuvres complètes* de Lucien par E. Talbot, Paris, Hachette, 1912.) Comme notre souffre-douleur Carabas, ce Corébus est fou, mais là s'arrête leur parenté. En revanche on peut noter entre *Carabas* et *Corébus* une simple différence de voyelles ; or l'hébreu – comme le syriaque, l'araméen, etc. – n'écrit que ses consonnes : la racine du mot est donc bien, dans ce cas, KRB ou QRB. – Il y a, comme pour Corébus, une histoire de belle-famille chez Jésus : dans les Talmuds, en effet, on appelle Jésus BR [44] PNDYR', autrement dit « le fils du beau-père » ; et, dans ces mêmes Talmuds, on le nomme – ou surnomme – également BR STD', phonétiquement *bar Satda* : or *Satda* est une transposition araméenne du grec *stadieus*, « le coureur du stade » : serait-ce que Jésus aurait été dit fréquenter, et dans les mêmes circonstances, le même gymnase que Carabas le fou ?

J'ai donc demandé à M. Soriano déjà cité, merveilleux connaisseur des *Contes* et de la vie de leur auteur présumé, si Perrault avait ou non lu Philon d'Alexandrie ; et voici ce qu'il m'a répondu :

« Charles Perrault nous a laissé la liste de ses lectures, soit dans ses *Mémoires* soit dans ses *Hommes illustres*, et nulle part, à ma connaissance, il ne cite Philon ni l'*Histoire des juifs* de Flavius Josèphe. – Toutefois n'oublions pas que sa formation est janséniste et que son frère Nicolas est docteur en théologie. Nicolas a sûrement lu ces auteurs, et, comme les Perrault forment un clan, il me semble vraisemblable que Charles Perrault a bénéficié des lectures de son aîné. C'est évident dans les notices des *Hommes illustres* que l'académicien a consacrées aux grands théologiens du Siècle de Louis XIV, par exemple Launoy, etc. »

J'en reviens donc, un peu rassuré à présent, à ma question première : qu'en est-il du triangle Carabas-de-Philon/Carabas-de-Perrault/Jésus-des-Evangiles ?

Conscients (qui ne le serait pas ?) de la décisive parenté entre le récit de Philon et celui de la Passion de Jésus, certains érudits ont lu « barabas » au lieu de « carabas » dans l'épisode du gymnase ; on sait que *barabas*, en araméen transcrit (et approximativement vocalisé), signifie « fils du père » ; on sait également comment Pilate propose à la foule, judéenne cette fois et non pas grecque, d'échanger Jésus (qui se présente constamment, pour sa part, comme fils de son père divin) contre l'émeutier Barabbas, dont plusieurs manuscrits du *Selon-Matthieu* ajoutent curieusement qu'il s'appelait Jésus : [45] proposition, juridiquement insoutenable au regard du droit romain, d'un échange

Le terme est capital : on le verra plus loin lorsque sera étudié le sens du mot « cocasse » *Marin*, que la foule fait endosser à Carabas.

entre deux blancs bonnets ?

Hemmerdinger, quant à lui,

Cf. Pelletier, op. cit., p. 69, note 4.

« montre qu'il s'agit d'un mot grec désignant le possesseur d'un ou plusieurs bateaux », et Pelletier justement accepte cette incroyable conjecture : la Passion du Christ canonique serait-elle celle d'un armateur ? – Car on en revient toujours là : le Carabas de Philon reste, quant au traitement de carnaval qui lui est infligé, le double – le jumeau – de Jésus.

Or nous sommes à Alexandrie, et non à Jérusalem, lors de la mascarade du gymnase ; et la date est clairement fournie par le contexte : la scène se passe durant l'été 38. Durant cet été-là, Caius Caligula, depuis peu empereur de Rome, a transformé du tout au tout la destinée d'un certain Agrippa, celui dont il est question à la fin de l'extrait traduit plus haut, le futur Agrippa I^{er}, petit-fils d'Hérode le Grand. Or, dans *Le Chat Botté* également, la destinée du cadet, de misérable qu'elle était, est devenue prospère ; du fait du chat, l'héritier du pire sort est devenu l'héritier du meilleur.

Mais qui est cet Agrippa – qu'en est-il de celui dont la foule grecque se moque, en cet été 38, à travers Carabas ?

Notez, dès lors qu'il s'agit dans les deux cas d'une translittération en grec, la parenté des consonnes (seules écrites en sémite) d'« Agrippa » et de « Carabas » : G et K (ou Q), R et R, P et B.

– C'est ici que je m'oblige à une longue digression.

[46]

Les tribulations d'Agrippa

Fixer autrement que par un tableau (et encore !) la bonne position généalogique de l'un quelconque des membres de la famille des Hérode relève, on le sait, du funambulisme,

Qu'on lise le schéma fourni dans Flavius Josèphe, *Histoire ancienne des Juifs*, édition Lidis, Paris, 1973 : c'est un vrai casse-tête. Voir aussi, au livre XVIII des *Antiquités*, p. 568 de la même édition (dans la traduction d'Arnauld d'Andilly, un Janséniste, le frère du Grand Arnauld, tous deux des amis intimes de Perrault !) : Flavius Josèphe y tente, presque avec succès mais non sans gaucherie, de dire qui était qui et le parent ou l'allié de qui dans cette famille.

tant les mariages consanguins et les identités de noms sont nombreux et fréquents au sein de cette lignée-là. Malgré tout, Flavius nous apprend qu'Agrippa (14 av.-44 apr. J.-C.) est le fils d'Aristobule, fils lui-même d'Hérode le Grand et de Mariamne I (ou Myryam, Marie), et de Bérénice (Véronique), fille de Costobare et de Salomé (cette Salomé-là étant la sœur même dudit Hérode le Grand).

La Bérénice dont il est question ici n'est pas celle qui fut l'amante passionnée et bafouée de Titus ; et la Salomé dont il s'agit ici n'est pas la supposée fille d'Hérodiade, à propos de laquelle on lit, dans l'*Évangile gnostique (?) de Thomas* : « Salomé dit : Qui es-tu, homme, et de qui le fils ? Tu as pris place sur mon lit et tu as mangé à ma table. Et Jésus lui dit : Je suis celui... » (paragraphe 61).

Agrippa, pour diverses raisons, passa sa jeunesse à Rome où, nous précise Josèphe, « il fit de si grandes dépenses en festins et en libéralités excessives, principalement en faveur des affranchis de César,

Autrement dit de Tibère. Dans les *Actes de Pilate*, version-traduction copte, je vois que Tibère est appelé [47] « Tebelios » et non « Tiberios » ou « Teberios » : or la racine TBL, en hébreu, est celle de l'immersion, du baptême.

dont il voulait gagner l'affection » qu'il se trouva rapidement ruiné.

Qu'on songe ici, mais je ne puis insister, à la fameuse parabole (en hébreu MŠL – terme et pratique hébraïques et non pas grecques !) du « Fils Prodigue » : la trajectoire de ce fils et celle d'Agrippa ont bien des points communs.

Aussi peu fortuné, donc, que le cadet du conte à ses débuts, Agrippa doit se retirer, en attendant des jours meilleurs, « dans la forteresse de Malatha, en Idumée,

Autrement dit en Arabie, terre natale de la lignée des Hérode.

pour y passer misérablement sa vie ». Mais ça n'est là que l'infime commencement des tribulations du personnage. Car, alertés par Cypros, sa femme, Hérode le Tétrarque et sa nouvelle épouse, Hérodiade,

L'Hérodiade, cette fois, de la tradition dite chrétienne, l'inspiratrice de Flaubert, de Gustave Moreau et de Mallarmé, la mère, dit-on, de la Salomé qui, dit-on, fit décapiter Jean-Baptiste.

consentent à lui prêter de l'argent : n'est-il pas, après tout, leur parent ? Libéraux, ils lui octroient en plus la magistrature de Tibériade. Mais les donateurs ne tardent pas à se brouiller avec leur obligé. Agrippa revient donc à la case-zéro. Puis il imagine d'aller trouver Flaccus, le gouverneur de Syrie,

Le Flaccus que nous retrouverons tout à l'heure à Alexandrie et que Philon visera bientôt dans son livre.

pour solliciter son aide au moins financière. Flaccus, tout d'abord bienveillant avec lui à cause d'une amitié qui date de Rome, finit également par se brouiller avec son quémendeur. Deuxième retour d'Agrippa à sa case initiale. Il se retire un temps à [48] Ptolémaïs, l'actuel Saint-Jean-d'Acre (?), puis, dans la plus extrême nécessité, décide de rentrer à Rome. Décision volontaire, cette fois, d'un troisième recul. Par malheur, le pauvre ne possède même pas l'argent du voyage. Le descendant d'Hérode est sans le sou... Alors, pour payer sa traversée, il court trouver un affranchi de sa mère,

Le maître recourt aux services du valet parce que le valet a plus de ressources que lui : ainsi le cadet de Perrault use-t-il des services du chat.

dont il est d'ailleurs déjà l'insolvable débiteur, et qui ne consent à lui avancer, malicieusement, qu'une partie de la somme requise : Agrippa ne va pouvoir traverser la Méditerranée qu'en partie ! mais va-t-il se noyer dans la case du puits ? Non ; pressé par d'autres créanciers, notre voyageur parvient tout de même à Alexandrie.

Cf., pour les voyages de ce type, et à cette époque, *Grand Atlas de l'Histoire mondiale*, Paris, Albin Michel-Encyclopaedia Universalis, 1979, carte p. 91.

Connaissant Alexandre, alabarque de la ville – et frère de Philon, notre auteur –, il le prie de lui prêter ne serait-ce que... 200 000 pièces d'argent, somme énorme qu'Alexandre lui refuse tout en l'accordant à sa femme Cypros déjà nommée (« car, remarque Josèphe, il admirait sa vertu et l'amour qu'elle portait à son mari ») ;

Phrase qui sous-entend qu'Agrippa ne brillait, lui, ni par la vertu ni par l'amour conjugal.

à Agrippa, Alexandre ne consent que... cinq talents (mais ça n'est déjà pas si mal !) ; et c'est ainsi que l'Iduméen réussit à atteindre Rome, tandis que son épouse et ses enfants regagnent la Judée.

Dans *Le Chat Botté*, le cadet et son valet sont, comme Agrippa, des pérégrinateurs ; ils se déplacent constamment : leur quête, à tous, est géographique.

[49] Une fois en Italie, Agrippa persiste à accumuler les mésaventures et, vaillamment, les emprunts : par exemple : comme le maître perpétuel créancier de son chat, il soutire – c'est énorme ! – 1 000 000 de pièces d'argent à Allus, ancien affranchi d'Auguste. Comme le cadet de Perrault, cet incroyable infortuné, ce gouffre à finances, traîne avec lui le marasme : il tire toujours le mauvais numéro. Pour ajouter encore à ses dettes et embêtements, ne voilà-t-il pas que, lié d'amitié depuis longtemps avec Caligula, fils de Germanicus, il lui confie devant témoins qu'il aimerait le voir tout de suite régner à la place de Tibère ! – paroles qui finissent par parvenir aux oreilles de l'empereur. Et notre héros, très négatif s'il en est, se retrouve aux mains des gardes et jeté en prison.

Le cadet du meunier est au plus bas ; il n'a hérité que d'un chat, alors que ses frères jouissent, eux, du moulin et de l'âne. Symétriquement, l'un des héritiers de Palestine est en prison, criblé de dettes, alors que d'autres, également ses parents, règnent en son pays.

Mais, comme dans le conte de Perrault, il va se produire une inversion des chances et des malchances dans la vie d'Agrippa. Tibère meurt,

Lorsque Tibère meurt, une scène bizarte se produit : quelqu'un annonce la mort de l'empereur à Agrippa, toujours en prison, de cette manière : « Macias ne put se retenir d'aller en hâte donner cette nouvelle à son maître. Il le trouva prêt à se mettre au bain ; et, s'étant approché, il lui dit en hébreu : Le lion est mort. Et Agrippa n'eut pas de peine à le comprendre. » Or, si je ne me trompe, « le lion est mort » c'est en hébreu H'RY MWṬ, ce qui rappelle la pseudo-ville « Arimathie » des Évangiles. En fait, *Arimathie* y figure à la place de l'hébreu Ḥ'RY MWṬ, litt. « après la mort (de) » – clause fréquente dans la Bible et qui inaugure, en particulier, le Livre de Josué, autrement dit, via le grec, de Jésus (YHWS̄c) : Joseph, soi-disant « d'Arimathie », intervient en [50] réalité « après la mort de » Jésus-Josué ; et la phrase chuchotée par Macias à Agrippa signifie, en filigrane, qu'« après la mort de » Tibère tous les espoirs d'une libération lui sont permis (d'où la saveur de la remarque de Flavius, à présent bien comprise : Agrippa n'eut, en effet, pas de peine à saisir le sous-entendu ; il n'eut pas de peine, notons-le, à le saisir (en l'an 37 ou 38 !) *en hébreu*).

et Caligula accède au trône. Il relâche

Pour les circonstances de cette mise en liberté, je renvoie à Philon et à Flavius Josèphe. – Je note d'autre part que la racine PLT (qui figure dans « Pilate ») signifie en hébreu « libérer », « relâcher » – simple remarque en passant (Pilate n'est-il pas celui qui désire relâcher Jésus ?)...

son ami Agrippa et le fait – revirement on ne peut plus inattendu – tétrarque à la place de tous les roitelets de Palestine : Agrippa porte à présent la couronne.

Il n'accède pas tout de suite au trône de Judée ; – qu'on retienne seulement le renversement dans la situation du personnage. Agrippa finira par évincer Hérodiade et son époux, ses créanciers d'antan, qui seront exilés à Lyon. Perrault, lui, ne dit pas que la fortune de l'héritier d'abord mal loti s'est bâtie au détriment de celle de ses deux aînés – la seule éviction du conte est celle de l'ogre, le possesseur, au demeurant, du château.

Et Josèphe a ce commentaire, qui convient parfaitement au cadre du conte de Perrault : « cet événement fut un illustre exemple du pouvoir de la fortune, lorsque l'on comparait les misères passées d'Agrippa avec sa félicité présente ». Le cas de le dire, en effet.

Caligula joue, dans cette affaire, à la fois le rôle du chat et celui du roi, père de la princesse à marier : il est le double instrument de la fortune du pauvre héritier ; grâce à lui – et à lui seul – le pire d'Agrippa est soudain devenu son meilleur.

[51] Mais Carabas, dans tout cela ? – Je ne l'ai nullement oublié ; j'y arrive, ayant atteint l'année 38. Je ne pense qu'à lui.

Agrippa à Alexandrie

Durant l'été 38, Agrippa s'embarque pour rejoindre son royaume. De Putéoles, au lieu de gagner directement la Syrie ou la Palestine, il fait escale à Alexandrie, et cette escale est doublement désavantageuse pour lui. Tout d'abord le gouverneur en est maintenant Flaccus, ce Flaccus avec qui, quelques années plus tôt, il s'était brouillé en Syrie lorsqu'il était son quémendeur ; il le sait ; et c'est sans doute pour cela que Philon note son désir de demeurer à Alexandrie incognito et de ne pas s'y attarder. La ville, d'autre part, peuplée majoritairement de Grecs et minoritairement de Juifs (et de Samaritains), chaque ethnie ayant ses quartiers propres, ses corporations, son statut politique, est présentement le lieu clos d'une lutte ouverte entre les deux communautés, lutte que Philon décrit comme une vraie guerre civile, avec ses exactions, ses pogromes, ses pillages divers. Et, de cette lutte, comme le Pilate des Évangiles, Flaccus se lave les mains ;

La parenté des deux positions et des deux attitudes est frappante (et personne ne la relève !) ; elle l'est plus encore quand on songe, en hébreu, à la parenté graphique des deux noms : PLTWS pour « Pilate », et PLKWS pour

« Flaccus » (cf., dans l'alphabet hébreu carré, la forme des lettres *kaph* et *teth*).

il reste passif ; et c'est bien ce que Philon, parce qu'il est juif, lui reproche : car la passivité du gouverneur, loin d'être objectivement neutre, favorise tacitement le clan le plus fort et le plus nombreux, celui des Grecs.

Apprenant qu'Agrippa a débarqué – pour elle, c'est un roi juif –,

[52] Alors qu'en fait il est iduméen, c'est-à-dire, en sémite, 'DMY ou BR 'DM, ou BN 'DM, expression qui signifie aussi, par équivalence graphique entre « Adam » et « Edom » (hébreu 'DM), « fils de l'homme » – que de coïncidences, décidément...

la foule, la populace grecque, au lieu de se moquer de lui ouvertement, de l'attaquer de front, le brocarde par l'intermédiaire et le truchement d'un pauvre substitut : et c'est ici que notre Carabas, le fou, le simplet, fait son entrée remarquée. Et j'en arrive aussitôt au texte de Philon déjà cité et traduit : le fou devenu roi dans une mascarade, la parodie carnavalesque d'une intronisation. Carabas, en réalité, c'est donc Agrippa. C'est d'Agrippa, en fait, que la foule se moque en se moquant de Carabas.

Il est donc facile de comprendre que Carabas ne peut être qu'un Juif : le contexte, l'économie générale de l'anecdote et les remarques linguistiques qui vont suivre, y invitent fortement. Aucune étymologie grecque de « carabas » ne semble d'ailleurs recevable.

Je reviens en arrière. En hébreu le K et le B sont d'une graphie suffisamment proche pour engendrer des confusions : les copistes de la Bible hébraïque nous ont habitués à de telles bévues.

Ils confondent aussi, et encore plus souvent, toujours à cause d'une malencontreuse ressemblance graphique, le R et le D (resh et dalet). Les Septante, en traduisant la Bible en grec, ont parfois encore aggravé ces confusions de lettres.

On saisit donc pourquoi certains ont voulu lire « barabas » à la place de la transcription « carabas » donnée par Philon.

Et – j'y insiste – cette confusion ne peut s'expliquer qu'en hébreu, en graphie hébraïque, pas en grec !

[53]

Remarques de poids sur Philon

Mais il y a plus important. Car, par ailleurs, les exégètes n'ont jamais réussi à prouver que Philon, l'immense commentateur pourtant de la Bible, Juif de race, savait l'hébreu ; il y a même toutes les chances qu'il n'ait jamais su que le grec : ainsi, quand il s'essaie – et il le fait abondamment – à rendre compte par lui-même (hors traditions et recopiage) de l'étymologie de tel ou tel terme hébraïque, son interprétation est le plus souvent inexacte, incroyable ou approximative ; comble du comble pour un Juif, ignorance suprême, il ne connaît même pas, en hébreu, la valeur des quatre lettres de « Yahvé » (YHWH) ! – Le premier réflexe du lecteur du passage sur Carabas dans l'*In Flaccum* doit donc – devrait donc – être la méfiance : Philon transcrit ainsi un nom propre dont il ne dit pas l'origine étymologique, et même dont on peut être sûr qu'il ne la connaît pas dès lors qu'il s'agit d'un mot typiquement sémite.

À ce compte, il a très bien pu écrire « carabas » là où il aurait fallu écrire « barabas » ; et me voici renvoyé aux Évangiles, au traitement du Christ dans la Passion, à l'échange éventuel Barabbas/Jésus.

Et ce n'est pas tout. Rappelons que Philon est un auteur des plus prolixes : il a écrit des milliers de pages

La dernière édition française de ses œuvres comprend 35 volumes, dont la plupart sont des commentaires sur la Bible (sur des sujets contemporains, il faut compter notre *In Flaccum* qui fait pendant au *Legatio ad Gaium*, compte

rendu d'une ambassade des Juifs d'Alexandrie auprès de Caligula). – Je dois ajouter, n'en déplaise aux auteurs de manuels, que Philon n'a pas exercé la moindre influence sur la littérature juive-hébraïque postérieure : c'est un érudit juif-grec marginal – par contre, fait significatif, il est lu et utilisé par divers Pères de l'Église.

[54] dont le moins qu'on puisse dire est qu'elles sont grecques de style : Philon est, de notoriété publique, le meilleur des prosateurs grecs-alexandrins. Sa langue ne connaît, fait remarquable dès lors qu'il s'agit d'un écrivain juif

Flavius Josèphe, son à peu près contemporain, n'est pas dans le même cas que lui ; il sait l'hébreu et l'araméen (il est palestinien) et, si ses livres sont parfaitement rédigés et lisibles en grec, c'est parce qu'il a eu soin de les faire traduire dans cette langue par des experts. Cf. le Prologue de *la Guerre des Juifs* : « C'est ce qui m'a fait résoudre d'écrire en grec... ce que j'ai ci-devant écrit dans ma langue maternelle, pour en informer les autres nations » ; cf. le Prologue aux *Antiquités judaïques* : « J'ai sujet de croire que les Grecs prendront plaisir à cet ouvrage, parce qu'ils y verront, traduit de l'hébreu en leur propre langue, quelle était l'antiquité de notre nation » ; et, dans l'Épilogue du même ouvrage, ceci : « Je n'ai pas sujet de regretter le temps que j'ai employé à apprendre la langue grecque quoique je ne la prononce pas avec perfection, ce qui nous est très difficile parce qu'on ne s'y applique pas assez, à cause qu'on n'estime point parmi nous ceux qui apprennent diverses langues » (je laisse ce dernier membre de phrase à l'attention des pseudo-érudits qui en sont encore à se demander si les Juifs de Palestine n'avaient pas majoritairement pour langue maternelle, au premier siècle, le grec : eh non, Flavius le dit explicitement, il était mal vu chez ces Juifs, ses compatriotes, ceux de Palestine, et donc très difficile, avez-vous bien lu, d'apprendre « diverses langues » autres que la sémite ; je dédie également ce passage à ceux qui croient encore en masse que la rédaction originale des Évangiles, globalement sémites dans leur syntaxe et dans leur style, s'est faite en langue grecque).

et plutôt fier de l'être, aucun autre sémitisme notable que ceux qui proviennent d'une référence constante à la traduction grecque de la Bible par les Septante. [55]

Ou, plus exactement : par les Septante et autres.

Il y a donc toutes les raisons de penser que Philon n'a eu accès à la Bible qu'au travers de traductions ; Philon, en tout cas, n'a pas eu de rapports avec le texte hébreu : Philon ne savait pas l'hébreu.

La langue originale du passage de Philon sur Carabas

Or, précisément, le passage cité – sur Carabas – jure bizarrement, du point de vue linguistique, avec l'ensemble de l'œuvre : sa syntaxe est telle, dès le premier regard, qu'on peut sans difficulté affirmer : ou bien qu'il s'agit là d'une rédaction grecque par un auteur pensant son texte en hébreu ou en araméen, ou bien qu'il s'agit d'une traduction pure et simple d'un original sémite, grosso modo littérale ; dans les deux cas, on a affaire à une source non grecque, à un modèle primitif sémite.

De cette thèse il faut exclure les deux lignes précisant la nature, bénigne et non pas maligne, de la folie de Carabas et la glose qui, à la fin, tourne autour de la signification du titre *Marin*, « seigneur ».

HYH 'YŠ KSYL ŠMW... Ainsi devait commencer l'extrait de Philon en hébreu : « Il y avait un (homme) fou du nom de... »

En bref, syntaxiquement parlant, il n'y aurait qu'une difficulté minimale à rétrovertir le passage, c'est-à-dire à retrouver son original, que nous n'avons pas, à partir de sa traduction (en grec) que seule nous possédons à présent.

Il reste qu'il est toujours plus commode de rétrovertir syntaxiquement un texte, autrement dit, ici, de faire coller un ordre des mots hébreu sur l'ordre des mots grec, que d'y parvenir sémantiquement : car à un mot grec, ici comme ailleurs, peuvent le plus souvent correspondre plusieurs mots [56] hébreux ; lequel choisir ? Quel était, par exemple, dans l'original, l'équivalent hébreu ou araméen de *meménos*, « le fou » ? – c'est qu'il existe une bonne dizaine de termes sémites, courants ou non, pour dénoter la folie !

Cette difficulté, dans le cas qui nous occupe, n'est que partielle, et elle peut se contourner, du moins dans une certaine mesure. Voici pourquoi.

Les mots d'emprunt

Les Talmuds – mais plus rarement leur Mishna –, les Targums et les Midrashim, tous textes postbibliques, possèdent entre autres particularités celle de comporter au niveau de leur vocabulaire une foule de mots étrangers empruntés et transcrits tant bien que mal, parfois adroitement, parfois déplorablement, dans l'alphabet hébreu.

Exemple d'une transcription heureuse et immédiatement reconnaissable : 'STRWLWGY', pour *astrologia*, « l'astrologie », « l'astronomie » ; le sens et la graphie sont quasi identiques, aux voyelles près, en grec et dans l'emprunt. Exemple d'une transcription cacophonique : DYWZWGY, qui se prononce (?) *diyozoughy*, est l'équivalent, en emprunt, du mot grec *diadokhé*, avec le seul sens de « passation des pouvoirs » – pour une meilleure compréhension de ces emprunts et de leurs mécanismes, je renvoie à Jastrow, *Dictionary of the Targumim, the Talmud Babli and Yerushalmi, and the Midrashic Literature*, The Judaica Press, Brooklyn, s.d., et, malgré le tollé ridicule qu'il s'attira lors de sa parution, à l'inévitable Samuel Krauss, *Griechische und Lateinische Lehnwörter im Talmud, Midrash und Targum*, réimpression Olms Verlag, Hildesheim, 1964. – Le vocabulaire des Évangiles, et pas seulement des canoniques, et de bien d'autres textes apparentés, gnostiques ou non, des premiers temps du Christianisme, est riche [57] de termes figurant dans le lexique hébreu de l'époque parce qu'ils y ont été empruntés au grec (et au latin : cf. l'*Évangile de Marc*) et transcrits dans l'alphabet sémite : figurent ainsi, par exemple, les mots qui suivent, tous utilisés dans les Évangiles (et dans le Nouveau Testament en général, tous passages confondus) :

argurion, arkhitriklinos, arkhon, apsinthos, basilikos, gazophylakion, gamos, grammateus, diadokhos, diathéké, diakonos, epikourios, epimeleia, episkopos, epistole, sans compter *glossokomon* (en qui les traducteurs et exégètes n'ont pas honte de voir « la bourse » – et, pourquoi pas ? « le porte-monnaie » de Judas !!!), et d'autres, des dizaines d'autres, rares ou non, hapax ou non ; et ce pullulement prouve, s'il en était besoin (c'est-à-dire : si la preuve syntaxique ne suffisait décidément pas), que la langue originelle des textes fondateurs du Christianisme et de la tradition dont ils témoignent était l'hébreu ou l'araméen ou les deux mêlés : les traducteurs antiques ont ensuite, à chaque fois qu'un mot était commun au grec et, par emprunt, à l'hébreu, choisi ce mot : ils ont, à cette occasion-là, opté pour la solution la plus aisée, la plus commode – la plus littérale. – Ce phénomène est aussi caractéristique, à mon avis, des Évangiles et du corpus néotestamentaire tout entier, que leur syntaxe sémite proprement dite : et personne, jamais, ne l'a vu !

C'est même un des caractères propres de l'hébreu tardif que d'être friand, souvent péjorativement d'ailleurs quant au sens retenu, de tels emprunts au grec (et au latin, au syriaque, etc.). Or, il se trouve justement, comme par un fait exprès, que le passage de Philon sur Carabas, à l'exclusion de tout autre texte (grec, donc) du même auteur, partage cette vive caractéristique, mais cette fois dans l'ordre inverse : il est truffé de mots (grecs) dont l'hébreu tardif (= postbiblique) a, dans son économie propre, fait l'emprunt au grec tout en les transcrivant.

Exemples de mots d'emprunt dans le passage de Philon sur Carabas

Voici quelques exemples, parmi ceux que j'ai su à coup sûr repérer, de ces mots :

Dans l'incise explicative du début, il est dit que Carabas n'est pas un fou furieux mais un simple idiot sans danger pour son entourage. Le traducteur de Philon se heurte là au mot *asképtos* qui en grec est un hapax.

Hapax : terme n'intervenant qu'une fois dans une littérature, dans une langue données.

Colson, dans sa traduction anglaise, propose de le remplacer

La manie du remplacement chez les érudits et les éditeurs de textes anciens et exotiques mériterait de faire l'objet d'une étude pathologique poussée...

par *askepastos* : dans ce cas, la folie serait « non feinte » ; dans le précédent, elle serait « dangereuse ». Que choisir ? Les traducteurs modernes auraient dû – au lieu de se laisser tenter par un traficage du texte – faire appel à l'hébreu tardif, car dans cette langue-là il existe en effet un emprunt au grec, 'SQPSTY, transcription qui ne recouvre que le mot *skepastos*,

Le aleph (') de la transcription de ce mot n'est nullement un *a* privatif : il s'agit d'un effet phonique ; cf. la différence entre le français *station* et l'espagnol *estación* ; les Juifs transcrivent le grec, lorsqu'il commence par une consonne qui s'y prête, comme les Espagnols le feraient : ils adjoignent au début du mot une fausse voyelle et, dans la prononciation, un *i*, un *o* ou un *é* (cf. aussi la préface du dictionnaire de Jastrow, qui fournit une explication mieux développée de ce phénomène).

Dès lors, dans l'incise de Philon, *askepastos* n'est pas du tout un hapax ; il est là pour figurer l'emprunt 'SQPSTY au grec *skepastos*.

[59] avec le seul sens d'« abrité », « couvert », « recouvert ». La phrase ne signifie donc nullement « la folie furieuse est dangereuse pour ceux qui en sont atteints et pour ceux qui les approchent », comme le croient Pelletier et Colson, ni « ceux qui en sont atteints et ceux qui les approchent ne peuvent que la constater », comme le croient Cohn et Reiter, mais bien, via l'hébreu : la folie furieuse est une protection, un abri, dont bénéficient ceux qui en sont partiellement ou totalement atteints ; les fous furieux, en somme, on ne saurait les traiter comme le pauvre Carabas : car verrait-on ainsi, en plein milieu du Carnaval, le faux roi pris de transes démoniaques, irrésistibles, et sautant à la gorge des assistants ?

Mais venons-en maintenant aux acteurs du drame. Le souffre-douleur est pris à partie par des enfants, des adolescents oisifs, sans occupation, en grec *skholazonton* ; et il est fou : en araméen SKL', prononcé *sakla*,

Cf. aussi, par exemple, l'hébreu KSYL, anagramme de ce mot et porteur du même sens. Tout rédacteur sémite est gourmand d'user d'anagrammes : sa langue lui permet ces jeux ; on dirait même qu'elle l'y invite, l'y force (ce qui n'est en rien le cas du grec et, plus généralement, des langues indo-européennes).

signifie « fou », et 'SKWL', prononcé *iskoly*, est un calque non pas de l'oisiveté, mais de l'école, en grec *skholé* : les jeunes gens dont parle ici Philon sont des scolaires, des étudiants – on ne pourrait d'ailleurs autrement comprendre la minutie et l'intelligence, le raffinement, du rite de carnaval auquel ils soumettent le simple d'esprit ; ce ne peut être un ramassis de gamins illettrés ! Ici l'hébreu nous aide à rétablir, sous le grec, le sens (originel) du passage, et non pas seulement à l'illustrer.

L'ayant poussé au gymnase,

C'est là que sont les écoles, dans le monde gréco-romain.

[60] les jeunes mettent Carabas bien en vue de l'assistance, et ils lui octroient une fausse couronne. Puis, dit Philon, en guise de chlamyde ils lui couvrent le reste du corps d'un tapis

(?). Chlamyde et tapis (?) sont deux mots que l'hébreu tardif connaît pour les avoir volés au grec. *Khlamus*, « la chlamyde », y est transcrit KLMWS, prononcé *klamos*, et désigne alors le vêtement de l'officier, par opposition à l'emprunt SGWN (grec *sagos*, latin *sagus* ou *sagum*) qui désigne, lui, la tenue du simple soldat.

Quant à *khamaištrotos*, que Pelletier traduit par « le tapis », ce n'est en grec qu'un adjectif, d'ailleurs rarissime, et non un substantif, signifiant « étendu par terre » ; ce terme, injustifiable ici en grec, ne peut se comprendre que par recours à l'hébreu : sa transcription y figure, en effet, sous la forme *ĤYMWŠṬ* et y désigne, en tant que substantif, l'habit pourpre des grands personnages romains, l'habit de parade des puissants du paganisme. Comme au cours de la Passion le Christ, on a revêtu Carabas non pas d'un adjectif, et non pas d'un tapis – n'en déplaise à Pelletier et à son aversion de l'hébreu –, mais d'une toge pourpre.

Je passe sur *papuros*, « le papyrus », qui, emprunté par l'hébreu tardif, devient PPYYR (prononcé *papyar*) et y signifie alors : « le papyrus » (la plante), mais aussi « le tissu fait de papyrus ». Le diadème mis sur la tête du fou était donc bien en tissu végétal.

La « couronne d'épines » de Jésus (si la rétroversion vers l'hébreu originel permet de conserver cet ustensile) est également végétale.

Le rite se déroule comme au théâtre dans les mimes : *os en theatrikois mimois*. Là encore deux termes

Deux termes sur quatre, les deux autres étant inempruntables en tant qu'adverbe et que préposition !

figurent dans le vocabulaire emprunté par l'hébreu au grec. L'un est MWMWS (prononcé *momos* ou *moumos*) et désigne le [61] mime ou l'acteur de mime. L'autre est beaucoup plus intéressant pour notre sujet : « le théâtre », *theatron*, produit, en transcription hébraïque, plus d'une douzaine d'approximations graphiques et phonétiques : 'STRY', 'STRYH', 'STRYY', 'YSTRY', 'ŠTRY', . 'YŠTRY', etc. ; tous ces mots désignent le théâtre, mais aussi plus généralement l'arène, le gymnase, les combats de gladiateurs, les courses, le cirque, l'amphithéâtre, et, à chaque occasion, péjorativement eu égard à la tradition et à l'idéologie juives strictes, l'ensemble des spectacles et des rites païens : au point que 'ŠTRY' finit par vouloir dire « lieu de débauches », « lupanar » ; on trouve dans la littérature juive de l'époque des phrases comme celle-ci (*Tosephta Avoda Zara* II, 7) : « Quiconque fréquente le théâtre ('STRYN) est un meurtrier. »

D'autre part, curieusement, la transcription du mot *theatron*, 'STRY' (« le théâtre », etc.), et celle du mot *stratia* (« l'armée »),

En *Matthieu* XXVII, 27 (mais cf. les parallèles en *Marc* et *Jean*), on lit ceci : « Alors les soldats (*oi stratiotai*) du gouverneur (*tou égemonos*) reçurent Jésus dans le prétoire (*to praitorion*)... » Or, « soldat », « gouverneur » et « prétoire » (*sic* !) sont des mots que l'hébreu tardif emprunte au grec : 'STRTYWT, pour *stratiotés*, « le soldat », « l'officier romain », « le messager » (notez, ici comme ailleurs, le glissement sémantique qui s'opère entre le vocable originel et l'emprunt hébraïque !) ; HGMWN, pour *égemon*, « le général » (mot qui assone parfaitement avec l'hébreu 'GMWN, « le roseau », alors que cette assonance n'existe pas en grec – d'où la valeur narrative de la canne de roseau qu'on donne à Jésus pour se moquer de lui ; avec 'RGMWN, « le vêtement de pourpre », alors que cette assonance, de nouveau, n'existe pas dans le grec – d'où la robe dont on l'affuble ; ainsi qu'avec le verbe 'RG, qui signifie « tresser », assonance absente du grec – d'où le tressement de la couronne d'épines) ; enfin PLTRYN, PLTYRYN OU PLTWRYN, avec, dans tous les cas, un L et non un R, pour *praitorion*, « le quartier général », « le palais », « la résidence ou le siège [62] régional du gouverneur païen » – et non pas « le prétoire » ! (mot qui assone, par exemple, avec PLTWS ou PYLTWS, « Pilate », d'où l'importance narrative de ce personnage au cours de la Passion évangélique), – D'où il suit que le texte concernant le traitement carnavalesque de Jésus dans les Évangiles répond aux mêmes caractéristiques syntaxiques et sémantiques (ordre sémitique des mots, termes d'emprunt) que le passage de Philon sur Carabas.

Intéressante convergence. Convergence que, depuis vingt siècles, personne n'a remarquée – ou voulu remarquer !

sont, à une lettre près, les mêmes : et c'est d'ailleurs pour cela que, dans la phrase que je viens de citer, on assimile les spectateurs des cirques à des assassins, à des soldats romains – honnis. C'est par ces mots aussi, par cette parenté de mots, que s'opère la jonction Jésus/Carabas : l'un est maltraité par des soldats, l'autre par des théâtres – même écho phonétique, et idéologique, à l'oreille d'un Juif s'exprimant en hébreu : aucune espèce de soupçon de rapport dans le grec.

Intervention du Livre d'Esther

Je note également – mais ceci devrait faire l'objet d'une étude spéciale – que le livre par excellence où, dans la Bible, il est question d'une pendaison, d'une suspension au bois, autrement dit, pour la tradition à venir, d'une crucifixion,

Il n'y a pas de mot hébreu-biblique pour désigner la croix ; on dit tout simplement *le bois* (ou *l'arbre*, עֵץ, comme celui du Bien et du Mal...) : c'est le mot utilisé par les Évangiles, en grec *stauros*. Cette impossibilité à varier les termes n'est pas grecque ou latine, elle est hébraïque : elle est normale pour un sémite. Et la question demeure alors : crucifixion ou pendaison ? – Mais cette pauvreté sémantique ne vaut que pour l'hébreu biblique ; en hébreu tardif, il en va quelque peu différemment. Outre שָׁלֵב, « la croix », [63] l'hébreu des Talmuds possède des termes d'emprunt, ainsi par exemple לִקְסוֹן, calqué sur le grec *loxos*, « diagonal », « oblique », d'où « louche », « ambigu », et qui signifie, comme adverbe, « en croix », « en diagonale », et, comme substantif, « la diagonale », « le diamètre » (terme utilisé dans ce sens dans le *Sepher Yetsira*). Or, par hasard, il se trouve que ce mot, graphiquement et phonétiquement, assone presque entièrement avec לִקְסַנְדְּרָא, לִקְסַנְדְּרָא et לִקְסַנְדְּרָא, autrement dit avec « Alexandre », « alexandrin » et « Alexandrie », de sorte que לִקְסַנְדְּרָא en vient à signifier à la fois « un commerçant d'Alexandrie » et, avec humour ou mépris, « une croix », « un haut-mât », « une potence » : et c'est ce mot, prononcé *aksanddrya*, qui figure en toutes lettres dans la phrase suivante (*Targ. II sur Erther VII, 10*) : « Le fils d'Hamdatha (i.e. Aman, ici identifié à Pilate!) veut monter au *mât* le fils de Pandira (i.e. Jésus). » Pas étonnant, dans ces conditions, que Jésus soit crucifié cependant que son double, Cacabas, sert de jouet à des Alexandrins : le vocabulaire implique, un jour ou l'autre, pour peu qu'il soit hébreu tardif (et c'est celui-là même qui nous occupe), qu'un crucifié, dès que du commentaire s'y mêle, a quelque chose à voir avec Alexandrie. Or, tout familier des narrations et des commentaires talmudiques sait que c'est à des jeux de récits de ce type que mène l'économie de la langue hébraïque – l'économie de la langue : pas l'histoire !

est le Livre d'Esther :

On sait, en outre, que le Livre d'Esther est à l'origine de la fête juive des Pourim, c'est-à-dire des Sorts, autrement dit du Carnaval des Juifs. À mon avis, le squelette des Évangiles originaux – comme récits, non comme recueils de paraboles – est emprunté à ce livre.

Aman, qui a voulu crucifier (pendre?) le Juif Mardochée, se retrouve finalement suspendu au bois avec ses enfants. [64]

Toujours cet effet d'inversion, la grande tradition, en effet, des carnivals, des bizutages, des rituels de compensation ; et, dans le réel cette fois, le brusque retournement du destin d'Agrippa, retournement brocardé, ridiculisé, par la foule des Grecs d'Alexandrie : le renversement du renversement.

Or « Esther » se dit en hébreu עֶשְׂתֵּר, mot qui a une parenté immédiate avec celui qui désigne, par voie d'emprunt et tardivement, le théâtre et la soldatesque :

Toujours cette cellule STR/עֶשְׂתֵּר comme pivot : c'est la racine d'Esther, la racine qui sert de papier-calque lors de l'emprunt hébraïque des mots grecs

stratia, *stratēgos*, *stratiotēs*, « la soldatesque », et c'est la racine du mot *theatron*, « le théâtre », lorsqu'il est emprunté, et c'est, pour couronner le tout, la racine du bois, de la croix, de Jésus-Josué : *stauros*, dans les Évangiles ! Quelle cascade de coïncidences...

on comprend que Jésus soit crucifié par les soldats et que Carabas, de plus en plus son double, soit mis à mal dans un amphithéâtre. Tout cela concorde parfaitement et s'adapte avec Joie. Concorde et s'adapte en hébreu : pas en grec.

Encore des mots d'emprunt

Mais je continue l'examen des emprunts. On remet à Carabas les insignes, les insignes distinctifs, de la royauté (grec *parasēma*). Il existe un mot hébreu, non emprunté (?) cette fois, qui assone illico avec le mot grec utilisé ici: PRSM, terme qui désigne la divulgation, l'exposition, la mise en public, la publication : l'hébreu et le grec sont d'accord, par hasard (?), sans emprunt (?), sur la graphie et sur le sens.

On donne ensuite à Carabas les ornements (?) propres au roi; Pelletier traduit: « quand il fut attifé en roi », *kai diekekosmeto eis basilea*. Or *diakosmein* n'est jamais attesté dans la [65] littérature grecque avec ce sens-là : il y signifie seulement « mettre en ordre un cortège » (alors qu'il s'agit ici d'un individu), « organiser », « régler », « prendre soin de ». Là encore, seul le passage par l'hébreu peut et doit nous renseigner : QWZMYN, transcription de *kosmos* (qui donne, en français, « cosmétique »), veut dire, en tant que terme d'emprunt, « la joaillerie », « les bijoux », « les ornements de la parure », et, plus proche cacophoniquement du terme grec employé ici, QWZMYDY', pour *kosmidia*, porte le même sens. Autrement dit, l'auteur (le traducteur?) a utilisé ici un terme grec non point dans son sens grec mais dans celui qu'il avait pour les Juifs hébraïsants l'ayant transcrit dans leur langue et dans leur système graphique.

Les jeunes gens se placent de chaque côté de Carabas et lui font la haie ; ils jouent les lanciers et les gardes du corps: *anti logkphorōn... mimoumenoi doruphorous*. LWNKY, pour le grec *logkhē*, « la lance », « l'épieu », « le javelot », est un terme d'emprunt en hébreu tardif.

C'est cette lance-là qui figure en *Matthieu* XXVII, 49 et en *Jean* XIX, 34 (*logkhē* dans les deux cas) : encore un parallèle entre la Passion de Jésus et celle de Carabas.

Quant aux porteurs de lances, ce sont des LWPRYN, mot cacophoniquement calqué, avec abréviation, sur *logkphoroī* pour désigner en effet « les porteurs de piques » (bouviers, ou soldats en armes). Emprunt similaire pour *doruphoroī* « les gardes du corps », avec le calque approximatif DRBWNYN, même sens que le grec.

Conséquences

Voilà donc, très rapidement rapportées, quelques caractéristiques du vocabulaire du texte de Philon concernant Carabas. Je note que beaucoup de termes, anormalement nombreux ici, [66] y sont des mots figurant dans le vocabulaire tardif de l'hébreu des Talmuds, des Targums et des Midrashim (et de leur araméen) à titre de transcriptions à partir du grec. Et cette constatation objective m'amène tout naturellement à l'hypothèse suivante : l'anecdote concernant Carabas n'est nullement d'origine grecque ; sa source est linguistiquement sémite, hébraïque ou araméenne. Dès lors, ou bien Philon a utilisé cette source et l'a traduite lui-même en grec, assez littéralement d'ailleurs pour que se trahisse le point de départ (vocabulaire et syntaxe) de cette traduction – mais comment imaginer que cet auteur, ignorant, comme nous l'avons dit, les langues sémites, ait pu procéder en personne à un tel

travail ? –, ou bien alors, thèse beaucoup plus probable, la source sémite a été traduite en grec et insérée après coup dans le cours du livre de Philon : mais, dans ce cas, il faut réinterroger la chronologie de ce récit : est-ce bien en 38, à Alexandrie, à l'occasion du passage d'Agrippa dans cette ville, qu'un simple d'esprit ou prétendu tel s'est fait maltraiter par une populace ?

Cette question prend tout son poids dès qu'on remarque ceci : les jeunes gens qui persécutent Carabas sont des jeunes Grecs ; sans cela la scène n'a plus la moindre vraisemblance. Il est fort peu probable que ces jeunes gens connaissent les langues sémites.

Les Juifs d'Alexandrie eux-mêmes sont réputés ne plus savoir parler, lire et écrire l'hébreu.

Or, la foule présente au spectacle prononce bel et bien un mot sémite : « Puis de la foule disposée alentour, en cercle, retentit un cri cocasse,

Grec *atopos*, « cocasse », « absurde », « étrange » – pour Philon, l'araméen et l'hébreu sonnent donc comme des barbarismes!...

le surnom de *Marin* – ainsi dit-on que se nomme le seigneur chez les Syriens –, car ils savaient qu'Agrippa... » La foule qui prononce un mot sémite serait-elle donc juive ? Seraient-ce les [67] Juifs d'Alexandrie qui se moquent du roi iduméen de Palestine ? Car, je le répète, on ne saurait dire que la foule prononçant un tel mot soit bien grecque : les Grecs d'Alexandrie n'ont certainement jamais su, en foule, que *Mar* veut dire « seigneur », « maître », en sémite !

Ainsi, j'ai toutes les peines à croire : ou bien que Carabas a été maltraité par des Grecs ; ou bien, ce qui est plus grave, qu'il ait été maltraité par des Alexandrins, juifs ou grecs. – La fin du passage est d'ailleurs des plus embrouillées : le rédacteur, ou plutôt le traducteur grécisant, se doit d'expliquer le terme de *Marin* (terme sémite, non grec – et dont la translittération paraît, en plus, fautive) comme s'il ne comprenait pas lui-même sa signification : on dit qu'en Syrie c'est ainsi qu'on appelle... S'il s'adresse à des Alexandrins, et plus précisément aux Grecs de cette ville, c'est donc qu'il explique à la foule ayant prononcé le mot le sens même du mot qu'elle a prononcé : c'est absurde. Si, par contre, il s'adresse aux Juifs, c'est qu'il les considère comme ignorant leur propre langue : dans les deux cas nous aboutissons, eu égard à l'origine araméenne ou hébraïque du passage, à une impasse pure et simple.

MR (prononcé *mar*) signifie en hébreu « le seigneur », « le maître ». Le féminin du mot est MRṬ' (*martha*) en araméen, « la maîtresse ». Mais MR signifie aussi « l'échange », « la substitution » : B-MR D veut alors dire « à la place de », « en guise de » – en guise du roi Agrippa, on se moque de Carabas ; en guise de Barabbas, on suspend ou crucifie Jésus après l'avoir maltraité ; et, chez Perrault, le chat fait jouer à Son cadet de *maître* le rôle, factice, du propriétaire et du pseudo-noyé. Et puis MR veut dire « l'aigre », « l'amer » : on se souvient du fiel ou du vinaigre, tendu à Jésus sur la croix. Et MR'H signifie « l'apparence », « le (faux-)semblant » : les docètes, idéologues des premiers temps du Christianisme, pensaient que Jésus n'était que faussement mort sur le bois ; on l'avait, selon eux, subrepticement remplacé [68] au dernier moment (par Simon de Cyrène, par exemple). – Et, puisque MR désigne « l'échange », « la substitution », j'ajoute ceci, qui peut en un sens expliquer l'origine et la portée de l'échange entre Barabbas/Carabas et Jésus : presque à chacune de leurs apparitions dans la Bible hébraïque, plusieurs fois dans le *Premier Livre des Rois* (VI, 29, 32 et 35, ainsi que VII, 36) et dans le *Livre d'Ézéchiel* (XLI, 18, 20 et 25), les Chérubins (même racine que « Carabas ») sont associés aux palmiers ; or « palmier » se dit en hébreu ṬMRH, mot qui, associé à la racine MR, signifie également « l'échange » : de sorte que le WṬMRH BYN-KRWB LKRWB d'*Ézéchiel* XLI, 18 se lit aussi bien « un palmier entre deux Chérubins » que « un échange entre deux Chérubins » (ou, plus exactement, « entre KRwB et KRwB »).

Résultats de l'enquête sur Carabas

Je résume à présent les résultats obtenus : nous avons *Le Chat Botté* qui, comme la plupart des autres contes de Perrault, décrit la brusque et progressive revanche d'un mal-loti sur son destin ; – et nous avons la vie d'Agrippa I^{er}, trajectoire allant, elle aussi, du pire au meilleur ; – et puis, comme dans un reflet symétrique-inversé de ces deux récits, nous avons Jésus et Carabas, moqués tous deux, l'un à la place des hommes et pour leur rachat (?), l'autre à la place d'un roi. Puis, comme réciproquement, nous avons le chat qui prend à tout instant la place de son maître : c'est lui le besogneux, le rusé, l'actif : l'acteur ; c'est lui qui décide de tout et mène tout, gestes et paroles, à son bon terme. De même, si Agrippa retrouve son royaume après tant de déboires, c'est grâce à la seule aide de Caligula : sans son providentiel ami l'empereur, il ne serait rien qu'un endetté, un prisonnier, un errant ; sans lui, jamais il n'aurait évincé ses concurrents roitelets de Palestine : sans [69] lui, jamais il ne se serait mis à leur place ; Caligula est le chat d'Agrippa.

Et Perrault joue de toutes ces allusions en leur procurant un rendement maximal. Car je rappelle, pour corser les jeux de mots, que « caligula » est un sobriquet conféré à Gaius par les soldats, sobriquet qui signifie « la sandalette », « la bottine » : Caligula n'est donc pas que le chat d'Agrippa, il est son chat *botté* !

Et enfin, linguistiquement, le mécanisme de substitution est le même : à la place du texte original, sémite, décrivant le pauvre sort du pauvre Carabas et son calvaire de Carnaval, nous ne possédons plus qu'une narration grecque qui, dans sa syntaxe comme dans son vocabulaire, ose à peine s'affirmer comme telle,

On peut et doit en dire autant des Évangiles, textes versés littéralement du sémite dans l'indo-européen.

au milieu d'un livre où elle ne figure plus, sans doute, que comme un objet rapporté : un ersatz. Les pièces du dossier, qui n'étaient au départ que de bric et de broc (Jésus-Barabbas, Perrault-Carabas, Philon-Carabas, Carabas-Agrippa, Carabas-Barabbas), s'assemblent maintenant comme en un puzzle, et l'on peut dès lors être assuré que Perrault, soit par ses propres lectures, soit par des informations recueillies auprès de son frère le théologue ou de ses amis jansénistes, en connaissait mieux la vraie et authentique clef qu'on ne l'a jusqu'ici soupçonné.

Et, à la courtoise et attentionnée lettre de M. Soriano, je réponds donc, aussi cordialement qu'il convient, que Charles avait été, pour sûr, bien renseigné par Nicolas.

APPENDICE À CARABAS

J'ai, tout au long de cette étude, assez fortement insisté sur le fait que la plupart des termes clefs figurant dans la narration [70] de Philon sur Carabas et dans les parallèles de Matthieu, Marc et Jean, figurent également en bonne place dans le vocabulaire des Talmuds (Mishna et Gémara), des Targums et des Midrashim comme emprunts explicites au grec (et au latin via le grec). Pour préciser encore (à l'usage des exégètes aveugles – depuis vingt siècles), je fournis ici la liste de ces termes, en examinant un à un les textes en question.

1. Philon, *In Flaccum*, parag. 37 à 39.

1/ *anti*,

Je donne, dans cette liste, les mots grecs sous la forme, aux personnes et aux temps, qu'ils ont dans les textes considérés au moment où ils y interviennent (sans, d'autre part, la moindre considération pour les accents et les esprits).

« en guise de », figure comme préfixe en hébreu d'emprunt sous la forme 'NTY.

2/ *té kephalé*, « la tête », y figure sous les formes QPLWT, « le poireau à tête (*porrum capitatum*) » et QPLTYN, « la perruque », « le couvre-tête ».

3 / *khamaïstroto*, « étendu par terre », impossible ici comme adjectif, est bien un substantif lorsque l'hébreu tardif l'emprunte sous la forme *ĤYMWŠT'*,

Peut-être paraîtra-t-il difficile au spécialiste de croire que ce terme peut être emprunté par l'hébreu tardif comme un calque du grec *khamaïstrotos* ; par contre, la coïncidence graphique et phonique entre les deux mots est frappante et incontestable – sans compter que le sens de *ĤYMWŠT'*, « le vêtement de pourpre que porte l'officier païen », convient ici tout à fait au sens (substantif et non adjectif) et qu'il s'accorde, de plus, avec les narrations évangéliques.

« le vêtement de pourpre », « la tenue écarlate de l'officier ».

4/ *khlamudos*, « la chlamyde », devient

Par « devient », j'entends : ...devient lorsque l'hébreu tardif l'emprunte et l'introduit dans le moule de son [71] alphabet propre. – Ce « devient » pose un grave problème au niveau du corpus néotestamentaire : car comment doit-on y traduire les termes d'emprunt qui y fourmillent – en ne recourant qu'au lexique grec (comme le font depuis des siècles, et encore aujourd'hui, tous les spécialistes), ou bien en recourant au lexique hébreu dérivé ? Grave problème, en effet, puisque les termes empruntés, ainsi qu'on le voit dans le catalogue que je dresse ici, sont souvent inadéquats au sens qu'ils ont, qu'ils avaient, en grec pur ; en passant du grec à l'hébreu, ils perdent souvent certaines de leurs acceptions premières, ils en gagnent d'autres, etc. Comment se fait-il que de tout cela les traducteurs européens du Nouveau Testament – et les Églises – ne tiennent jamais compte ?

KLYNDYN, « le manteau d'apparat », ou, plus littéralement, KLMWS, « la chlamyde », « la tenue pourpre de l'officier ».

5 / *papurou*, « le papyrus », devient PPYYR, « le papyrus »,

Bublos, également employé par Philon, n'est pas, du moins à ma connaissance, emprunté par l'hébreu tardif.

mais aussi : « le tissu de papyrus », « la texture du papyrus ».

6/ *tés egkhorion*, « le pays », n'est pas emprunté tel quel, mais *khorion*, de même famille, l'est sous les formes PR'KWRYN (= *parakhorion*), « le district », et PRYKWRYN (= *perikhorion*), « le territoire », « le voisinage ».

7 / *theatrikoïs*, autrement dit *theatron*, « le théâtre », devient – j'en ai longuement fait état – 'STRY', ou encore TY'TRWN, ainsi qu'une dizaine d'autres graphies,

Autres graphies qui vont des plus littérales aux plus cacophoniques. Le fait que les emprunts de l'hébreu tardif (postbiblique) au grec passent par toutes sortes de cacophonies, dues et à l'éloignement des deux alphabets et au génie phonique et graphique de chacune des deux langues, renforce la parenté, dont j'ai parlé plus haut, entre 'STRY', « le théâtre », et 'STRTY', « la soldatesque », et renforce du même coup, bien au-delà de la considération, dès lors [72] nécessairement superficielle, du grec, la similitude déjà frappante de soi entre le récit de Philon sur Cacabas et ceux de Matthieu, de Marc et de Jean, sur les moqueries dont on accable Jésus-Josué.

toutes signifiant « le théâtre », « l'amphithéâtre », « le cirque », « les jeux du cirque », « les spectacles et les lieux de spectacles païens », « la débauche »,

La débauche est un thème courant dans les apocryphes du Nouveau Testament. Ainsi, par exemple, dans les *Actes de Pilate* (version copte), les Juifs affirment à plusieurs reprises que Jésus « a été enfanté dans la débauche (*hn oupornia*) » – cf. Graffin et Nau, éd., *Patrologia Orientalis*, t. IX, fasc. 2, « Les Apocryphes Coptes II », Paris, rééd. 1957, p. 76 s. E. Revillout traduit *pornia* par « le libetrinage », belle litote car *porné* signifie, en grec autant que comme emprunt dans l'hébreu tardif, « la putain », « l'adultère » : la graphie en est alors PWRNY, forme qui recouvre d'ailleurs également un emprunt au latin *furnus* et au grec *phournos*, « le four à pain » : comprendrait-on alors pourquoi il est tant question de pain dans le Nouveau Testament ? (cf. aussi,

dans les Évangiles, l'épisode dit « de la femme adultère ») – cf. aussi le lieu de naissance « davidique » (?) de Jésus-Josué, Bethléem, c'est-à-dire BYṬ-LĤM, litt. « la maison du pain » : et justement, dans les *Actes de Pilate* déjà cités, on mêle les informations, rapprochement narratif qui n'a aucun sens, aucun fondement, en copte ou en grec, mais qui en détient un, et très clair, lorsqu'on se réfère (par rétroversion) à l'hébreu sous-jacent, d'emprunt ou non. Car ainsi court le texte: « Nous savons que tu as été enfanté dans la débauche ; secondement, nous savons que ta naissance a eu lieu à Bethléem et qu'à cette occasion on a tué cette grande foule d'enfants » (et, là encore, intervient un jeu de mots inintelligible en dehors du recours à l'hébreu, LĤM y signifiant en effet, dans la Bible comme ailleurs, « le pain » et « le massacre »). – J'ajoute, mais il faudrait là une étude spéciale qui [73] n'a jamais été menée, que, tout autant que le Nouveau Testament dit « canonique », les apocryphes (*sic*) coptes fourmillent de mots non pas égyptiens mais proprement grecs, mots qui figurent à foison parmi le lexique des termes empruntés au grec (et au latin via le grec) par l'hébreu tardif – sans parler de tous les mots hébreux, non étudiés jusqu'à ce jour pour eux-mêmes, qu'on rencontre à l'état de pures et simples transcriptions dans les textes gnostiques et apparentés.

« les lieux de débauche ».

8/ *mimoïs*, « les mimes », devient MYMWS ou MWMWS, « le mime » ou « l'acteur de mime ».

Curieusement, il y aurait donc une très bonne assonance, invisible en grec, entre le « comme pour les mimes » de Philon et la « chlamyde » et de Philon et des évangélistes, soit d'une part KLMWMWS et de l'autre KLMWS (pour l'assonance entre le roseau et la chlamyde, encore invisible en grec, cf. *infra*, § 2, point 11).

9/ *paraséma*, « le signe extérieur », « le signe (de la royauté) », sans être, pour autant que je sache, emprunté par l'hébreu, assone pleinement avec PRSM, « divulguer », « rendre ostensible », « rendre public ».

10/ *basileias* comme *basileus*, « le roi », figurent en hébreu d'emprunt sous les formes BSYLY'WS ou BSYLYWS, même sens,

11/ *diekekosméto*, « arranger », « mettre en cortège », incompréhensible ici par et dans le grec, correspond en fait à l'hébreu d'emprunt QWZMYN, « les bijoux », « la joaillerie », « la parure de bijoux » :

La similitude de graphies entre *kosmos*/« le monde » (devenu dans l'hébreu d'emprunt l'un des composants, par exemple, de QWZMWQRTWR, grec *kosmokratôr*, ou de QWZMYQWN, grec *kosmikos* – termes, soit dit en passant, évidemment présents dans le Nouveau Testament) et *kosmos* « la parure » (devenu [74] par emprunt QWZMYN) a très judicieusement été mise à profit par les traducteurs soucieux de puiser à plein dans le lexique hébreu d'emprunt ; c'est ainsi, pour ne donner qu'une seule illustration de cette astuce, qu'on lit au paragraphe 110 de l'*Évangile* (copte pour ce qui nous en reste, à part quelques fragments en grec) de *Thomas* : « Quiconque a trouvé le bijou (*kosmos*) et est devenu riche, qu'il refuse le monde (*kosmos*) ! » – mais, dans *The Gospel according to Thomas*, Leyde, Brill, 1976, les éditeurs et traducteurs anglais se font piéger et rendent les deux *kosmos* du passage par « le monde (the world) », ruinant ainsi le jeu de mots qu'ils ne voient pas faute de s'en référer aux particularités des emprunts de l'hébreu tardif (notons que ces mêmes éditeurs et traducteurs croient cet évangile originellement rédigé en grec, « avec des sémitismes » – on voit, tristement, où les conduit leur croyance !).

on couvre Carabas de bijoux de toc pour lui imposer l'allure et l'apparat d'un roi factice.

12/ *logkhophoron*, « les lanciers », devient, grâce à un joli raccourci, LWPR (ou LYPWR), « le garde du corps » (cf. aussi LWNKY, pour le grec *logkhé*, « la lance », également un terme emprunté).

13/ *doruphorous*, « les gardes en armes » (voir le français « doryphore »), a pour pendant, cocassement emprunté, DRBN'H, même sens.

14/ *dikasomenoi*, « se faire rendre la justice », « plaider », produit l'emprunt DYQY (= grec *diké*, « la justice »), « le droit », « le châtiment », « la juste satisfaction ».

15/ *koinon*, « commun », produit l'emprunt QYNWNY' (= grec *koïnonia*), « la communauté d'intérêts », « la complicité », « la connivence »,

Les lecteurs ayant une familiarité même moyenne avec le lexique du Nouveau Testament feront ici, tout du long, les rapprochements qui s'imposent; tout le corpus chrétien, sans que la moindre page [75] y fasse exception, exhibe aux yeux de qui veut bien les voir – autrement dit : de qui sait lire sous le grec – des dizaines et des dizaines de mots d'emprunt (au sens où je l'entends ici) : et les exégètes et les traducteurs modernes n'y voient que du feu ! – Or, comme je l'ai souligné plus haut, et comme on le constate en parcourant mon catalogue, souvenons-nous que tous ces mots portent en eux, à distance du lexique grec-pur dont ils sont originaires, le risque d'un glissement de sens parfois considérable.

16/ *pragmaton*, « les affaires », devient par emprunt PRGMT', sens équivalent.

17/ J'élimine évidemment, dans le passage de Philon, Marin, « seigneur », qui est un mot sémite (d'ailleurs mal translittéré), et passe à *apokalounton*, « appeler », « nommer », qui correspond à l'hébreu d'emprunt QLWN, « je proclame » (voire à KLY, qui est, lui, un verbe sémite pur voulant dire « appeler », « rassembler », « produire un signal » : dans ce cas, nous avons comme par hasard une assonance entre le grec et l'hébreu).

18/ *kurion*, « le seigneur », devient QYRWS, même sens.

19/ *para*, « chez », devient PR', soit préfixe, soit préposition (comme en grec), même sens.

J'élimine, dans la fin du texte, tout ce qui concerne Agrippa, la Syrie (la Palestine) et les Syriens: tous ces mots sont, d'évidence, sémites.

Et je constate donc, grâce à ce facile recensement, je l'espère, complet, que dans le passage de Philon, qui ne court pourtant que sur une dizaine de lignes (quand on en écarte les gloses), apparaissent une vingtaine de mots présents dans l'hébreu tardif à titre d'emprunts faits au grec.

Sans autres commentaires pour l'instant, je procède de même avec les parallèles du Nouveau Testament. Le gibier y est aussi abondant.

[76]

2. Matthieu XXVII, 27-31.

1/ *stratiotai*, « les soldats », devient sous sa forme littérale 'STRTYWT, « le soldat », mais aussi « l'officier romain », « le garde », « l'estafette ».

2/ *égemonos*, « le gouverneur », « le guide », « le chef », devient HGMWN OU 'GMWN, « le général ».

Car qu'on y prenne bien garde : il arrive souvent qu'en se translittérant en hébreu le terme grec change radicalement de sens, ou adopte un sens plus large, ou plus étroit, selon les cas, que son modèle indo-européen. Et les traducteurs du Nouveau Testament, tous autant qu'ils sont, si aveuglement attentifs au grec, au soi-disant grec originel du corpus, n'ont pas la moindre idée de ce genre de problème ! (Que mon lecteur prenne, par contre, la peine de se référer à une traduction courante du passage de Matthieu que j'examine ici, et d'y constater, mot après mot, les écarts existant entre les phrases qu'il a sous les yeux et celles qu'aurait dû produire un recours au lexique d'emprunt : constatant ces écarts, il constatera du même coup à quelles erreurs se complaisent les soi-disant spécialistes – à une erreur, ici, en pleine Passion du Christ, de dictionnaire : rien moins.)

3/ *praïtorion*, « le prétoire », devient PLTWRYN, « le quartier général », « le palais ».

Pourquoi, toujours, lit-on ici, que « les soldats du gouverneur conduisirent Jésus dans le prétoire » ? Pourquoi « le gouverneur » et pas « le général » ? Pourquoi « le prétoire » et pas « le palais » ou « le quartier général » ?

4/ *olon*, « tout(e) », devient 'WLW, même sens, comme préfixe ou adjectif.

5/ *speiran*, « la cohorte », devient ŠPYRH, « les gardes du corps lorsqu'ils sont disposés en cercle » (qu'on se rappelle que, dans Philon, la foule est disposée effectivement en cercle, en *kuklo*, autour de Carabas – et qu'on note la différence entre une cohorte et des gardes du corps) ; dans la Bible, ŠPYRH [77] signifie « le diadème » (cf. *Isaïe* XXVIII, 5) : lien donc, ici, dans l'hébreu, pas dans le grec, entre les gardes et la couronne.

6/ *khlamuda*, « la chlamyde », devient KLMWS, « la tenue de l'officier (païen) ».

7 / *kokkinén*, « pourpre », devient KKL' ou KKLN, « la pourpre », « le vêtement pourpre » (tous deux des substantifs).

8/ *stephanon*, « la couronne », assone avec l'hébreu biblique MŠNPT, « le diadème (du roi) », « la tiare (du grand prêtre) » ; or, je remarque qu'Ézéchiel parlant, en XXI, 31, d'« ôter la tiare (sous entendu : du grand prêtre) » emploie l'expression HSYR H MŠNPT ; or, HSYR, « ôter », signifie également en hébreu « l'épine » (mais je passe, car un tel examen – celui de l'utilisation, par les rédacteurs hébreux et les traducteurs des Évangiles primitifs, de toutes sortes de jeux de mots implicites ou explicites dans l'Ancien Testament – me mènerait trop loin).

9/ *akanthôn*, « les épines », « l'acacia (d'Égypte, *mimosa Nilotica* L.) », « le chardon », n'est pas, à ma connaissance, emprunté par l'hébreu tardif. En revanche, plusieurs mots, d'emprunt ceux-là, assont pleinement avec lui : ainsi, par exemple, DYQYNṬYN (= grec *uakinthos*), « la hyacinthe » (perle ou pierre précieuse) – on retrouverait là les effets de joaillerie rencontrés dans le récit de Philon sur Carabas.

10/ *kephalés*, « la tête » : pour ce mot, je renvoie au point 2 de la liste des termes d'emprunt chez Philon.

11/ *kalamon*, « le calame », « le roseau », devient QLMWS, même sens.

12/ *dexia*, « la droite », « la main droite », est emprunté, en composition, dans des termes tels que 'PDKSYS et PRDWKWS, qui désignent la dextérité.

13/ *khaïre*, « salut ! », devient KYRY, même interjection, même sens.

14/ *basileu(s)*, « le roi », déjà rencontré chez Philon : cf. le point 10 de sa liste. [78]

15/ Je passe sur *Ioudaïon*, « les Juifs », « les Judéens », calque de l'hébreu YHWDYM, mêmes sonorités, même sens.

16/ Au verset 30, sont répétés les mots *kalamon*, « le roseau », et *kephalén*, « la tête » (voir, plus haut, les remarques les concernant).

17/ Réoccurrence, au verset 31, du mot *khlamuda*, déjà cité.

18/ *imatia*, « les vêtements », « le manteau », devient 'YMTY' ou 'NTYTYH, « le tapis de bain », « le peignoir » ; encore un fort glissement de sens qui a, jusqu'ici, totalement échappé à la sagacité des exégètes.

Autrement dit, le passage du *Selon-Matthieu* (XXVII, 27-31) comprend, sur un parcours de seulement 4 versets, au moins une vingtaine de termes empruntés au grec par l'hébreu tardif (postbiblique). Ce passage est donc encore plus marqué, du point de vue de son lexique d'emprunt, que celui de Philon. Si l'on en élimine les verbes,

On peut en effet les éliminer de cet examen : les verbes grecs sont peu empruntés par l'hébreu tardif.

on peut dire que l'ensemble des 4 versets considérés est rédigé en hébreu d'emprunt au niveau du grec qui nous en reste : c'est de l'hébreu d'emprunt en caractères grecs ! Et tous ces exégètes qui ne s'en sont jamais aperçus !... Vers eux, quelle grimace par-delà tant de siècles... Ainsi, et toujours du point de vue qui m'occupe, l'étude des passages parallèles de Marc et de Jean n'est-elle plus qu'un jeu d'enfant :

3. Marc xv, 16-20.

Comme en *Matthieu*, et dans les mêmes termes, on trouve chez Marc : les soldats, le palais, toute la cohorte, la couronne et les épines, salut roi des Juifs (ou des Judéens – je tiens à cette impérative distinction), la tête, le roseau, et les vêtements.

Tous ces mots sont d'emprunt!

[79] Ne me reste plus que :

porphuran, « la pourpre » (au lieu, ici, de *kokkinén*),

Le fait que nous ayons ici et là deux termes, selon les versions, pour désigner « la pourpre », prouve (n'indique pas, et ne suggère pas : prouve) que l'original était un mot sémite pur, et non un emprunt : face à cet original unique, les traducteurs ont hésité entre les deux termes d'emprunt figurant dans leur lexique (et dans leur cerveau). Sans doute y avait-il 'RGMWN dans le texte premier, comme je le montrerai plus tard.

qui, en hébreu tardif, devient PWRPWR', « la pourpre », « le vêtement pourpre » (substantif) – terme qui assone joliment avec l'hébreu d'emprunt PPYYR (déjà rencontré), « le papyrus » (encore un lien avec le récit de Philon).

4. Jean XIX, 2-3.

Comme en *Matthieu* et *Marc*, on trouve chez Jean, dans les mêmes termes, les soldats, la couronne et ses épines, la tête, le vêtement, la pourpre, et salut roi des Juifs (Judéens) – tous ces emprunts en deux versets !

Et ne me reste plus que :

rapismata, « les coups (au visage) », mot qui, sans emprunt aucun, assone aussitôt avec la racine sémite pure RPS, même connotation, racine qui, bizarrement, forme anagramme, aussi bien en grec que via l'hébreu, avec les *paraséma* (« les insignes ») du texte de Philon!

Même conclusion que précédemment, même pléthore de termes d'emprunt en *Marc* et *Jean* que chez *Matthieu*. Même injure aux exégètes en titre et à leur thèse d'une rédaction grecque des Évangiles produite par des semi-illettrés, et surtout à la bête théorie selon laquelle ces Évangiles auraient été écrits en *koïné*, en grec hellénistique et populaire: une *koïné* sémite !!... ils ne reculent devant rien, nos érudits théologues.

[80] Et tout ceci alors que nos passages, essentiels dans le Christianisme,

Il ne s'agit pas d'une petite parabole dissimulée dans un recoin de l'édifice, mais de la « Passion du Christ », n'est-ce pas ?

sont sémites de part en part en tant que narrations :

– syntaxiquement, comme l'extrême majorité des versets des Évangiles, des Épîtres et de l'Apocalypse (dite de Jean), du fait de l'ordre des mots qui s'y exhibe, du peu de complexité des propositions, de leur uniforme liaison par la copule « et » (grec *kai* traduisant l'hébreu W), etc., au point que traduire (je ne dis pas : rétrovertir) leur grec en hébreu paraît tout du long, grammaticalement, très facile ;

– et sémantiquement, du fait que leurs substantifs appartiennent massivement au vocabulaire d'emprunt des monuments les plus inévitables du Judaïsme (Targums, Talmuds, Midrashim) – point de vue exhaustif (car quoi, dans un texte, linguistiquement, hors la syntaxe et le vocabulaire ?) qui élimine tout recours, précisément, à la *koïné* : a-t-on vu un Polybe, expert, dit-on, ès ladite *koïné*, calquer son grec sur l'hébreu et user d'un vocabulaire emprunté par les Juifs au détriment, comme ici, de tout autre ?

Et puis – et surtout – a-t-on jamais vu, chers amis les théologues, des praticiens de *koïné* produire des jeux de mots ne se comprenant et ne se savourant, comme ici, que par un impératif recul (rétrovertif) vers l'hébreu ?

Qu'on en juge plutôt :

Matthieu (XXVII, 27) dit que les acteurs de la scène sont les soldats du général, de l'*égemon*. J'ai déjà noté que ce mot est, à l'exception de tout autre, emprunté par l'hébreu tardif sous les formes 'GMWN et HGMWN avec le sens de « général d'armée ».

Tiens, en passant, Pilate était-il donc un général ?

Jésus est amené au *praëtorion*, c'est-à-dire, et en dépit des traductions et des traditions européennes et ecclésiastiques courantes, [81] et via l'emprunt PLTWRYN, au palais (c'est bien la version de Marc aussi : *eso tés aulés*, « à l'intérieur du palais » – et non pas « de la cour » puisque la glose, par recours à l'emprunt, élimine ce sens). Or, l'un des mots hébreux les plus communs pour désigner le palais est HRMWN (autre graphie: 'RMWN), mot qui a, dans les deux cas, quatre lettres sur cinq, dans l'ordre, identiques à celles du « général », et qui subit le même flottement graphique (entre H et ') que lui.

On revêt Jésus/Josué/Dieu-salvateur d'un vêtement de pourpre. Un seul terme hébreu pour désigner la pourpre : 'RGMN, mot qui a quatre lettres sur cinq, dans l'ordre, communes avec « le général » et avec « le palais ».

Et personne ne l'a jamais vu ! – Et ce n'est pas encore fini :

On donne à Jésus un calame, un roseau. Le roseau se dit en hébreu QNH, ou... 'GMWN, ce dernier mot ayant, dans l'ordre, cinq lettres sur cinq communes avec « le général » et, toujours dans l'ordre, quatre lettres sur cinq communes avec « la pourpre » et avec « le palais ».

Ces jeux de mots, absolument invisibles – indevinables ! – dans le grec qui nous reste

Cette remarque ne vaut bien évidemment pas que pour les passages considérés et étudiés ici (ceux de la Passion) : le Nouveau Testament et une partie très importante de la littérature apocryphe (ou dite telle), grecque, Copte, etc. exhibent les mêmes sortes de jeux de mots sous-jacents, c'est-à-dire : ne fonctionnant ni en grec ni en copte, etc., mais uniquement grâce à un nécessaire recours à une rétroversion vers l'hébreu (leur hébreu d'origine). Le plus souvent, les traducteurs de ces textes, tout en conservant au mieux la syntaxe de leur original, ont perdu, au niveau du vocabulaire, du choix des mots de leurs traductions, la saveur et le sens des assonances, des sous-entendus, des anagrammes et des calembours primitifs – assonances, sous-entendus, anagrammes et calembours [82] dont sont si singulièrement riches les textes de la littérature hébraïque, biblique ou non.

(*égemon*, *praëtorion*, *kokkinos/porphura* et *kalamos* ne produisent pas d'assonances), ne sont opératoires qu'en vertu d'un nécessaire recours à l'hébreu d'origine : en bref, seule l'hypothèse d'un original sémite, traduit ensuite en grec très littéralement (le grec, seul, nous restant), peut rendre compte de ces cascades d'assonances et de jeux de mots – maladie incurable, selon les uns, et merveille des merveilles, selon les autres, de la littérature hébraïque traditionnelle, l'une de ses caractéristiques essentielles en tout cas.

Et, dans cette hypothèse, la seule possible, je puis me mettre un instant dans la tête des traducteurs anciens. Dans l'original de *Matthieu* XXVII, 27, ceux-ci ont affaire soit à 'GMWN (ou, autre graphie, HGMWN), et dans ce cas ils n'ont aucun effort à fournir pour lui trouver un équivalent grec : il leur suffit de rétablir *égemon*, original même de cet emprunt – soit à un terme proprement et purement sémite, *ŜR*, ou *NGYD*, ou autre, autrement dit à un terme hébreu pur désignant un chef, un prince, un guide, un général : dans ce dernier cas, quel mot grec vont-ils choisir décidément ? Tout les pousse à opter pour *égemon*, et pour lui seulement : tout d'abord le fait que ce mot a un sens apparenté au terme sémite à traduire ; ensuite le fait que ce mot, *et lui seul avec ce sens*, figure dans leur esprit (dans leur lexique) comme un terme acclimaté en hébreu à titre d'emprunt

Là encore on peut et doit sans crainte élargir le problème et sortir, un instant, des seuls passages étudiés ici. J'ai relevé dans le dictionnaire de Jastrow et dans le *Lehnwörter* de Krauss des dizaines et des dizaines de termes empruntés (par l'hébreu tardif au grec) qui trônent en bonne ou en très bonne place dans le lexique du Nouveau Testament. Ils s'y pavanent en foule et personne n'a jamais étudié les caractéristiques et surtout les implications de cette [83] pavane-là. Or, qu'on y songe encore, certains de ces mots sont empruntés au grec tout en conservant comme emprunts, sous alphabet hébraïque, leur signification-connotation grecque originale, mais d'autres – en très grand nombre – ou bien perdent une part importante du sens grec

primitif, ou bien le perdent tout entier : dans ce dernier cas, le sens de l'emprunt n'a plus rien à voir avec celui de l'emprunté ; mais alors le lecteur du Nouveau Testament tombant – à chaque pas ! – sur ces mots, sur des mots de ce genre, doit les lire non pas avec leur sens grec (pur) mais avec celui-là seul qu'ils possèdent à titre d'emprunts – et voilà, du coup, remise en cause l'intelligence de pans entiers du corpus canonique ! Ce qui veut dire, encore plus concrètement : qu'il faut se méfier des traductions françaises, anglaises, allemandes, et autres, de ce corpus (aussi bien, dès lors, des fidèles que des infidèles, puisque toutes ne se réfèrent fautivement qu'au dictionnaire grec pur), et, d'autre part, qu'il faut jeter aux oubliettes des milliers et des milliers de pages et de volumes de commentaires sur ce même Nouveau Testament, commentaires produits à partir de l'examen grec de son seul grec sur la base de la seule sémantique grecque : cela promet de beaux autodafés, salutaires cette fois, et de belles épargnes...

manifeste au grec ; et enfin le fait que la suite du passage à traduire contient des termes, eux uniquement sémites purs, là, sous leurs yeux, qui assonent parfaitement avec ce terme d'emprunt, à savoir, comme je l'ai montré plus haut, « le palais », « la pourpre », et « le roseau ».

Les traducteurs antiques ont donc ici, tout bonnement, opté pour la solution la plus directe, la plus littérale, la plus commode surtout – la plus accessible. Et tout ceci contribue à condamner la thèse absurde d'une rédaction grecque originelle des passages considérés.

Et tout ceci ouvre enfin la question essentielle, l'unique [84] question intéressante : qu'en était-il du texte sémite originel ? qu'en était-il de cette narration-là ? – Faudra-t-il vraiment chausser des bottes de sept lieues pour l'atteindre ou, plus modestement, l'approcher ?

Mots d'emprunt dans le plat
(René Girard s'attaque aux Évangiles)

Quoi de plus rébarbatif que des « mots d'emprunt » ? C'est pourtant la présence massive de ces mots dans le grec du Nouveau Testament qui assure la valeur de mon hypothèse de départ : c'est elle qui me confirme que les Évangiles canoniques (et le Nouveau Testament dans son ensemble) ont bien été originellement rédigés en hébreu – et non en grec ou en araméen.

J'insiste donc sur ces mots singuliers : j'enfonce mon clou dans le crâne des grécistes ; je souligne l'incroyable erreur des Églises.

Et je ne fais pas qu'affirmer : je prends des exemples. Je noie – à dessein ! – mon lecteur dans la tromperie dont sont victimes les textes fondateurs du christianisme.

Peu à peu les questions techniques, linguistiques, laissent place au seul problème qui vaille : pourquoi les érudits, fonctionnaires ecclésiastiques ou pas, nous trompent-ils – depuis bientôt vingt siècles – sur la langue du Nouveau Testament ? – Patience... je vais y venir.

Tiens, histoire d'agacer encore mieux les dents du lecteur, je le convoque à un autodafé : celui d'un chapitre de Girard. Question : comment un philosophe contemporain travaille-t-il sur le Nouveau Testament ? Réponse : n'importe comment.

[87]

Première catégorie de mots d'emprunt

Les Évangiles dits « canoniques » contiennent et exhibent à qui sait les discerner, comme négligemment semés dans la trame de leur vocabulaire, deux catégories de mots d'emprunt. La première catégorie, la moins fournie – et de loin –, est constituée de termes d'origine sémitique : il s'agit là de quelques noms communs, comme « korbanas », ou « rabbouni », de quelques noms propres, comme « Dalmanoutha »,

S'il s'agit bien là d'un nom propre : on dirait plutôt un génitif (introduit par l'araméen D) signifiant « des veuves ».

« Golgotha », ou « Gabbatha », et de quelques phrases ou membres de phrases, comme « talitha koumi » ou « éloi éloi lema sabakhthani »... Ces mots et phrases sont des emprunts à l'araméen, et non pas à l'hébreu; ces mots et phrases sont ici, tant bien que mal, transcrits dans l'alphabet grec, langue universellement présumée être celle des Évangiles (et du Nouveau Testament), avec un apport approximatif de voyelles en vue de leur prononciation... Tous ont fait l'objet d'une scrupuleuse attention de la part des exégètes. Et ceux-ci s'appliquent en général à produire la théorie suivante :

Je schématise à peine (tout en m'amusant), Il faut dire que l'érudition se laisse aller, avec le Nouveau Testament et la littérature connexe, à des exploits qu'elle dédaignerait et condamnerait (à bon droit) dans d'autres domaines.

[88] il est normal que, Français, écrivant en français un texte sur l'Italie, j'émaille ma narration de *spaghetti*, de *ciao*, ou de *pericoloso sporgersi* – ainsi la couleur locale est-elle assurée, et sauvée ; mon récit fait plus vrai. Car que serait une histoire russe sans *borchtch*, *datcha*, *vodka* ni *moujik*, chinoise sans *gong-tchan-dang*, *yïng* et *yang* ni *ginseng*, bretonne sans *menhir*, *festnoz* ni *pennti* ? On n'y reconnaîtrait pas les fumets du terroir.

Les rédacteurs des Évangiles donc, tout à leur grec cependant, auraient, par politesse géographique envers le décor de leur saga, condescendu çà et là, à petites doses certes mais réellement malgré tout, à se fendre de quelques clins d'yeux au sabir de l'endroit : Juifs (chrétiens ?) s'exprimant en grec commun – la fameuse, trop fameuse, *koïnè* –, ils auraient sporadiquement sacrifié à la translittération de leur araméen. Et ce serait d'ailleurs là l'un des volets, inattendu mais efficace n'est-ce pas, de l'Incarnation :

L'une des pleurnicheries les plus constantes de la théologie et de l'homélie chrétiennes classiques concerne l'Incarnation divine *dans le lieu le plus reculé de la terre*. Par là, il faut évidemment entendre la Palestine du I^{er} siècle. Or, comme cela devrait se savoir jusque dans les églises et les séminaires, l'Empire romain de l'époque ne contient certes pas plus de 1 % de non-analphabètes (je ne dis pas : de lettrés), cependant que la Palestine contemporaine – non pas contrée perdue, mais patrie de la religion du Livre – , Juifs et Samaritains confondus, regorge de savants.

un hic et nunc s'affirmant jusqu'au niveau du lexical – narrateur, je ne me contente pas de situer mes faits et mes personnages,

Je note, à l'usage du lecteur peu familier de ces problèmes, que topologie et chronologie des Évangiles forment un brouillis des plus inextricables (de même nature, par contre, que celui – pêle-mêle – des Manuscrits de la mer Morte, des Talmuds et des Midrashim).

[89] parfois je recopie littéralement des paroles (je les translittère).

Et on parfait même l'interprétation en prétendant, par exemple à propos de *Matthieu XXVII*, 46, que Jésus en croix (sur le bois, en grec *stauros*, « le pieu ») ayant prononcé des paroles de détresse (« mon dieu, mon dieu, pourquoi... ») et n'ayant pu le faire qu'en araméen, langue sémite majoritairement parlée à son époque aux lieux considérés (*sic*),

Cette ineptie est toujours monnaie courante chez les commentateurs modernes ; c'est un refrain obligatoire.

il convenait, voyons donc, par réalisme rédactionnel ou par piété, ou pour les deux raisons, de les rapporter telles quelles.

Alors qu'à un mot près (LM' à la place de MTWL MH, « pourquoi », « pour quoi ») ladite exclamation n'est qu'un targum, c'est-à-dire une traduction précisément araméenne, de *Psaume* XXII, 2 – targum ici inévitable au vu de ce qui suit, c'est-à-dire de la confusion, seulement restituable en langue sémite, par les auditeurs mis en scène, entre « mon dieu » ('LY) et le prophète « Élie » ('LYH) : cf. *Matthieu* XXVII, 47 ; traduire en grec l'exclamation en question, celle du psaume, au lieu de la translittérer, aurait fait perdre toute saveur et toute douleur à la confusion phonétique.

Même chose pour le passage relatant la relevée de la fillette de douze ans, en *Marc* v, 41 : « fille, lève-toi » ayant été prononcé par le Jésus du récit en araméen, il importait, nous dit-on, que Marc (journaliste ?)

L'interprétation à laquelle je fais ici allusion – les évangélistes reporters – rejoint les délires de Renan sur les apôtres peu instruits, ignares, illettrés. Pensez donc, le Christianisme a été fondé par des pêcheurs de Galilée, et Joseph était charpentier !... Renan, professeur d'hébreu, ignorait-il que plusieurs des plus illustres rabbins cités dans les Talmuds et la littérature apparentée exerçaient des métiers de ce genre : l'un cordonnier, l'autre tailleur de pierres, etc. ? Cela [90] ne les empêchait pas d'être des savants !... Et les exégètes et sermonneurs modernes reprennent à l'envi ces fadaïses... Au fait, quel hébreu Renan enseignait-il ?

restitue l'injonction dans cette langue, quitte après coup à nous la traduire-gloser enfin en grec, à la suite d'une clausule également en grec (« ce qui veut dire... »), clausule qu'on retrouve, sous une forme ou sous une autre, autour de telles translittérations (« ce qui se dit... », « ce qui s'interprète... ») dans tout le corpus.

Les Évangiles sont aussi, mais diversement, parsemés de gloses sur les usages juifs. C'est là, on le verra plus loin, le fait des traducteurs (hébreu-grec) et non celui des rédacteurs originaux (si je traduis un texte, disons, arabe, ou tibétain, en français, je suis forcé, à l'usage du lecteur également français, d'y adjoindre des notes, des renvois – des gloses justement : ici, comme il est de mise dans les manuscrits antiques, les gloses en question se sont amalgamées au texte principal).

Cette théorie, en usage – avec fioritures ou non –

La meilleure fioriture – et la plus répandue – en est celle des Évangiles-comme-textes-de-littérature-primitivement-orale (mon lecteur goûtera, dans mes chapitres à venir, ce qu'il en est de cette soi-disant oralité) : elle est la conséquence de la thèse sur les évangélistes illettrés.

chez l'ensemble des exégètes, présente en fait une extrême faiblesse.

Elle ne vaudrait, tout d'abord, que si les mots ainsi translittérés appartenaient toujours à des phrases prononcées par le Jésus du récit ou par l'un ou l'autre de ses interlocuteurs. Or ça n'est pas du tout le cas : « korbanas », « Golgotha » et « Gabbatha », par exemple, interviennent dans le tissu narratif, dans la narration événementielle – et non dans les dialogues ou les monologues.

[91] Mais surtout elle ne rend pas compte, à l'encontre de l'hypothèse initiale d'un souci de fidélité et de réalisme local, du si petit nombre, en définitive, des termes araméens ainsi concernés et traités. Si ce souci avait bien existé là où nos exégètes le supposent placé, il aurait dû se répandre, se montrer plus généreusement réparti : les paraboles, les dialogues et discours, les exclamations, auraient dû être à *foison* parcourus de mots araméens translittérés puis expliqués et traduits en correcte *koïné*. Or, au lieu de cela, nous avons affaire à une peau de chagrin : des bribes, de simples îlots perdus, pour l'ensemble du Nouveau Testament, dans presque 6000 termes de morphologie non sémite.

Pourquoi des mots araméens (translittérés) ? – pourquoi si peu de mots araméens ?

Rien, dans les ratiocinations des exégètes, jusqu'à présent, ne permet, d'un trait et de manière cohérente, de répondre à ces deux questions réunies.

Seconde catégorie de mots d'emprunt

Mais il y a une seconde catégorie de mots d'emprunt dans le corpus, et cette catégorie-là ne concerne pas seulement les Évangiles mais bien le Nouveau Testament tout entier. Elle aurait dû faire l'objet de calculs statistiques, de recensements, de comparaisons – au minimum, d'une reconnaissance à chaque pas de l'analyse ou de la simple lecture de chaque épisode ou passage néotestamentaire. Eh bien, autant rassurer ou inquiéter tout de suite les amateurs éventuels de commentaires sur les monuments fondateurs du Christianisme : rien n'a été fait dans ce domaine.

Qu'en est-il, grosso modo ? – Pour le dire vite, cette classe de termes, beaucoup plus importante numériquement que la première, se compose de mots grecs (ou latins déjà acclimatés [90] en grec), employés ici correctement du point de vue morphologique, et qui se trouvent *comme par hasard* figurer à titre d'emprunts, par translittération, dans les Talmuds, les Targums et les Midrashim, et la littérature apparentée – autrement dit, dans ce qu'il est convenu d'appeler la littérature rabbinique postbiblique (ou pér biblique).

Et personne n'a pris la mesure de cette extraordinaire affluence, dans le Nouveau Testament, d'un tel vocabulaire d'emprunt – alors que les exégètes, depuis des siècles et des siècles, se comptent par milliers !

Contrairement, en effet, à l'hébreu des textes dits « sectaires » ou « esséniens » de la mer Morte,

Textes dépourvus des termes d'emprunt dont je parle ici – phénomène dont on n'a pas (évidemment pas, jusqu'ici, tiré tout le parti qui conviendrait. Je rappelle que ces manuscrits sont rédigés minoritairement en araméen et très majoritairement en hébreu, langue prétendument défunte aux siècles considérés. Bravo les grécistes !

ces immenses compilations juives d'après la destruction du Second Temple accueillent dans leur hébreu et dans leur araméen une foule de vocables, particulièrement grecs et latins, qu'ils ont, cacophoniquement ou non,

Les cacophonies, souvent inévitables (du fait de l'exotisme réciproque des langues sémites et indo-européennes, et de leurs alphabets respectifs) sont parfois savoureuses. J'en ai donné nombre d'exemples dans mon chapitre précédent. Beaucoup de jeux de mots sont élaborés à partir d'elles comme à partir des noms de personnes et de lieux (noms fictifs ou réels).

translittérés dans l'alphabet de 22 lettres, le leur. Et cette appropriation de mots étrangers, loin d'être négligeable ou marginale, traverse l'ensemble de ces compilations : il est rare qu'une page des Talmuds n'en laisse pas voir plusieurs.

Cf., à ce sujet, et en dépit de ses imperfections (moins nombreuses d'ailleurs qu'on ne l'a prétendu – souvent [93] pour des raisons aussi inavouables qu'extralinguistiques), l'ouvrage de S. Krauss, *Griechische u. Lateinische Lehnwörter*, reprint Olms Verlag, Hildesheim, 1964 (l'édition originale est de 1898-1899), et le dictionnaire de Jastrow. C'est un bon exercice que de comparer et de confronter la liste des mots grecs ou latins-grécisés du lexique d'emprunt de Krauss avec celle des termes du Nouveau Testament : il n'y a pas plus instructif *hobby* de *week-end*... Les deux listes, sans effort, comportent des dizaines et des dizaines d'éléments communs – et aucun exégète ne mentionne cette massive convergence, aucun !... alors que les conséquences en sont de grand poids.

Comme mon lecteur n'est peut-être pas familier de ce genre de littérature et de problème, et qu'il ne l'a certainement pas entendu évoquer dans les homélies ou les catéchèses chrétiennes (ou dans les manuels d'histoire des religions), je vais donner quelques exemples.

Autrement dit : un nombre ridiculement maigre d'exemples ; c'est à des centaines d'emprunt qu'on a affaire ici.

Quelques exemples

Asthenés, en grec « le malade », devient dans l'hébreu tardif 'SṬNYS, sens voisin. *Salpax*, « la trompette », y devient SLPYNGS, translittération s'opérant (comme souvent) sur le pluriel ou le génitif de l'original.

Notez que je choisis des mots figurant aussi dans le Nouveau Testament. – Pour une bonne analyse de ces mécanismes d'emprunt par l'hébreu tardif, cf., entre autres ouvrages, et outre ceux de Jastrow et de Krauss déjà cités, M. H. Segal, *A Grammar of Mishnaic Hebrew*, Oxford, Clarendon Press, 1980 (rééd., l'ouvrage datant de 1927), et Mireille Hadas-Lebel, *Histoire de la langue hébraïque*, Paris, 1981 (dans cet ouvrage, clair et d'accès facile, on appréciera ce [94] qu'il en est de l'hébreu soi-disant défunt aux premiers siècles de notre ère).

Sunedrion, « le sénat », « l'assemblée », y devient SNHDRYN, le fameux (et mystérieux) Sanhédrin. *Katégoros*, « l'accusateur », passe à l'hébreu, ainsi que *katégoria*, « la dénonciation », sous les formes QTYGWR et QTYGWRY', tout en s'y opposant à PRQLYT, du grec *paraklétos*, « l'avocat », « le consolateur » (en hébreu biblique MNĤM, prononcé *ménahem* – cf. le fameux *Paraclet* chrétien qui, dans ces conditions, n'a rien de grec).

La racine NĤM (d'où provient MNĤM, origine hébraïque-juive du Paraclet) signifie en hébreu biblique (voix nifal, donc au passif) : « se repentir », « changer d'avis », « se consoler », « être consolé », « se consoler par la vengeance », « se venger ». *Ménahem* (issu de cette racine, par conséquent) est aussi un nom propre : ainsi s'appelait un descendant (fils ou petit-fils) de Juda de Gamala, zélate martyr, révolté du recensement que mentionne Luc au début de son chapitre II (ce Juda figure en *Actes* V, 37, accompagné d'une curieuse erreur chronologique) ; – d'autres descendants de ce même Juda, promis pour les mêmes raisons à une fin du même ordre, avaient pour noms Simon et Jacques (cf. Flavius Josèphe, *Antiquités judaïques* XX). En *Matthieu* III, 4, Jean-le-Baptiste est dit porteur « d'un vêtement de poils de chameau » et « ceint d'une ceinture de cuir » ; cet accoutrement, loin d'être le constat de reporters, est une citation de *II Rois* I, 8, et de *Zacharie* XIII, 4 – citation littérale à un mot près, *kamélos*, « le chameau », en hébreu GML, même racine que celle de « Gamala », ville de Juda l'anti-Romains et des Galiléens zélotes.

Et ainsi de suite... Car on pourrait allonger la liste : des dizaines et des dizaines de mots grecs (ou latins grécisés) y affluent.

Mais mon but n'est pas d'expliquer la langue des Talmuds – et des Juifs hébréophones du I^{er} siècle. Il est de faire comprendre [95] l'importance de ce mécanisme d'emprunt eu égard au seul vocabulaire des Évangiles, voire du Nouveau Testament dans son ensemble. Car on constate ceci, que mon lecteur, hors exégèseries séculièrement à la mode, a dû deviner : un grand nombre de mots grecs du corpus dit chrétien

Entre un quart et la moitié du total, selon mes statistiques personnelles.

relève à l'évidence de la liste des termes que l'hébreu tardif s'approprie comme emprunts ; bien plus : nombre de notions et d'actions parmi les plus significatives de celles qui ornent les textes fondateurs du Christianisme sont soutenues, dans leur lexique, par des termes apparaissant dans cette liste-là : jusqu'à *diathéké*, « le testament », changé en DY'ṬYQY !...

L'épisode de la mort de Jean-Baptiste

La mort de Jean-Baptiste : *Matthieu* XIV, 3-12, *Marc* VI, 17-29, et *Luc* III, 19-20. Comme partout, ni plus ni moins que partout dans le corpus, une pépinière de termes d'emprunt.

Hérode saisit Jean et le met en prison, en grec *phulaké* : mot d'emprunt de l'hébreu tardif sous la forme PYLQY, même sens; ce terme voisine (en hébreu, dans le lexique d'emprunt) avec PYLQYN ou PYLQYS, calque du grec *pelekus*, « la hache », l'instrument d'une décapitation. Hérode a peur de la foule, *okhlos*,

Peur de la foule constante dans les Évangiles. Le parallèle entre la mort de Jean (« livré » comme Jésus, cf. *Marc* I, 14) et celle de Jésus-Josué est aussi frappant que celui qui préside à leur naissance. Ainsi, entre autres exemples, Joseph est dit *tekton*, « charpentier (?) » ; ce mot est toujours donné dans la septante (mais aussi dans Aquila et les versions concurrentes) comme équivalent de l'hébreu *ĤRŠ*. Or ce mot *ĤRŠ* veut dire, entre bien d'autres sens (« laboureur », [96] etc.), « le sourd », « le muet », « le sourd-muet » (c'est en ce sens que l'entend généralement l'hébreu tardif), « celui qui joue au sourd-muet » ; or Zacharie est rendu *muet* au moment de la naissance de son fils Jean (ce rapprochement, je le note et j'y insiste, ne se reconnaît bien évidemment que par un recours à l'hébreu, par une rétroversion du texte grec).

acclimaté en hébreu tardif sous la forme 'WKLWZY', « levée de troupes ou de travailleurs forcés », « armée ».

Voyez, toujours, ce glissement de sens ! Et tirez-en, à propos du corpus, quelques fortes conséquences.

C'est l'anniversaire du roi : *genesia*, en emprunt GYNYSY', « anniversaire de la naissance ou de la mort », « commémoration », mais aussi : « la naissance noble », « la noblesse ».

Le traducteur primitif (hébreu-grec) de Matthieu a utilisé le mot d'emprunt tandis que celui de Marc l'a traduit : il parle d'un « bon jour », calque du YWM TWB hébraïque (dit-on « bon jour » pour « anniversaire » en grec ?) – le terme hébreu primitif qu'il avait sous les yeux n'était donc pas d'emprunt.

La fille d'Hérodiade se met à danser, *orkheomai* en emprunt 'RKYSTYS, « le danseur », terme voisinant phonétiquement avec tous les emprunts commençant par 'RKY, calque du préfixe grec *arkhi*, « chef de », « début de ».

Et puis : elle ne danse pas n'importe où, mais « au milieu », *en to meso*, encore un emprunt, MYSWN, même sens, assonant parfaitement avec MYSWN, même graphie, calque cette fois du latin *missus*, « le repas », « le mets » : la danse se déroule, on s'en souvient, au milieu – au cours – d'un repas.

Et ça n'est pas fini.

Hérode accepte par serment de lui donner ce qu'elle lui demandera ; « accepter » c'est ici *omologeo*, qui donne en hébreu tardif 'WMWLWGYY', « l'agrément », « le dont-acte », « la décharge ».

La fille demande qu'on lui apporte la tête du Baptiste « sur [97] un plat », *pinax*, le mot d'emprunt le plus succulent, en effet, de l'épisode : acclimaté en hébreu, il devient PNQS (ou PYNQS), non pas « le plat », mais « le registre », « la tablette », « le livre de comptes du marchand, du recenseur, du scribe » ; ce terme, comme emprunt justement, est parallèle à TBL', du latin *tabula* ou *tabella*, même sens (« la tablette »).

Pinax : en grec pur « le plat », en emprunt « le registre »... Et il en va ainsi avec bien des mots figurant dans le Nouveau Testament, mots qui – je le répète, je ne le répéterai jamais assez –, en passant du grec dans l'hébreu par translittération, ont changé de sens ou de connotation : mais alors, faut-il, lorsqu'on les rencontre, comprendre ces termes dans leur sens grec ou dans l'acception qu'ils ont acquise comme emprunts ? – Mais nos traducteurs de service, eux, n'ont pas la moindre notion de ce genre de difficulté : tout à leur grec, ils traduisent le grec des Évangiles; des Épîtres et de l'Apocalypse à grands coups de dictionnaire grec ! Et là-dessus – sur ce faux grec pris pour une langue pure – se concocte l'exégèse...

Or, en hébreu cette fois, la racine TBL est celle de l'immersion, du baptême ; TBL, en hébreu pur, c'est « baptiser » : il est normal, narrativement parlant, que Jean, appelé « le baptiste »,

Ou : « le baptisant » – donc, en hébreu, HTWBL (participe présent, qal).

ait vu son nom, après sa naissance, couché sur une (petite) tablette, *Pinakidion* en *Luc I*, 63, et au moment de sa mort (?) sa tête déposée sur un plat, en fait *pinax* ou *tabella*, une tablette également :

La tablette est également présente lors de la mort de Jésus ; c'est sur une tablette qu'on inscrit, en trois langues, « roi des Juifs » – encore un parallèle entre Jean et Jésus.

« baptiste » et « tablette », qui n'ont pas plus de rapport phonique et graphique en grec qu'en français, assont parfaitement en hébreu (pur d'une part, d'emprunt de l'autre).

[98] Il y a longtemps que les exégètes, surtout ceux qui se préoccupent tant de séméiotique et de sémantique, auraient dû, entre mille autres faits textuels moins conséquents, insister sur ceux-là (insister ou, tout d'abord, les voir) !

Quant à « mettre la tête de quelqu'un sur une tablette », ou « sur un registre » (cf. l'expression biblique *NS' 'T-R'S*, litt. « soulever, porter, la tête »), cela signifie « l'enregistrer », « le recenser », « l'inclure dans un dénombrement ou dans un enrôlement » : on sait à quelles révoltes les Zélotes, entre autres, se sont adonnés, à l'époque considérée, à la seule pensée d'être recensés et dénombrés par l'occupant romain et ses sbires, viol manifeste d'au moins deux versets de la Thora : *Genèse XVI*, 10, et *XXXII*, 13.

Dois-je rappeler, pour ce qui est du baptême, que l'eau, hébreu *MYM*, est chez les rabbins (et chez les Samaritains ?) le symbole de la Thora, et, pour ce qui est du banquet d'anniversaire, que la lignée des Hérode est iduméenne, c'est-à-dire non juive ?

La mort du Baptiste chez Marc

J'ai, jusqu'ici, commenté la version de Matthieu ; celle de Marc, en parallèle, exhibe un surcroît d'emprunts : par exemple, tous les invités d'Hérode y sont des termes empruntés, à savoir : *megistan*, qui, par l'intermédiaire du latin *magister*, devient *MGYSTYR*, « officier supérieur impérial », *khiliarkhos*, devenu *KLYRKYN*, « chef de mille (soldats) », et enfin *protos*, acclimaté en hébreu sous la forme *PRWTY*, « premier », « excellent, de première classe », « chef ».

Cf., aussi bien pour les versions grecques que pour l'original sémite, le vocabulaire des repas d'Esther et de Daniel – mais je ne puis tout dire.

La fille fait sa demande « rapidement », *euthus*, en hébreu tardif *'WWTY 'WS*, même sens.

[99] L'exécuteur des basses œuvres est, chez Marc encore une fois, un emprunt, *spekoulator*, en hébreu tardif *SPQL'TWR* ou *'YSPQLTWR*, « le garde armé », « le tortionnaire ».

Comme il s'agit là d'un mot latin grécisé et que le *Selon-Marc* emploie plusieurs termes de ce genre (*legion*, *denarion*, etc. – tous termes également d'emprunt chez les rabbins), certains malins (ou plutôt : beaucoup de malins, tous les malins) ont conclu que cet Évangile était le fait d'un rédacteur habitant Rome (cf., par exemple, Cullmann, *Le Nouveau Testament*, PUF, Paris, 1976, p. 28 : « Nous trouvons dans son grec des latinismes – il transcrit en grec des mots latins – il n'est donc pas exclu qu'il ait écrit son Évangile de Rome ») : par malheur pour ces téméraires de la déduction, bien des rabbins – et des Juifs en général – utilisant cette sorte de termes, dans les Talmuds, les Midrashim, et autres, n'ont jamais mis les pieds dans l'Urbs. Tous les rock'n'rollers d'hier et d'aujourd'hui sont-ils allés se promener à Los Angeles, à Memphis ou à Liverpool sous prétexte qu'ils parlent de « punk », de « cool », ou de « shoot » ? – Mais, avec les Évangiles, il est permis de dire n'importe quoi, pourvu que ce soit *deviné* !

Et, à la fin de l'épisode, chez Marc comme chez Matthieu, les disciples se chargent du cadavre,

Encore un parallélisme avec la trajectoire de Jésus-Josué.

du corps, *ptoma*, en emprunt *PYTWMT*, « dépouille de qui est mort de mort violente ».

Conséquences des analyses précédentes

Et ainsi en va-t-il pour l'ensemble des épisodes, dialogues et narrations confondus, des Évangiles, des Épîtres, des Actes, et de l'Apocalypse canoniques : on y constate à chaque verset [100] la présence de termes grecs introduits, par emprunt, dans le vocabulaire de l'hébreu tardif (postbiblique et péribiblique) ; aucun pan du corpus n'y échappe (même si un tableau est possible, et enfin souhaitable, qui établirait en clair la statistique modulée de leur intervention : mais ce tableau reste à faire).

La syntaxe des Évangiles (et du Nouveau Testament dans son ensemble), par ses tours propres, non grecs, par ses idiotismes, non grecs,

Dans son livre, au titre sans doute mal choisi, *La Clé traditionnelle des Évangiles*, Paris, 1936, Paul Vulliaud produit (pp. 192-256) un catalogue étourdissant des tours sémites les plus évidents parmi ceux qui peuplent le Nouveau Testament. De cet impitoyable échantillon, les partisans d'une rédaction originellement grecque du corpus ressortent anéantis. Polybe, la *koïnè* et les papyrus hellénistiques, qu'ils tirent toujours de leur chapeau (cf. Bultmann), ne tiennent pas là contre !

par son usage constant de sémitismes irrecevables, inconcevables, en grec classique comme en grec de la *koïnè*,

Et par ses fautes de grec, répréhensibles même chez un auteur s'exprimant soi-disant en *koïnè* : ainsi, pour n'en citer qu'une sorte, voyez les verbes amenant des compléments à des cas ou avec des prépositions qu'ils ne réclament pas, alors que ces cas et ces prépositions, fautivement introduits, sont des équivalents de tours sémites repérables, incontestables, identifiables. Mais je n'insiste pas : les résumés de Vulliaud, jamais cités, jamais repris, sont, là-dessus aussi, lumineux.

nous met déjà la puce à l'oreille.

Mais le fait que tant de mots d'emprunt, au sens où je les ai définis, ceux de la seconde catégorie, y interviennent, et y interviennent à foison, est alors décisif :

Car qu'on me comprenne bien : les évangélistes, dans la version grecque de leurs récits, lorsque plusieurs mots grecs étaient virtuellement possibles pour désigner ou qualifier tel personnage, telle action, telle [101] notion, choisissent précisément celui qui figure à titre d'emprunt dans le vocabulaire tardif de l'hébreu (et de l'araméen) : à l'exclusion des autres, à leur détriment. S'il ne s'agissait là que de quelques cas isolés, ce serait un hasard, une coïncidence : or les exemples fourmillent – c'est un jeu de les repérer. – Ce choix ne revient donc pas aux évangélistes primitifs, mais, on va le voir, à leurs traducteurs (hébreu-grec).

les Évangiles sont des traductions du sémite, araméen ou hébreu.

Mais, entre les deux langues sémitiques – que sont l'araméen et l'hébreu – maintenant en concurrence au détriment définitif du grec, seul l'examen de ce que j'ai appelé plus haut les mots d'emprunt de la *première* catégorie peut raisonnablement permettre de trancher – et de trancher en faveur de l'hébreu, au détriment cette fois de l'araméen.

Attention, sables mouvants ! Là, c'est trop pour les érudits : lâcher le grec, ici, est déjà dur pour eux ; mais rejeter aussi l'araméen... Je les sens me taper sur les doigts : ils vont ressortir leur antenne sur l'hébreu-langue-morte-au(x)-premier(s)-siècle(s)-de-notre-ère.

Pour me faire mieux comprendre

Raisonnons par analogie.

L'une des formes du raisonnement hébraïque : forme que les rabbins (et les sages samaritains) n'ont pas, même si cela fait deuil à nos hellénistes, puisée chez Aristote.

Le poète anglais contemporain J. H. Prynne est l'auteur d'une pièce d'une cinquantaine de lignes composée en hommage à la mémoire de Paul Celan. Celan étant allemand, le poème porte, dans l'original anglais, un titre en allemand: *Es lebe der König*. Ainsi la pièce est-elle rédigée en anglais, à l'exception [102] de son titre. Ayant eu à traduire ce texte en français, qu'ai-je fait ? J'ai mis en français tout le poème, et j'ai gardé son titre – citation en allemand : lui seul est resté intact, aussi linguistiquement étranger à la traduction (française) qu'il l'était primitivement au texte (anglais).

Il en va de même pour les Évangiles.

Le procédé y est parallèle au détail près.

S'ils avaient été originellement écrits dans une seule langue, l'araméen, on ne comprend pas pourquoi les traducteurs antiques (en grec) auraient laissé ça et là, intacts et seulement translittérés, quelques termes précisément araméens : ceux-là aussi, comme les autres, ils auraient dû les traduire, et non pas se contenter de les transcrire !

Par contre, comme dans le cas du poème de Prynne, majoritairement en anglais, minoritairement – très minoritairement – en allemand, si les Évangiles ont été rédigés d'abord globalement en hébreu avec ça et là quelques (rares) termes araméens,

Ce qui est le cas de la littérature hébraïque de toute époque.

on comprend que, comme dans mon cas, les traducteurs (primitifs) aient fait passer tout l'hébreu dans le grec et conservé tels quels, intacts, les mots araméens de rencontre – quitte, ensuite, et comme en marge, à les traduire et expliquer en grec.

Traductions et explications ne relevant donc jamais de la rédaction primitive.

S'il ne s'était pas agi de poésie, mais d'un traité – par exemple technique – en prose, j'aurais fait de même : j'aurais rédigé une note, un renvoi, stipulant bien que *Es lebe der König*, en allemand dans le texte (formule consacrée), signifie « Vive le Roi ! » Mais l'urgence d'une explication de ce type, suivant leur transcription en la rendant accessible au non-sémitisant, était plus grande pour eux que pour moi : car, si un Français [103] lettré est supposé savoir l'allemand et connaître au moins la pièce de Büchner d'où est tiré le titre-citation du poème de J. H. Prynne, les traducteurs anciens du Nouveau Testament n'ont pas pu penser – et ils ont eu raison – que le lecteur grec moyen (juif-grec) comprendrait, à la simple lecture d'une transcription (d'une translittération), et « talitha koumi » et « lema sabakhtani » – d'autant que l'alphabet allemand est le même que l'alphabet français, alors que celui du grec diffère on ne peut plus de celui des sémites.

Il y a donc dans tout cela une logique élémentaire, en réalité, triviale, dont je m'étonne qu'elle n'ait pas encore traversé les seuils de l'exégèse. Serait-ce donc qu'être exégète équivaldrait à ne pas se soucier *avec sérieux* (urgemment) de la langue originelle du texte sur lequel on est supposé travailler ?

Des exemples

Reste à présent à savoir pourquoi l'original sémite n'était pas totalement rédigé en hébreu.

Il faut verser ici au dossier le fait que tous les textes hébreux comprennent des mots araméens, conséquence normale de la parenté entre les deux langues – conséquence, aussi, de la pression considérable qui s'exerce depuis fort longtemps, au I^{er} siècle, sur la « langue sacrée » (l'hébreu), pression à la fois domestique et politique de l'araméen, langue transnationale.

Le lecteur l'a peut-être déjà entrevu, puisque un début de réponse a déjà été fourni plus haut. Voici :

« Talitha koumi », tout d'abord, en *Marc* v, 41. – En araméen, et non en hébreu, TLYTʾ signifie donc « la fille », « la fillette ». La scène concerne, si l'on en croit le passage synoptique de Luc (VIII, 41), la fille de Jaïre. Celle-ci est en sommeil, sur le point de mourir, et Jésus la réveille, la lève. Mais l'épisode [104] est comme parasité par l'intervention d'une

femme ayant un écoulement : la femme, impure donc selon la tradition et la législation juives, touche le bord du vêtement de Jésus/Dieu-salvateur. Or si TLYṬ' veut bien dire « fille » en araméen, TLYṬ signifie « vêtement » en hébreu :

Alphabet hébreu et alphabet araméen sont identiques, à cette époque (du moins chez les Juifs, car les Samaritains ont, eux, conservé la graphie primitive et authentique).

c'est la robe (équivalant au *pallium* romain) que portent, comme marque de leur distinction, les officiers et les lettrés ; c'est aussi, et surtout, le vêtement qu'on porte en faisant, par exemple, la prière du matin, et aux quatre pans duquel pendent des franges, ṢYṢṬ (terme évidemment présent dans la narration évangélique originelle).

Dans l'original il est par conséquent facile d'imaginer qu'il existait un jeu de mots (un lien linguistique) entre « la fille » et « le vêtement » ; ce jeu de mots ne fonctionnait bien évidemment à plein régime qu'en sémite : hébreu (le vêtement) contre araméen (la fille). Les traducteurs anciens, incapables – et pour cause ! – de le rendre en grec, ont cru bien faire en conservant intacte sa partie araméenne (d'où « talitha » transcrit) tout en versant au grec sa partie hébraïque (du TLYṬ hébreu on est ainsi passé à l'*imation* grec, dans les deux cas « habit », « vêtement »). Ce procédé, bâtard, ne s'éclaire que par un recours inévitable (et non pas de luxe !) au lexique sémite : rien, dans le grec seul, même orné d'une transcription araméenne transparente, n'en rend – forcément – compte.

Même chose pour le cri de détresse poussé sur la croix (à partir, je le répète, d'un psaume vieux de plusieurs siècles). La transcription pure et simple de l'appel – je l'ai déjà dit – sert à enrober et à conserver tant bien que mal le jeu de mots « mon dieu »/« Élie », jeu incompréhensible dès qu'on le fait tomber dans le vocabulaire grec (« dieu » s'y disant-écrivait [105] *theos* – aucun rapport phonique ou graphique avec « Élie »).

Dans l'Évangile de Pierre, le grec porte non pas « mon dieu », mais « ma force », variante qui ne se comprend, là encore, que sur la base de l'hébreu, 'LY y signifiant les deux choses (cf. *Évangile de Pierre* V, 19).

Avec « Golgotha » le problème est quelque peu différent, un peu plus excitant. Il s'agit d'une translittération de l'araméen GWLGLṬ', terme dont on n'a nulle part entendu parler, sauf ici et dans les catéchismes, comme d'un lieu :

Mais les Évangiles sont coutumiers, dans leur grec, des créations de lieux – la plus cocasse de ces créations, au vu de sa postérité, étant bien sûr *Nazareth* ; mais *Arimathie* n'est pas mal non plus.

c'est le « crâne »,

Encore un parallèle entre Jésus et Jean : l'un meurt au lieu (?) du « crâne », et à l'autre on coupe la « tête ».

traduction d'ailleurs unanimement donnée dans les gloses (de traduction, précisément) de *Matthieu* XXVII, 33, de *Marc* XV, 22, de *Luc* XXIII, 33, et de *Jean* XIX, 17. Tous les traducteurs européens s'accordent à ne prêter donc au mot que ce seul sens (« crâne ») alors qu'en fait il en possède deux dans les Talmuds et la littérature juive : GWLGLṬ' n'étant pas seulement « la tête, le crâne », mais aussi « l'impôt (par tête) », « la capitation (romaine) ».

Voir dictionnaire de Jastrow, p. 221b. Le mot est de la racine GLL, racine qui produit « Galiléen », « Galilée », « rouler » (la pierre d'un tombeau, par exemple), etc., racine proche de GLH, « dévoiler », dont un des avatars grecs, par voie de traduction, donne le mot « apocalypse » ! – plus rien du travail sur cette racine hébraïque ne transparaît, bien sûr, dans le grec du Nouveau Testament.

Je laisse au lecteur le soin de réfléchir sur la présence, ici, de cet impôt.

[106] Et de se souvenir de ce que j'ai dit plus haut du soi-disant *plat* présent au banquet d'Hérode lors de la danse de Salomé.

D'autant qu'il en va de même, à proximité, pour « Gabbatha » ; c'est là, dit-on, le lieu où Pilate siège en *Jean* XIX, 13 (à quatre versets du Golgotha...) ; et les traducteurs (hébreu-grec) y vont de leur glose : *eis topon legomenon Lithostroton*, autrement dit : « le lieu du

Pavement » ; on ne saurait dire par quel insoupçonné miracle « Gabbatha » signifie « pavement » ; par contre, ce pourrait bien être là l'équivalent graphique de l'araméen GBYWT', un lieu en effet, mais où officient les publicains, les GB'YM, ceux qui perçoivent la taxe romaine.

De Gabbatha à Golgotha, on voit qu'il n'y a bien qu'un pas, mais pas celui qu'on croit.

Pas besoin d'insister sur le fait que des (les?) archéologues, pleins d'intentions et de réussites, ont trouvé et identifié le « pavement » dont il s'agit soi-disant ici ; ils l'ont trouvé : on le visite !

Gabbatha comme Golgotha me rappellent – je ne sais pourquoi – le *Midrash Rabbah sur Esther* (M. R. *Esth.* VII, 21) : « La valeur numérique de HKSP, l'argent, est de 165, la même que celle de H^cŞ, la croix, le bois – le total de la valeur numérique des lettres de l'un est le même que celui de l'autre. »

Texte fondé sur le calcul gématrique (toute lettre de l'alphabet hébraïque étant également un nombre ou un chiffre). Texte qui, à son tour, me rappelle certaines particularités du personnage de Judas. – Acrostiches, calculs et transferts numériques des lettres, anagrammes, jeux d'assonances, calembours (les meilleurs et les pires, mais toujours efficaces narrativement et exégétiquement), etc., pullulent dans les Talmuds, les Midrashim et... la Bible hébraïque, – mais aussi sous les yeux de qui, patiemment, s'essaie à rétrovertir tel ou tel passage du Nouveau Testament (et de tant d'apocryphes, et de tant de livres ou fragments gnostiques). Une trace de ces procédés, vite forclos en grec, très à [107] l'aise dans l'économie de l'hébreu comme langue, affleure d'ailleurs avec « le chiffre de la bête » d'*Apocalypse* XIII, 18 : c'est là le timide point saillant d'un iceberg volumineux – le passage au grec a enfoncé et noyé la masse du bloc.

Je continue.

Les Églises et leurs textes fondateurs

L'Occident, et c'en est comique, possède l'extrême particularité de reposer jusque dans ses mentalités, ses modes de sentir, de penser, de juger, et d'agir – mais, peut-être surtout, d'imaginer –, sur deux langues auxquelles il n'a jamais eu accès, sinon marginalement, que par des traductions : la grecque et l'hébraïque. Et l'Église romaine, noyau et foyer de cet inconfort, assume et développe presque à plaisir tous les aspects de cette comédie : issue de deux corpus ne lui appartenant pas, le juif d'abord, puis celui que recueille Byzance, elle les remplace par un troisième, latin celui-là : plus de Bible hébraïque, judaïque, plus de Nouveau Testament grec, mais une traduction-adaptation des deux.

Et l'on assiste alors à l'inouï : à la mise en place de tout un édifice idéologique et fantasmagorique dont les fondations ont été acquises, funambuliquement, au marché de seconde main – par voie de traductions.

Mais ça n'est là que le premier volet de la comédie dont je parle. Car mon expression « marché de seconde main » (ou « d'occasion ») ne vaut strictement que pour la Bible, pour l'Ancien Testament. Pour ce qui est du Nouveau, ce n'est pas à une traduction qu'on fait face, mais à une traduction de traduction, ces textes, originellement sémites (et destinés à des sémites), ayant été mis en grec, puis, par le grec, en latin et dans les langues vernaculaires. Marché non de seconde, cette [108] fois, mais de troisième main... Belle manœuvre dite des trahisons successives : car se demande-t-on ce qui peut, dans la tête d'un lecteur (appartenant soi-disant à une culture « judéo-chrétienne » – cliché bien connu) du Nouveau Testament traduit du grec (son grec sémite) en français, en anglais, ou en allemand – ou, longtemps, en latin –, rester des idées, des modes de sentir, des mentalités, de l'original même ? Bonne interrogation : des bribes de morceaux ; pas mal de contresens, aussi.

Je passe à autre chose, du moins en apparence.

René Girard « lecteur » du Nouveau Testament

Dans son étude intitulée *Le Bouc émissaire* (Paris, 1982), René Girard offre des Évangiles – je veux dire : des Évangiles comme textes – une image qui, pour être partagée par l'ensemble des critiques, n'en est pas moins fictive.

Selon lui, en effet, ce sont des livres « écrits dans un grec abâtardi, cosmopolite et dépourvu de prestige littéraire ». Et il poursuit : « Ils sont d'ailleurs parfaitement traduisibles

Ah, vous savez traduire *epiousios* dans le Pater Noster, monsieur Girard ? Voilà une vraie bonne nouvelle – cela fait des siècles qu'on n'y parvient pas. Et les hapax du Nouveau Testament, vous savez aussi les rendre en français ? en étant sûr de leur sens ? – C'est énorme.

et l'on oublie vite, en les lisant,

J'espère que les pages qui précèdent m'ont vraiment permis de montrer au lecteur que, s'il est un corpus de textes face auquel il ne faut rien « oublier », c'est bien celui du Nouveau Testament : face à lui, il faut faire preuve de la moins *oublieuse* des vigilances.

dans quel langage on les lit pour peu qu'on connaisse celui-ci, l'original grec, la vulgate latine, le français, l'allemand, [109] l'anglais, l'espagnol, etc. Quand on connaît les Évangiles, leur traduction dans une langue inconnue est un excellent moyen de pénétrer, à peu de frais,

On verra plus loin que le prix d'une telle bévue est au contraire des plus douloureux.

dans l'intimité de cette langue. Les Évangiles sont tout à tous ; ils n'ont pas d'accent, car ils ont tous les accents » (pp. 218- 219).

Je passe en sifflotant sur l'utilisation possible de Luc ou de Jean comme confectionneurs d'une méthode Assimil de prix modique ; cette perle est celle qui porte le moins à conséquence.

Par contre, que penserait-on d'un spécialiste d'Homère ou de Li T'ai-po qui ne saurait lire, dans le texte, ni le grec ni le chinois, et qui, même, tirerait plaisir et fierté de cette ignorance, qui irait jusqu'à se vanter d'apprendre le hongrois ou le russe dans telle ou telle traduction de *L'Iliade* ? On le renverrait à de plus solides études. Mais non : avec un corpus « tout à tous », tout est décidément permis.

On en est là.

Mais surtout : est-il sûr que les Évangiles soient, tels qu'ils nous restent, rédigés dans un grec « abâtardi », « cosmopolite » et « dépourvu de prestige littéraire » ? Aucun de ces qualificatifs, au demeurant, ne leur convient.

Déjà l'expression « rédigés en grec » est fautive : elle pourrait laisser croire que la rédaction initiale s'est opérée en grec, ce que contredit aussitôt l'examen du style et de la syntaxe du corpus.

Comme le montrent clairement sa syntaxe, son vocabulaire, l'abondance (comme en hébreu ou en araméen de l'époque, chez les rabbins et pas seulement chez eux) de ses mots d'emprunt,

Je viens d'en parler longuement. Il faut aussi verser les mots d'emprunt au dossier, désormais.

[110] le grec du Nouveau Testament – et des Évangiles en particulier – est une langue de traducteurs, et (s'il faut de nouveau le préciser) de traducteurs littéraires.

Un peu, sans que le système soit aussi rigide chez eux (et génial en son genre), à la manière dont s'y est pris, dans son domaine – celui de la Bible hébraïque –, Aquila.

Loin d'être celui de la soi-disant *koïnè*,

La façon dont Vulliaud se moque en la ruinant, preuves nombreuses et accablantes à l'appui, de cette pseudo-théorie, marque une bonne date dans l'histoire de l'alliance entre érudition (vraie) et polémique.

c'est un grec sémite, un calque absolu, une langue artificielle par nature, celle de scribes ayant sous les yeux un original ou des originaux hébreux, et s'appliquant – s'acharnant – à les verser au grec aussi fidèlement que possible, hors toute autre prétention que celle-là.

Tout, dans les Évangiles, la manière de citer l'Écriture, la place des compléments de noms, l'utilisation de l'infinitif absolu, l'usage des verbes « faire », « répondre », « monter », « descendre » (etc., etc.), usage idiomatique, les jeux de mots (perdus en grec mais vite lumineux dès qu'on rétrovertit), et mille autres indices, tout nous renvoie au socle sémitique. Avant d'être « tout à tous », selon la très malheureuse expression de Girard, les Évangiles sont – étaient, primitivement – d'abord de la littérature juive.

Et encore ne fais-je état, ici, que de la langue et du style ; je ne parle pas des concepts : messie, noms divins, immersion, alliance, etc., etc., et des procédés littéraires-mystiques : paraboles (le *mashal* hébreu), gématries, etc.

Quant au prestige littéraire...

Peut-on juger du prestige littéraire d'un corpus qu'on ne possède plus qu'en traduction scolaire ?

[111] Juge-t-on Shakespeare et son « prestige » sur la traduction de François Victor-Hugo ?

Est-ce sérieux ? Est-il sérieux, comme le fait négligemment Girard, d'analyser le sens de « Paraclet » et de « scandale » sur la seule et unique base de l'étymologie grecque, alors que ces deux termes, d'ailleurs employés de même dans la Septante, ne sont que des calques des racines, hébraïques de part en part, NĦM et KŠL ?

Cf. Girard, *op. cit.*, p. 190, et le chapitre XV.

Girard, s'attaquant enfin non plus aux Évangiles-en-général

Comme il le faisait dans son précédent livre, *Des choses cachées depuis la fondation du monde*, Paris, Grasset, 1978. Cet ouvrage constituait un échafaudage théorique, entre autres sur le Christianisme dont il méconnaît les textes les plus anciens (*Pasteur d'Hermas*, par exemple, *Épître de Barnabé*, Apologues et Pères Apostoliques, etc.) – peut-être parce que ces textes contredisent ses thèses ?

mais à des passages précis, essaie à toute force, en philosophe, en sociologue, en théologien, mais certainement pas en linguiste (en simple lecteur), de rendre compte de trois extraits aux limites bien définies : décollation de Jean-Baptiste, reniement de Pierre, et les démons de Gerasa.

À condition qu'on accepte ces étiquettes reçues, étiquettes que remet en cause l'examen (la rétroversion) des passages en question.

Pour ruiner sa théorie bien connue du corpus chrétien comme image maximum d'une « absence totale de complicité positive ou négative avec la violence » (p. 183 du *Bouc émissaire*), notre auteur aurait mieux fait d'aller voir, disons, du côté des marchands du Temple, du figuier desséché, ou du statère extirpé du poisson, – mais passons. Contentons-nous, au travers du premier épisode cité, de savourer le tableautin que Girard y dresse des Évangiles comme textes.

[112]

Comment Girard tue Jean-Baptiste

La mort du Baptiste. ... Nous apprenons d'emblée, à froid, que *ekhein*, « avoir », dans la phrase de Jean « Il ne t'est pas permis d'avoir la femme de ton frère »,

Cf. *Matthieu* XIV, 4, et *Marc* VI, 18.

n'a pas de « connotation légale ». Un « Il ne t'est pas permis de » sans connotation légale, voilà qui est singulier... Mais le commentateur, sûr de sa découverte inouïe, renchérit : « n'installons pas le légalisme tatillon en des lieux où il n'a jamais régné » (pp. 184-185). Si le Judaïsme est un lieu, et la Palestine *idem*, où le légalisme n'a pas régné, tatillon ou pas selon

les goûts, il n'en va certainement ainsi que pour Girard : c'est à Freud que je le renvoie – ce doit être un lapsus !

La traduction Soncino du Talmud dit « de Babylone » court sur dix-huit volumes de « tatillonneries ».

D'autant que sur la question du mariage, et du mariage avec la femme du frère, les rabbins en particulier et les Juifs (et les Samaritains) en général sont legalistes à souhait.

Cette première bourde franchie d'un pied léger, on apprend ensuite que la fille d'Hérodiade est désignée ici comme *korasion* et non comme *koré* parce que le rédacteur aurait voulu spécifier l'âge de l'intéressée : « petite fille, fillette », au lieu de « jeune fille ». C'est oublier la Septante qui réserve *koré* pour... la pupille de l'œil,

Cf. Hatch-Redpath, *Concordance to the LXX*, p. 779c. Pour un lecteur du Nouveau Testament, cette concordance (comme celle d'Aquila et autres) est certes beaucoup plus utile qu'Heidegger et son « Mitsein » convoqués par Girard au banquet du tétrarque.

[113] tout en faisant presque toujours de *korasion* l'équivalent de l'hébreu N^cRH, particulièrement dans le Livre d'Esther, livre cité par Marc à l'occasion du meurtre du Baptiste.

Mais, on le verra bientôt, Girard tient cette citation pour superflue...

Or N^cRH, n'en déplaise à Girard, signifie dans la Bible aussi bien « la jeune fille » que « la jeune femme » ou « la servante » – l'âge, ici, n'a parfois aucune importance.

On y apprend aussi que « le génie évangélique n'a rien à voir avec la courtisane de Flaubert, la danse des sept voiles et le bric-à-brac orientaliste » (p. 189) ; mais c'est oublier que l'image de cette danse et de ce bric-à-brac ne remonte ni à Flaubert ni à Mallarmé ; tiens, je la vois déjà dans les *Actes de Pilate*

P. 137 de l'édition copte Graffin-Nau, déjà citée.

où on lit : « La jeune fille

Les traducteurs coptes sont plus coulants que Girard sur l'âge de Salomé (si Salomé il y a) ; ils sont moins tatillons.

prit dans ses mains une coloquinte délicate et une fleur de lys rouge répandant une bonne odeur » ; et le bric-à-brac se poursuit : « elle portait un vêtement de grand prix. Elle était revêtue d'une fine tunique de danse semée de fleurs pendant qu'un pantalon de pourpre lui ceignait les reins ».

Ce que Girard appelle « bric-à-brac », ce soi-disant bazar oriental, est proche de celui du Cantique des Cantiques, livre inspirant par excellence, non des amateurs de strip-tease, mais les plus grands savants et mystiques juifs.

Ce texte n'est pas, comme celui de Flaubert, de 1876 ; il date, pour autant qu'on le sache, du I^{er} ou II^e siècle. J'y note, en passant, que la danseuse porte une fleur de lys : or le Livre d'Esther se situe en grande partie à « Suse la Citadelle » ; « Suse » et « lys » se disent, conjointement, en hébreu (pas en copte, et [114] pas en grec !), ŠWŠN, terme qui désigne aussi un instrument de musique.

Qu'on se souvienne de ce genre de détails ; ils auront plus loin leur importance.

Toujours pédagogue « tout à tous », Girard nous enseigne encore que le texte de Matthieu paraît « schématique » (p. 189) : « ce schématisme, dit-il, déconcerte tous les commentateurs. » C'est là faire montre, sans ou avec lesdits commentateurs, d'une vigilante et scrupuleuse ignorance des récits des Talmuds, des Midrashim et de la littérature juive (ou samaritaine) apparentée. Bien mieux : ce soi-disant schématisme se retrouve même dans une foule d'épisodes bibliques : cependant il n'existe que dans les traductions (indo-européennes), aux yeux du lecteur n'ayant aucune douce idée des ressources en sous-entendus de l'hébreu.

Puis Girard opère un détour par une notion non présente dans le passage étudié, mais selon lui essentielle, celle de « scandale », en grec *skandalon* : nous avons droit à l'étymologie grecque de ce terme si souvent en effet utilisé dans le Nouveau Testament, ainsi d'ailleurs que dans l'Ancien (dans la version grecque des Septante, dans celle d'Aquila, etc.) ; mais Girard aurait

dû nous épargner cette étymologie tarte à la crème : *skandalon* n'est ici, comme ailleurs, que l'équivalent approximatif pour les traducteurs anciens (bibliques et péribibliques), de la racine hébraïque KŠL – c'est là, sur KŠL, et si besoin en était, qu'il aurait fallu faire porter d'emblée (et exclusivement) l'analyse.

KŠL, en hébreu donc, signifie quelque chose de plus violent que ce que les commentateurs mettent sous le *skandalon* grec ; c'est « trébucher », mais aussi « tomber », « mourir » (aux sens propre et figuré).

Pour illustrer le scandale et ses méfaits, Girard cite alors *Matthieu XVIII*, 5-7 : « Quiconque accueille un petit enfant... », et, sur ce texte, il pose une distinction entre l'enfant et l'adulte, autre surgeon de sa méconnaissance des lieux où le légalisme [115] se fait parfois tatillon : QTN, en hébreu « petit » ou « être petit », désigne dans la littérature hébraïque non pas nécessairement l'enfant opposé à l'adulte,

D'ailleurs, chez les Juifs hébreux ces distinctions entre les âges sont plus fines et, disons-le, plus tatillonnes (cf. la Mishna, *passim*).

mais le petit-en-foi,

Car QTN, c'est aussi « être trop petit », « ne pas être digne de » – cf., monsieur Girard, les dictionnaires, au minimum les lexiques.

celui qui, même à soixante-dix-sept ans sonnés, demeure un mineur quant à l'enseignement et à la compréhension théorique-pratique de la Thora et des (613) commandements qu'elle promulgue.

Je continue. – Suivent quelques remarques, certainement philosophiques, sur la danse et le scandale, le mimétisme et la pendoison, sur Mallarmé et puis sur Sartre : on voit que le texte n'est pas commenté ; c'est un prétexte : il sert à produire de la thèse exotique (exotique aux Évangiles) à haute dose.

P. 195, soudain, un espoir – la mention du plat : « Tout repose, indubitablement, sur ce plat. » Mais cet espoir est aussitôt déçu : rien n'est dit (étymologiquement ou non) sur le sens de *pinax*, sur la situation de ce vocable entre deux langues (par voie d'emprunt), aucune mention n'est faite de l'idée de tablette, d'écritoire, de registre de comptes ou de recensement ; on préfère, hors de propos et à côté de lui, nous dire que Salomé en possession de la tête, pauvre fillette effarouchée, ne sait comment s'en défaire ! Où Girard pioche-t-il ça ? Son « pécher par littéralisme excessif c'est mal interpréter », p. 196, n'est qu'une excuse bien naïve.

P. 198, on apprend que « le texte a dans son ensemble quelque chose de dansant » ;

Un grec de pacotille qui danse ! une langue de traducteurs littéraires !

[116] peut-être le « bric-à-brac » de tout à l'heure, « oriental », va-t-il finir par avoir raison du commentateur...

Mais il me tarde d'arriver, p. 201, au clou de la fête ; je lis ceci : « Les commentateurs cherchent des sources littéraires. Dans le Livre d'Esther, le roi Assuérus fait à l'héroïne une offre analogue

Cet « analogue » est un euphémisme, et une bourde de plus : c'est la même offre ; c'est une citation mot à mot qui vient dans le passage de Marc.

à celle d'Hérode (*Esther* V, 6). » Girard va-t-il nous dire quoi que ce soit de cette référence ? Rien ; il l'écarte aussitôt : « C'est possible, mais le thème de l'offre exorbitante est tellement commun, dans les récits légendaires, que Marc ou Matthieu pouvaient l'avoir dans l'esprit sans songer à un texte particulier. » Je ne mens pas : qu'on vérifie – c'est à la p. 201.

Sur 12 versets que compte le récit de Marc, le rédacteur en a consacré 2 à citer

C'est une citation, et pas une allusion ; et c'est une citation d'Esther, pas de Plutarque ou d'Hésiode.

le Livre d'Esther, et notre exégète philosophe trouve la référence secondaire, sans importance, allusive, digne d'être oubliée ! C'est incroyable. À quels « récits légendaires »

On dirait du Bultmann & C^{ie} : dans ses formidables commentaires sur les Évangiles, celui-ci renvoie constamment, massivement, à Sophocle, à Hésiode, à Plutarque, à Dion Cassius, ou au folklore indien, et, plus généralement, à tout ce qui n'a aucun rapport avec le corpus commenté. (Les

le rédacteur du *Selon-Marc* aurait-il donc pensé ? à des récits incas ? – Toute la scène repose sur cette citation, et Girard ne le voit pas.

En *Esther* V, 3, l'hébreu se lit ainsi : « Et il lui dit, à elle, le roi :

Le roi, c'est Assuérus; en hébreu, le début de son nom (’ĤŠWRWŠ ou, autre graphie, ’ĤŠRS) est ’Ĥ, c'est-à-dire « le frère » (or ici Hérode est dit convoiter la femme de son frère), et la fin de son nom, RWŠ assone avec R’Š, « la tête » (or l'enjeu est bien ici la tête de quelqu'un). – Dans le passage de Matthieu et de Marc qui nous intéresse, il y a, sous le grec bien évidemment (comme d'habitude !), un autre jeu de mots sur les noms propres : « Hérode » se dit en hébreu HRDWS ; mais ĤRD y signifie à la fois « trembler », « être effrayé », « être embarrassé » (or, après son serment, le tétrarque est précisément dit « dans l'embarras ») et « se hâter », « se dépêcher » (or la fille ne veut pas la tête qu'elle convoite dans une semaine ou deux : elle la veut vite – *tout de suite*). – Tout ceci n'est-il vraiment que secondaire ?

Quoi pour toi, Esther la reine, et quelle ta demande ? jusqu'à la moitié de mon royaume, et elle t'est donnée ! » Mais « t'est donnée » se lit et se dit dans l'hébreu YNṬN LK, parfaite assonance avec « Jonathan (jean ?) est pour toi ».

La confusion entre Jean et Jonathan n'est pas rare dans la littérature hébraïque ; cf., pour ce qui est déjà de la Bible, les articles *ioanan* et *ionathan* de la Concordance *Hatch-Redpath* (Supplément, pp. 91b et 93b). — Par ailleurs, les évangélistes spécifient que Jean « est livré », et que Jésus « est livré » : « est livré », c'est en hébreu NTN ou YNTN.

Et ce n'est pas tout. « Quelle (est) ta demande ? » se lit, toujours dans l'hébreu,

Et pas en grec ! ni en français ! pas dans les versions du genre « tout à tous ».

[118] MH BQŠTK (litt. « quoi » pour MH, « dans » pour B, « demande de » pour QŠT, et « toi » pour K). Or QŠT (« demande »), dans cette expression interrogative, assone très facilement avec QST, mot employé par Ezéchiel (IX, 2, 3 et 11) pour désigner... la *tablette à écrire* de l'homme vêtu de lin, mot que la Septante traduit en grec – quelle nouvelle coïncidence ! – par... *pinakis* et par... *pinakidion*.

Ce qui nous fait retrouver l'origine du *pinax* évangélique, celui où les versions traduites (en grec et sur le grec) placent la tête de Jean, le fameux et soi-disant « plat ». (Et j'ajoute que QST et *pinakis/pinakidion* n'interviennent que dans les passages du Livre d'Ézéchiel cités plus haut.)

Autrement dit, la référence que Girard repousse du pied, exhibe en réalité la raison numéro un, linguistique, de l'identité de celui dont la tête sert d'enjeu, ainsi que le soi-disant plat sur lequel on va placer cet enjeu même.

Au lieu de mâcher l'étymologie de *skandalon* en se trompant de langue et en recopiant le premier manuel venu,

René Girard, qui pourtant établit ses thèses et théories philosophiques sur des textes souvent antiques, ferait bien de fréquenter les bons dictionnaires. Ainsi, toujours dans *Le Bouc émissaire*, pp. 132-133, l'auteur nous avoue que Michel Sertes lui a fait remarquer la valeur technique de *turba* dans un passage de Tite-Live, et il écrit : « Le mot *turba* a une valeur quasi technique, c'est la foule dans ce qu'elle a de troublé, de perturbé et de perturbateur. » Au lieu de déranger Michel Serres pour si peu, René Girard aurait dû lire le *Dictionnaire latin* de Gaffiot, lexique qui hante les écoles depuis 1934, et sa p. 1612 : « *turba*, -ae, 1. trouble d'une foule en désordre, mêlée, désordre, confusion ». Le sens technique, la poudre aux yeux et la soi-disant découverte de Girard, se réduisent au premier sens du mot dans le vocabulaire latin le plus courant qui soit !

[119] Girard aurait mieux fait de lire en hébreu le Livre d'Esther. Il n'aurait pas, ce faisant, parlé de « récits légendaires » :

En entendant par là, comme l'indique et le souligne le contexte, ceux de cultures autres que l'hébraïque-juive (et samaritaine). Les semi-illettrés pêcheurs de Galilée et leurs collègues seraient-ils tout soudain devenus des Frazer ?

faire comme les Juifs-Hébreux évangélistes et lire la Bible, en hébreu, avec ses entendus et ses sous-entendus, lui aurait amplement suffi. Au lieu d'écrire que l'injonction « Il ne t'est pas permis d'avoir la femme de ton frère » n'a aucune saveur légale ou legaliste, il aurait mieux fait de se demander pourquoi, en tant que personnage d'un récit, Jean est jeté en prison et enchaîné : « il ne t'est pas permis » se dit-écrit en hébreu 'SWR (litt. « lié », la prohibition étant lien), alors que « la prison » s'y lit-écrit BYT H'SWR (litt. « la maison du lié ») ;

Étrangement, « prison » contient, toujours en hébreu, par voie d'anagramme, les quatre lettres du mot « Esther » – encore une jolie coïncidence.

et, devenu bon lecteur du Livre d'Esther, attentif à des étymologies sémitiques et non pas grecques, il aurait su pourquoi une jeune fille ou femme, au banquet d'Hérode, s'est mise à danser : c'est en effet dans ce livre-là, si important quant à l'édifice narratif des Évangiles et, en particulier, de ce qu'on nomme « la Passion »,

En *Esther* I, 6, on décrit ainsi (genre bric-à-brac ?) le décor du festin offert par Assuérus à son peuple (traduction F. Michaéli) : « Des tentures blanches et violettes étaient attachées par des cordons de byssus et de pourpre à des anneaux d'argent et à des colonnes de marbre. » L'expression hébraïque rendue par « et de pourpre à des anneaux d'argent » peut aussi, facilement, se traduire par : « de la pourpre sur un Galiléen », et par : « contre un Galiléen, de l'argent ». – Il n'y a pas que des citations explicites dans les [120] Évangiles ; les jeux sur l'Écriture et la génération des récits à partir d'elle, se font parfois par en dessous.

qu'on lit (*Esther* II, 5) que le premier nom de la fille adoptive de Mardochée était « hadassa » (HDSH), c'est-à-dire « le myrte » (au féminin, en hébreu) ; or HDS est signalé par Jastrow, dans son dictionnaire (p. 334a), comme voulant dire « danser (sur la pointe des pieds) » : Esther-Hadassa (Esther-myrte) serait donc Esther-la-Danseuse.

Et, pour finir et ne pas trop lasser mon lecteur, qu'on se souvienne que la mort de Jean-Baptiste racontée par Josèphe (*Antiquités judaïques* XVIII) fait immédiatement suite à une évocation de la guerre entre Hérode et Arétas ; or « Arétas » est, en transcription hébraïque, l'anagramme phonique exacte de « Esther ».

Lorsqu'on a laissé Heidegger et Sophocle et qu'on a tant soit peu lu les midrashim,

Commentaires juifs-hébreux (ou araméens), ou samaritains-hébreux (ou araméens), sur la Bible.

on sait ce que produisent *narrativement* de tels jeux de mots et d'assonances.

Ultime effort de Girard

Citant, p. 210, les fameuses paroles de *Matthieu* XVI, 18, « Tu es Pierre et sur cette pierre

Ici un mot (*petra*, « pierre ») qui est emprunté dans l'hébreu tardif : il fallait bien que le traducteur (hébreu-grec) conserve, avec lui, le calembour sur le nom de l'apôtre.

je bâtirai mon église, et les portes de l'Hadès ne tiendront pas contre elle » (version française toute à tous), Girard, comme ultime signature de sa part, se permet de voir là, dans cet Hadès-là, une référence à la grécité : c'est, pour singer l'hébreu, le bouquet des bouquets.

[121] Tout petit théologien sait, du moins on l'espère, que *adès* est le terme grec choisi par les Septante (et par Aquila, etc.) pour traduire Š'WL, « le Shéol » !

Même mot que « Saul » (« Saül »), premier nom de Paul – ceci, entre parenthèses.

Quand Girard écrit (je jure que c'est vrai : voyez la p. 210 de son livre) « la référence aux portes de l'Hadès, c'est-à-dire au séjour des morts chez les Grecs,

Quand il y a « Hadès » (*adés*) dans la Septante, cela veut dire que les rédacteurs originaux, hébreux, de la Genèse, ou des Nombres, faisaient référence au « séjour des morts chez les Grecs » ? – voilà qui est *encore* nouveau.

me paraît significative », il ne signifie que son ignorance de la Bible hébraïque et de ses traductions antiques en grec.

Plus loin, on trouve même une allusion girardienne à... Héraclite et à Dionysos : quel rapport, je le demande, avec le Shéol ?!

À moins que les Septante (et Aquila, et autres), en rendant « Shéol » par « Hadès », n'aient voulu souligner que Moïse était un lecteur assidu d'Héraclite ? tiens, ce serait une hypothèse à creuser.

Nous rêvons tout debout.

Par contre cette belle panoplie des méthodes exégétiques de Girard me paraît suffisante : je n'ai garde d'examiner ce que, dans son triturage du coq du reniement et des démons de Gérasa, le commentateur fait du texte évangélique ; il le traite en tout de façon similaire – on dirait une anthologie.

Urgence d'une rétroversion

Je conclus donc. – Quelques remarques sur les mots d'emprunt ; puis d'autres sur Girard – quel lien entre les deux sujets ? Mais précisément : les Évangiles, leur lecture – leur [122] bonne ou mauvaise lecture. Je veux qu'on touche du doigt, dans sa tristesse, le peu de scrupule dont bénéficie en général ce recueil, son tissu verbal – son droit à exister comme texte. Or l'urgence

Depuis presque vingt siècles ! ça n'est pas qu'une situation comique : c'est une situation qui s'éternise.

est en fait la suivante : d'une part récuser toute analyse, quel qu'en soit le brio,

Girard n'en manque pas ; ses constructions théoriques sur le mimétisme et le sacrifice sont des modèles du genre, – pour peu, comme on vient de s'en apercevoir à l'instant, qu'on ne vérifie pas de trop près l'usage fait par lui, à leur occasion, des deux Testaments. Marcion déjà, au II^e siècle, pour asseoir en gros la même thèse que celle de Girard (le dieu de l'Ancien Testament comme dieu juste, et le dieu du Nouveau comme dieu miséricordieux – opposition riche en myopie) avait tenté, par tripotage, une déjudaïsation des Évangiles. Entreprise sans espoir si l'on sait que, pour parvenir à ses fins, il avait privilégié... le *Selon-Luc* – un récit dans lequel grouillent les sémitismes de traduction ! (Il existe d'ailleurs plusieurs autres parentés entre Girard et Marcion.)

partant du grec pour aboutir au grec : la bonne lecture, tout au contraire, est celle – doit, devrait, être celle – qui consiste certes à partir du grec,

Et ça n'est pas un ténu pensum : que de versions, et de manuscrits, et de variantes !

puisque lui seul nous reste (et que toutes les traductions ultérieures, jusqu'à la preuve du contraire, l'ont pris pour base et modèle), mais pour le quitter au plus vite en tâchant de retrouver à travers lui, grâce à lui, en se servant de lui

Autrement dit : de lui, de ses variantes, de son rendu dans les versions syriaques, coptes, etc. – il faut travailler sous le grec et sous les versions qui en sont issues.

[123] comme appui et seulement comme appui, par tous les moyens, le socle sémitique d'où est justement sorti ce grec-là en tant que grec de traducteurs.

Une lecture de ce type, rétrovertrice, n'aboutira pas nécessairement à une interprétation sûre et convenable des textes concernés,

Car pour aboutir à une relle interprétation, il faut maîtriser à fond, et au minimum, toutes les équivalences hébreu-grec mises en avant par les

Septante, par Aquila, par Théodotion, par Symmaque, ainsi que par les targumistes (au travers de leur araméen) ; et maîtriser également tout le système lexical juif prenant en charge les mots d'emprunt ; et maîtriser enfin toutes les versions hébraïques de la Bible, afin d'y déceler la manière (les manières) dont les rédacteurs s'en sont servis pour élaborer les passages néotestamentaires concernés : or nous verrons plus loin que les auteurs primitifs du Nouveau Testament sont de vertigineux connaisseurs de la littérature hébraïque (biblique et peribiblique) et qu'ils ne l'utilisent certes pas qu'au travers de citations explicites.

mais ce dont je suis certain (et la masse des exégèses qui fuient des presses chaque année n'est pas là pour me démentir...), c'est qu'une autre méthode aboutit, elle, immanquablement, aux plus décourageantes erreurs.

Premier point, donc : pour mesurer le sens d'un passage du Nouveau Testament ou de l'ensemble des livres qui le composent, en particulier des Évangiles, mieux vaut – et c'est une litote – disposer d'une grammaire et d'un dictionnaire hébraïques que d'un florilège, serait-il érudit, des philosophes grecs.

Le Nouveau Testament contient-il une seule citation des philosophes grecs ? Non ; aucune. Par contre, il élabore récits et dialogues à coup d'innombrables « car il est écrit », clause calquée sur le fameux ŠN'MR des midrashim juifs et samaritains, ŠN'MR qui [124] ne renvoie pas à Homère, à Aristote ou à Eschyle, mais à la Bible.

Second point, indissociable du premier : pour apprécier non plus cette fois le sens, les sens, mais le cycle narratif, les dialogues, les concepts, l'environnement, les faits, les lieux, du Nouveau Testament (et leur production textuelle, précisément), mieux vaut faire son pain quotidien de la littérature juive d'expression sémite (en clair: l'*Aboth d-Rabbi Nathan*, et pas Philon d'Alexandrie – surtout pas lui !), littérature kabbalistique ancienne y compris,

En y incluant les passages les plus anciens (et traditionnels) du Zohar, car, contrairement à ce que soutenait G. Scholem, Vulliaud a su prouver (cf. sa *Kabbale juive*, Paris, Nourry, 1923) avec vigueur que la plus grosse partie de cet ouvrage est composée de traités antiques et non pas médiévaux. D'autre part, et malgré ses « tendances » bien connues, la *Kabbala Denudata* de Knorr von Rosenroth (1677) est une très saine lecture : dommage que les exégètes modernes du Nouveau Testament lisent si peu ce traité ; Pascal avait, en son temps, fait au moins l'effort de s'informer sur la Synagogue auprès du *Pugio Fidei* de R. Martin : peut-être n'était-ce pas le meilleur guide possible en la matière, mais une telle curiosité intellectuelle de la part d'un chrétien désirant perdre, ou totalement ou fragmentairement, son ignorance des modalités de fondation de sa propre religion, de sa culture, méritait d'être rappelée.

que de Platon ou d'Héraclite : et il ne s'agit pas là d'un choix facultatif – car tous les tours narratifs et conceptuels du corpus chrétien, ou dit tel, canonique, tels qu'ils ont été mis en œuvre, ficelés tant bien que mal en grec,

Cf., comme illustration de ce ficelage, le début du *Selon-Luc*.

ne relèvent en rien de la culture grecque ou latine ; de cette culture, rien ne relève ici, même minoritairement !

En un mot, et pour servir de fanion de dernière heure à ce [125] que je viens de dire : ce n'est pas dans le grec que « Jésus » rime avec « sauveur »

Pas dans le grec, et pas en araméen. – Cf. *Matthieu* I, 21. Je rappelle qu'en grec « Josué-Jésus » se dit-écrit *Iésous*, et que « sauver » s'y dit-écrit *sozein* – aucun rapport, aucun calembour.

mais dans l'hébreu, car tout néophyte hébraïsant sait que c'est là, et exclusivement là, que les deux termes jouent ensemble, relevant tous deux de la même racine YŠ^c.

Quelques chiffrages

Nous n'en sommes plus, à présent, à nous encombrer de politesses et d'hypothèses. Le Nouveau Testament était originellement hébraïque. Ceci posé, je m'interroge sur les modes de production du corpus.

Sans fausse pudeur, j'initie mon lecteur aux rudiments de la Kabbale hébraïque. Qu'il ne s'effraie pas : j'irai lentement. L'initiation sera concrète. Les grécistes veulent des preuves et des exemples ? en voici des dizaines. De la Kabbale hébraïque dans le Nouveau Testament ? mais oui : et à pleins seaux – comme les mots d'emprunt ! On veut des exemples ? j'en ai.

La présence massive, dans les Évangiles (et dans le Nouveau Testament en général), sous leur grec, hors leur grec, des procédés les plus élémentaires de la Kabbale hébraïque : voilà de quoi nous allons désormais nous occuper. Et je ne fais pas seulement pénétrer le lecteur dans les arcanes de la Kabbale hébraïque : je lui montre combien les grécistes – et les Églises – ont su nous dissimuler sous des bourdes le sens réel du texte néotestamentaire. Je lui fais toucher du doigt l'ampleur et les conséquences du dégât.

Et, pour n'être pas avare de plaisanteries, je l'informe, en passant, du traitement que les « savants » font aussi subir aux textes gnostiques.

je pars d'une question simple, naïve, à laquelle personne ne semble pourtant se soucier de répondre : pourquoi Simon-Pierre, lors de l'épisode de la « pêche miraculeuse » (*Jean XXI, II*), retire-t-il de l'eau 153 poissons, pas un de plus, pas un de moins ?

Et illico, plus généralement : pourquoi les Évangiles, et le Nouveau Testament dans son ensemble, fourmillent-ils de nombres, de fractions et de multiples ? Quel est le sens de cette manie des chiffres ? Et surtout : à qui ces cascades arithmétiques sont-elles censées s'adresser, à quels lecteurs susceptibles de les comprendre et d'en dénouer les codes ?

Pour résoudre cette question et lui assurer la portée qu'elle mérite, il faut faire un détour par la Kabbale juive.

Trois codes de la Kabbale

Les connaisseurs de cette Kabbale,

« Kabbale » vient de la racine hébraïque QBL, racine qui implique l'idée de « réception » et de « tradition ». La Kabbale n'est pas une pratique fumeuse : c'est le cœur même, l'épicentre de la science du Livre, sa Sagesse – la Sagesse et de sa production et de sa lecture et de sa pratique (et non pas seulement de sa lecture, comme on le croit et le dit trop souvent).

active et présente massivement jusque dans les textes les plus anciens de la Bible hébraïque, en groupent les procédés classiques sous trois rubriques :

[130] Ces procédés, je m'empresse de le préciser, ne sont pas toute la Sagesse hébraïque : ils constituent la face la moins manifestement ésotérique de son ésotérisme.

Par ailleurs, ces procédés sont, dans leur définition même, très antérieurs au I^{er} siècle de notre ère, car ils sont employés à la fois par les Juifs et par les Samaritains : or, la rupture entre les deux communautés date du VIII^e siècle av. J.-C. (cf. *II Rois XVII*).

Gématrie, Notarique, et Thémoura.

Ces procédés, ces pratiques de l'esprit sont tributaires de l'hébreu comme langue et des particularités de son alphabet : ils en sont l'expression et le rendement.

Ainsi que le montre l'exemple de Marc le Mage, gnostique du II^e siècle (cf. Irénée de Lyon, *Adversus Haereses* I, 13 s.), les mécanismes kabbalistiques sont vite inopérants dès qu'ils quittent leur matrice originelle, l'hébreu ; en tentant d'acclimater au grec ces procédés, on tombe rapidement (tout de suite) dans des décorticages artificiels ; – on peut même se demander si ce n'est pas Irénée en personne qui s'est trompé, volontairement ou non, sur la langue originale du gnostique Marc, tant il a de difficultés à nous faire croire, en grec, à de tels artifices (il lui est facile, ensuite, de s'en moquer...). – En clair, les procédés de la Kabbale dont je parle, et en particulier la Gématrie, ont pour champ traditionnel et quasi naturel les ressources intrinsèques de l'hébreu (et c'est sur cette opinion que s'appuient les Kabbalistes) : le fait qu'il existe en hébreu, dans le lexique hébraïque, un nombre considérable d'anagrammes (et d'anagrammes performantes) ; le fait que l'hébreu n'écrive pas ses voyelles ; le fait, enfin, que le Livre sur lequel s'appuie la pensée juive (et samaritaine) traditionnelle soit, radicalement, un livre codé et tenu pour tel. Et, dans son essai sur la *Kabbale juive*, Vulliaud a bien raison de rappeler, entre autres, la phrase de Samuel Arkevolti : « Il n'en est pas des lettres hébreues comme de celles des autres langues, **[131]** car elles sont vivantes. » – Dans ce même essai, Vulliaud produit un chapitre clair sur les procédés élémentaires de la Kabbale.

La Gématrie

Par *Gématrie*, on entend la mise en relation de termes, de groupes de termes ou d'expressions, ayant la même valeur numérique. Toute lettre hébraïque est à la fois, de soi, une lettre et un nombre : de ce fait il est facile, un terme (ou un groupe de termes) étant donné, d'en calculer la somme arithmétique. Cette somme, ou valeur, en est la gématrie. Ainsi « Abraham », en hébreu 'BRHM, a-t-il pour gématrie 248, soit : 1 pour ' , + 2 pour B, + 200 pour R, 5 pour H, + 40 pour M. – Grâce au calcul gématrique se nouent ainsi des liens entre des mots (ou des groupes de mots) n'ayant, selon la sémantique vulgaire, selon le dictionnaire, aucune espèce de rapport.

Et j'ajoute aussitôt : ...alors que c'est sur cette sémantique-là que s'appuie la connaissance, la pseudo-connaissance, de la Bible hébraïque chez les chrétiens : le Livre se transforme ainsi, pauvrement eu égard à son hébreu d'origine, en un recueil de faits divers, d'anecdotes.

Par exemple, il existe, par gématrie, un rapport immédiat entre Abraham et la miséricorde (divine), car RHM, « faire miséricorde », possède la même valeur numérique que lui : 248.

Thème souvent et abondamment développé dans les midrashim.

La Notarique

La *Notarique* est le codage par lequel on groupe les initiales, les médiales ou les finales de plusieurs mots pour en former un ou plusieurs autres.

[132] Cette pratique repose sur le fait que les lettres hébraïques sont toutes, outre des lettres-chiffres, des initiales, des mots, les initiales de ces mots. Ainsi, la première lettre de l'alphabet, de valeur numérique 1, est ' , « aleph » – et ' est aussi l'initiale de 'LP, également « aleph », le sens (hiéroglyphique) en étant « le bœuf » ; la seconde lettre, B, « beith », de valeur numérique 2, est aussi l'initiale de BYT, également « beith », le sens en étant « la maison », etc. – Voilà la particularité de l'hébreu, parmi les langues que le Nouveau Testament met en jeu : posséder des lettres qui sont : des signes, des nombres (ou chiffres), des initiales et des mots. Les 22 lettres fonctionnent ainsi, une à une, comme *aleph* et *beith* (' et B), selon un mécanisme globalement inconnu des langues indo-européennes : car, dans aucune langue indo-européenne (le grec, le latin, etc.), les lettres de l'alphabet ne réussissent à satisfaire aux quatre définitions conjointes des lettres hébraïques : être – je le répète – lettres, être nombres, être initiales, être mots.

Les exemples de notarique, autrement dit les acrostiches, sont innombrables dans la Bible hébraïque.

Et innombrables dans la littérature juive et samaritaine; innombrables aussi dans les textes gnostiques – dans ces accumulations de lettres en quoi les érudits, même modernes, persistent à ne voir que du charabia...

Ainsi, en *Exode* III, 13, la phrase de Moïse vulgairement traduite « S'ils me disent : Quel est ton nom ? – que leur dirai-je ? » vit et repose sur une notarique : l'expression originale LY MH ŠMW MH (litt. « à moi, quoi son nom, quoi ») y est composée de quatre mots dont les finales sont, dans l'ordre et par acrostiche, Y, H, W et H – les quatre lettres constitutives du nom divin le plus sacré (le « Yahvé » ou « Jéhovah » des traductions) ; et cette notarique, évidemment intentionnelle dans le texte, et évidemment performante, n'apparaît évidemment plus dans les traductions courantes : elle **[133]** n'y figure même pas en note! et la matière du texte en est escamotée d'autant.

En outre, dans la phrase que je viens de citer, le mot LY, « pour moi » (le « me » de « s'ils me disent »), contient le Y (« moi ») qui, ajouté au mot 'LHM, « à eux » (le « leur » de « que leur dirai-je ? »), donne 'LHYM, « Élohym », un autre nom divin. Voilà que, dans une phrase courte (« schématique », dirait Girard), passant inaperçue dans les traductions, figurent deux des noms divins : et aucun non-hébraïsant ne le voit, ne le

devine. – J'insiste sur ce genre de lecture du texte biblique, car bien souvent les traités sur la Kabbale (même eux...), et pas seulement ceux de vulgarisation, laissent croire que de tels procédés de codage et de décodage sont propres aux exégètes juifs du Livre sacré : il n'en est rien ; ces exégètes ne font, et n'ont toujours fait, que calquer leur appréhension du Livre sur la production même de ce Livre : c'est parce que, dans le Livre, ces procédés s'expriment, et s'expriment à plein, que les exégètes juifs (et samaritains) traditionnels, les Sages authentiques, hébreux, les ont utilisés à leur tour pour expliquer le Livre. Il ne faut surtout pas voir là des jeux artificiels, et il ne faut pas, non plus, y voir des jeux formels : la Kabbale est la *matière* du Livre, et non son ornement. – Et il faut aussi saisir que de tels jeux, inscrits au cœur de l'économie de l'hébreu comme langue (« langue sacrée », comme le répètent les Talmuds et la littérature apparentée), sont, par nature, mystiques, ressentis et maniés comme tels : aucune césure, ici, entre le Mystique et le Scientifique. (Et j'expliquerai plus loin combien les rédacteurs primitifs du Nouveau Testament baignent dans la Kabbale hébraïque ainsi conçue.)

La Thémoura

La *Thémoura*, enfin, est le procédé kabbalistique de substitution des lettres. À toute lettre, parmi les 22 de l'alphabet [134] hébraïque, on peut ainsi faire correspondre une autre lettre, et les mots se transforment par là les uns dans les autres. L'exemple le plus facile à comprendre, et je le tire encore une fois de la Bible et non de ses commentaires nécessairement plus tardifs, même les mieux avertis, est celui de *Jérémie* XXV, 26 : « Et le roi de Sheshak boira après eux » ; en réalité, par *Thémoura*, par substitution des lettres, il faut lire BBL, « Babel », à la place de ŠŠK (« Sheshak », un lieu inexistant).

Il s'agit ici de la *thémoura* dite « ath-bash », celle qui fait correspondre à la première lettre de l'alphabet la dernière, à la deuxième l'avant-dernière, et ainsi de suite jusqu'à l'épuisement des 22 signes-chiffres. Il existe bien d'autres sortes de substitutions par *thémoura* (cf., à ce sujet, et entre autres, *Le Jardin des Grenades* de Moïse Kordovero).

Sens et portée de la Kabbale

Ce qu'il faut bien comprendre, c'est ceci – car tout mon propos repose là-dessus : que seul l'hébreu, par tradition et à l'exclusion de toute autre langue, et en particulier des langues indo-européennes, intervenant dans le problème de la rédaction (originelle) du Nouveau Testament, permet de produire des réactions satisfaisantes à de tels procédés ; que ces procédés ne sont en rien des jeux de salon aux yeux des rédacteurs bibliques et de leurs successeurs : ils ont participé, ces soi-disant jeux, et en masse, non seulement à l'élaboration des exégèses (midrashim) rabbiniques, mais aussi, plus primitivement, à celle des livres les plus anciens de la Bible hébraïque. Il ne s'agit pas là, en premier lieu, de systèmes ou de méthodes exégétiques : la Kabbale n'est pas, d'abord, l'art de lire le Livre tenu pour sacré ; elle est, d'abord, l'art de l'écrire.

Or, à l'époque de la rédaction des Évangiles, ces procédés [135] (pour ne parler que d'eux) étaient encore et toujours ceux des maîtres de la Science hébraïque.

Cette phrase va, je le sens, faire sursauter plusieurs de mes lecteurs ; elle est pourtant la simple photographie d'une évidence : entre la rédaction des livres les plus anciens de la Bible et la compilation des Talmuds se place l'époque des Évangiles ; or, on trouve des gématries, des notariques et des *thémouras*, aussi bien dans la Thora que dans les Talmuds – il y a donc continuité dans cette science et dans ce savoir-faire-là ; au survol de l'Histoire, elle mérite bien son nom : *kabbale-tradition*. (Peut-être convient-il d'ajouter, mais sans

insister, que les Manuscrits de la mer Morte, dont la rédaction est d'époque supposée peu lointaine de celle des Évangiles, contiennent aussi, et pas seulement dans leurs textes exégétiques, des procédés de ce type. Je ne parviens pas à imaginer la bonne ou mauvaise raison pour laquelle les nombreux spécialistes de ces manuscrits passent toujours à côté de cette constatation-là.)

Je l'ai montré dans les chapitres précédents,

Et récemment Claude Tresmontant l'a montré – cf. son étude intitulée *Le Christ hébreu*, Paris, O.E.I.L., 1983. Mes propres recherches datent de 1980-1982. – Les démonstrations de C. Tresmontant ne doivent rien aux miennes, et vice versa ; par des voies différentes, à tout le moins indépendantes, nous en sommes arrivés à la même conclusion concernant la langue originelle des Évangiles.

tout dans les Évangiles est hébraïque : la syntaxe, le style, les tournures, les concepts, la mentalité, l'usage des verbes « monter », « descendre », « faire », « répondre », et autres – tout, dans les Évangiles (et dans le Nouveau Testament), relève de la mise littérale, en grec de pacotille (parce qu'en grec littéral, justement), d'un original hébraïque.

Que retirer de grec, d'originellement grec, à cet ensemble-là ? Diverses gloses, de courts passages comme le prologue du *Selon-Luc*, etc. : des misères.

[136] Mais cette avalanche de preuves, de plus-qu'indices, ne suffit pas, paraît-il ; la plupart (la plus-que-plupart !) des exégètes néotestamentaires en restent à leur « opinion » têtue ; ils veulent à tout prix, et malgré l'évidence contraire, que les Évangiles soient grecs – ils préfèrent s'en tenir au grec, à un grec nul, cacophonique, barbare, que de recourir à l'hébreu primitif du corpus. – Cet hébreu leur ferait-il peur ?

On dirait que beaucoup de ces commentateurs (en particulier, parmi eux, divers fonctionnaires d'Église) sont gênés de l'origine juive des textes fondateurs du Christianisme : leur manie du grec, dirait-on, leur sert à désémitiser au maximum le corpus. – Mais leur manie du grec leur sert, surtout, à cacher les modes de production des livres néotestamentaires : nous n'allons pas tarder à voir pourquoi.

La preuve des preuves

Eh bien, j'ai pour les tenants de cette insupportable « théorie », à l'exclusive intention de cette majorité de « grécistes », une preuve qui surpasse toutes les autres, toutes les précédentes, toutes celles qu'a données Tresmontant, toutes celles de mes chapitres antérieurs, et cette preuve est :

la présence massive dans les Évangiles (et dans le Nouveau Testament en général), sous leur grec, hors leur grec, des procédés les plus élémentaires de la Kabbale hébraïque : gématrie, notarique et thémoura,

Procédés auxquels il faut évidemment adjoindre les innombrables jeux de mots, jeux d'usage commun dans toute la littérature hébraïque, et jeux que seule, ici, une rétroversion vers l'hébreu permet de repérer, de reconstituer, et de comprendre. Quelques exemples, parmi des centaines, que je tire au hasard de mes fiches :

– *Matthieu XXI, 11* : « Elle enfantera un fils et tu **[137]** appelleras son nom Jésus (ou : Josué), car il sauvera son peuple de leurs péchés. » Je passe sur le charabia que constitue, en grec, cette phrase pour un lecteur grec : « tu appelleras son nom », et « peuple » ressenti comme un pluriel – d'où « leurs péchés » – sont, en grec, des curiosités grammaticales, mais en hébreu des tours très communs ; ce qui m'intéresse, c'est ceci : en quoi le « il sauvera », en grec *sozein*, peut-il fournir une explication de « Jésus » ; en grec, cette explication ne marche pas : aucun lecteur grec ne peut deviner, et *a fortiori* comprendre, quel lien réunit « Jésus-Josué » à « sauver » et « sauver » à « Jésus-Josué » : le « car », pourtant bien là (« car il sauvera... »), n'a aucun

sens en grec. Seul le recours à l'hébreu sous-jacent permet d'apprécier le calembour, « Jésus » (= « Josué », litt. « dieu-sauve ») étant dans cette langue, et dans cette langue seule, pas en grec (*et pas en araméen*), de la même racine que le verbe « sauver » (dans les deux cas, la racine YŠ^c). Et cet exemple montre : que le texte était primitivement en hébreu ; qu'il a été littéralement traduit en grec ; que cette traduction littérale lui a fait perdre son vrai et authentique sens – le sens originel (celui du calembour) ; et surtout : que le texte premier n'était écrit que pour des lecteurs hébreux, et pas pour des Gentils (ni, qui plus est, pour des Juifs non hébraïsants). L'annonce de « Jésus » n'était pas destinée aux Gentils : voilà qui n'est pas secondaire !

– *Éphésiens* IV, 26 : « Que le soleil ne se couche pas sur votre colère » (version française courante) ; aucun lien, en grec, entre le soleil (*ēlios*) et la colère (*parorgismos*) – mais un lien certain, immédiat, en hébreu : c'est le même mot, ḤMH, qui y désigne les deux !

– *Marc* XV, 9 et 11 : « Pilate leur répondit : Voulez-vous que je relâche le roi des Juifs ?... Mais les grands prêtres excitèrent la foule à demander qu'on leur relâchât plutôt Barabbas » (version toute à tous) ; en grec, « Pilate » se dit *Peilatos* et « relâcher », ici, *apoluein* : aucun lien, c'est le cas de le dire. Dans [138] l'hébreu, ce lien est (était...) immédiat : la racine PLT, celle de la transcription de « Pilate », y signifie « relâcher », « libérer un prisonnier ». – Mais alors... Serait-ce que l'action de Pilate (ou, si l'on veut, son intention) découlait, en hébreu, dans la narration d'origine, de la graphie de son nom – et pas du tout de constats ou de rapports historiques ?!

Ces trois exemples, pris, je le répète, à dessein parmi des centaines d'autres tout aussi décisifs, montrent ce qu'il en est du grec des Évangiles (et des Épîtres ? et des Actes ? et de l'Apocalypse ?) : tous les jeux de mots qu'ils contenaient primitivement (à l'instar de la littérature hébraïque) ont été perdus lorsque leur original sémite est passé, corps et biens, dans l'indo-européen.

procédés qui ne sont repérables que par voie de rétroversion, hors de la lecture du seul – et lamentable – grec.

Ce qu'il faut, c'est bien sûr partir du grec (nous n'avons plus à notre disposition que ce point de départ), mais pour immédiatement le quitter et retrouver sous lui, à la fois par lui et à son encontre, la ligne – point par point – du texte primitif hébraïque (juif).

Cette gymnastique de la rétroversion implique une sérieuse connaissance des langues en présence ; elle nous conduit à coup sûr très loin des catéchismes et des versions vulgaires ; mais c'est la seule voie d'accès au texte : *la* voie nécessaire.

Et j'en arrive aux exemples de chiffres.

Exemple du levain

Pourquoi, en *Luc* XII, 1, est-il écrit : « Méfiez-vous du levain – c'est-à-dire de l'hypocrisie – des Pharisiens » ? Là-dessus, Bultmann et autres

Que de noms dans mon stylo ! ils me démangent.

[139] restent plus que muets ; ils passent ; ils courent rejoindre, et bien en vain, le commode giron de leur sainte *koïné*. Car quel rapport y a-t-il dans le grec entre *zumé*, « le levain », et *upokrisis*, « l'hypocrisie » ? – réponse : aucun. Cette phrase est donc incompréhensible en grec, autant qu'elle l'est en français. Et elle orne cependant, depuis des siècles, les sermons, les missels, et les cervelles chrétiennes – cervelles dont la plupart seraient d'ailleurs fort en peine d'expliquer ce qu'est un « pharisien ». – Mais si l'on sait qu'en hébreu l'équivalent du « levain » est ḤMŠ et celui de l'« hypocrisie » ḤNP, alors on comprend tout : on comprend le « c'est-à-dire » du grec et de la version française courante ; car, en hébreu, et en kabbale, et pas ailleurs, la gématrie du « levain » est la même que celle de l'« hypocrisie » !

Gématrie de HMS (« levain », mais aussi « vinaigre », d'où l'épisode du vinaigre lors de la Passion, d'où, aussi, ses sous-entendus) : $8 + 40 + 90$, soit 138. Gématrie de HNP (« l'hypocrisie », mais aussi, et plutôt, « l'impiété ») : $8 + 50 + 80$, soit également 138.

Ridicule et stérile en grec, évidente en hébreu, en kabbale, cette phrase n'a jamais été écrite en grec, et elle n'a pas été écrite à l'intention de lecteurs grecs (juifs ou non) ; par contre, elle a été ultérieurement traduite, et cette traduction lui a fait perdre son sens – son fondement arithmétique.

La phrase est de Luc. « Luc bon écrivain » est un des lieux communs de l'exégèse... Or, son grec est en fait aussi sémite que celui des autres évangélistes, et donc aussi nullâtre que le leur eu égard aux canons d'un hellénisme même modérément tatillon ; seul le prologue a l'air grec-de-source : et c'est bien ce qui le fait jurer avec le reste de l'ouvrage ; tout ce reste est, quant à son socle et gloses de traducteurs mises à part, hébreu.

Il n'existe donc une relation entre le levain et l'hypocrisie qu'en hébreu ; elle est gématrique ; elle est kabbalistique : intraduisible et illisible dans une autre langue, cette gématrie (cette [140] kabbale) n'est plus que du zéro dans le *Selon-Luc* de nos manuscrits indo-européens. Autre exemple, tiré d'un autre Évangile :

Les 30 pièces de Judas

En *Matthieu* XXVI, 15, des pièces d'argent sont versées à Judas : 30 pièces ; comme pour les poissons, pas une de plus, pas une de moins. La justification des 30 pièces est rapportée par Matthieu (et surtout par les notes de nos éditions-traductions courantes), non pas à des faits réels, s'étant historiquement produits, mais à... une citation de *Zacharie* XI, 12 : « Et ils prirent les 30 pièces d'argent », citation qui ne mentionne aucunement – et pour cause ! – le nom de Judas. Et nos commentateurs, nos érudits, nos grécistes, se satisfont et entendent nous satisfaire de la référence, sans se poser la question, encore une fois naïve et de bon sens, qui me vient aussitôt à l'esprit : pourquoi 30 pièces *et* Judas ? – Or, et c'est bien ce que le grec est incapable de nous dire, le nombre 30 correspond à la gématrie de l'hébreu YHWDH , « Judas » (et aussi : « la Judée »).

Soit, dans l'ordre des lettres-chiffres du mot : $10 + 5 + 6 + 4 + 5 = 30$.

Seul l'hébreu, par gématrie et par kabbale, justifie le rapport narratif entre les 30 pièces d'argent et *Judas*.

Encore une image de la manière anhistorique dont sont édifiés les textes évangéliques et leurs récits. – Quant au fait que, par Judas (ou : par la Judée, distincte de la Galilée et de la Samarie ?), l'argent et la croix (le bois, l'arbre, S) soient ici narrativement réunis, c'est encore la gématrie (et non le grec – et non l'Histoire) qui nous l'indique : la valeur de KSP , « l'argent », est identique à celle de S , « le bois » : 160. Avec l'article H , de valeur 5, les deux mots ont pour [141] gématrie commune 165, la même que celle de $\text{MLK} + \text{YHWDYM}$, autrement dit « le roi des Juifs » (ou : « ...des Judéens ») – d'où, encore une fois hors du , grec, *Marc* xv, 26, et sa mention du « motif de la condamnation » de Jésus-Josué : la prétention au titre de « roi des Judéens » ! Hors Histoire et hors grec, seul l'hébreu, par ses réseaux gématriques, invitait le narrateur primitif à lier ainsi le bois (la croix), l'argent et le titre royal ; dans le grec tout cela est perdu – dans l'hébreu, tout cela possède (possédait) la même valeur. Équivalence absolue des trois termes.

Exemple du pain

Autre exemple, sur lequel je ne puis risquer qu'une ébauche, tant il est riche : celui du « pain », hébreu LĤM (« pain », « festin », « nourriture », mais aussi « lutte », « massacre »).

Jésus-Josué-*Dieu sauve* est dit né à Bethléem, en hébreu BYṬ-LĤM, litt. « maison du pain » ou « maison du massacre » ; toutes les variations évangéliques sur le fameux (et historiquement caduc) « massacre des innocents » sont tirées des équivoques de LĤM, équivoques sans aucun écho dans le grec. – Et ceci en dit long sur la conception que les évangélistes primitifs, juifs-hébreux, avaient de l'Histoire ; cette conception n'était certainement pas celle qu'on leur prête habituellement : ce n'étaient nullement des reporters.

Les rapprochements gématriques sont ici trop nombreux ; je n'en citerai que quelques-uns.

Il faut noter d'emblée que LĤM, « pain », possède deux valeurs gématriques, puisque son M, placé en finale, peut égaler alternativement 40 ou 600 ; la richesse (la puissance) gématrique de ce terme est donc double, et d'autant plus grand le nombre de ses équivalents.

[142] « Le pain », LĤM donc, a la même somme ou valeur gématrique que « Abraham » + « Isaac » + « Jacob » : 638 – d'où l'intime relation évangélique entre la définition de Jésus-Messie

Je signale à quelques catéchistes et bâcleurs d'homélies (indo-européennes) que « Christ » ne signifie pas « crucifié ».

comme « pain » (par exemple en *Jean* VI, 35, 41, 48) et la citation d'*Exode* III, 6 (fournie en *Matthieu* XXII, 32, et *Marc* XII, 26) : « Je suis le dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob » – intime relation arithmétique que le grec, pour ne pas changer, passe aux oubliettes. Quel rapport, en effet, dans le grec, existe-t-il par ailleurs, en *Matthieu* VIII, 11, entre le « festin » (hébreu LĤM, toujours lui) et « Abraham, Isaac et Jacob » ? – aucun. Aucun grec ne peut comprendre ce texte. Aucun lecteur, autre qu'hébreu, de culture et de langue hébraïques, ne peut saisir les réseaux gématriques dont « pain » est l'un des pôles, car ce n'est qu'en hébreu que ces réseaux se fondent, se justifient – existent. (Ces réseaux n'étaient pas destinés, primitivement, aux Gentils ou aux Juifs non hébraïsants ; pas destinés aux Grecs ; pas destinés aux Romains ; pas destinés à l'Église romaine.)

Quant au sens... Quant à la valeur sémantique des concepts... Qu'on compare la futilité, en grec comme en français, de *Jean* VI, 48 (« Je suis le pain de vie... »), et sa valeur explosive en hébreu, où, je viens de le dire, LĤM, « le pain », signifie aussi « le massacre » et « la lutte », c'est-à-dire l'exact inverse de la vie (et, si l'on se réfère au sens du verbe ḤYH, de la résurrection). – La même incroyable émasculature se produit avec le concept de « bon berger », en grec de traduction *o poimén o kalos* (par exemple en *Jean* X, 11 et 14 : « Je suis le bon berger ») – l'original hébreu en étant HR^cH HTWB, mélange encore plus détonant que le pain de vie, puisque R^cH, « berger », est en hébreu de la racine R^cH signifiant à la fois « paître-faire paître » et... « être mauvais », de sorte que l'image hébraïque primitive du « bon berger » était celle du court-circuit entre « le bien » (TWB) et [143] « le mal » (R^c), court-circuit déjà présent dans « l'arbre » (°Š, « la croix ») du Bien et du Mal planté par le Livre de la Genèse dans le Jardin d'Éden : cet énorme court-circuit n'existe plus, à proprement parler n'existe plus, dans les Évangiles et dans leur grec de traduction. Absolu gâchis !

Autour du mot « messie »

En *Marc* XIV, 62, il y a cette question : « Es-tu le Messie »

Dans les livres parlant ou prétendant parler du Nouveau Testament et des origines du Christianisme, les contresens sur la signification du mot « Messie » (employé à tort et à travers) sont consternants.

le fils du Béni ? » Ce n'est assurément pas le grec qui nous dira que « messie-christ-oïnt », en hébreu MŠYĤ, est composé des mots ŠM et ĤY, dont le premier (litt. « le nom ») est un substitut hébraïque courant du nom divin YHWH, alors que le second signifie tout simplement « vivant », puis « revivant », puis « ressuscité » ;

Cf. les dictionnaires bibliques, et cf. Jastrow , p. 454a.

ça n'est donc pas le grec qui nous dira que l'hébreu « messie » renferme, par simples césure et anagramme, le concept du « Dieu vivant », du « Dieu ressuscité », concept dont on m'accordera pourtant qu'il n'est pas marginal dans le corpus chrétien.

Mais il y a plus.

Le grec est également incapable de nous suggérer, dans la phrase interrogative que je viens de citer, la justification de l'expression « messie fils du béni » ; cette expression (MŠYĤ + BN + BRWK) a la même gématrie que LĤM, « le pain ». Par l'hébreu seul, sous le grec et à son détriment, par rétroversion, on saisit du coup tout le sens de la réponse affirmative qui suit :

[144] « C'est moi », hébreu 'N(K)Y HW', litt. « moi lui » (avec tous les sous-entendus mystiques et ésotériques du pronom HW', « lui » !).

être le pain et être le messie-fils-du-béni, c'est, dans la langue perçue et travaillée comme sacrée par les rédacteurs originaux, la même chose : 638.

Notons qu'en hébreu, pas en grec évidemment, « béni » et « premier-né » sont des anagrammes absolues : BRWK dans le premier cas, BKWR dans le second ; encore un rapprochement qui a son poids dans le corpus. – Quant à l'expression que je viens de mentionner, « messie fils du béni », MSYĤ BN RRWK, elle possède pour notarique (de ses lettres finales) le mot ĤNK, « Hénoch » – mais comment développer tous ces points ?...

Mais continuons avec le pain.

Retour au « pain »

La dernière lettre, M, de LĤM, « le pain », lorsqu'elle quitte la valeur 600 et prend celle de 40, comme le lui permet la Kabbale, donne au mot la valeur arithmétique de 78.

30 pour L, + 8 pour Ĥ, + 40 pour M, somme : 78, (De Dieu à Jésus inclus, dans la généalogie fournie en *Luc* III, 23-38, se succèdent 78 noms !)

Cette gématrie de 78 est aussi, et comme par hasard, celle de « fils de Dieu ».

« Fils de Dieu » (ou, si l'on veut, « du Père », ainsi que le nomment souvent les Évangiles), c'est BN YHWH, soit $52 + 26 = 78$. – En fait, l'expression peut aussi vouloir dire « fils-dieu » ou « fils + dieu ». – Et notons ici les progressions du chiffage. Dieu est dit « un », hébreu 'ĤD, valeur gématrique 13. Le double de 13 est 26, gématrie de YHWH (le tétragramme divin, le verbe « être » à toutes ses formes). Le double de 26 est 52, gématrie de BN, « le fils » [145] – tous ces doublages provenant du B qui figure en tête de la Thora (B = 2). – Or ce 52 est aussi la gématrie de BHMĤ, « la bête » (cf. le fameux, ou la fameuse, Béhémot) d'où la question inepte en grec d'*Apocalypse* XIII, 4 : « Qui égale la bête ? » (réponse non formulée, mais appelée par la forme arithmétique de la question même : BN, « le fils », 52), d'où également le nombre des têtes de la bête ($5 + 2 = 7$) et celui de ses cornes ($5 \times 2 = 10$), nombres élaborés sur les deux chiffres constitutifs du nombre 52. – Mais 52 n'est pas que cela : c'est aussi la gématrie de HTWBL, litt. « le baptisant », « le baptiste » : or Jésus, comme le Baptiste, « est livré » ; ils ont une naissance et une trajectoire similaires ; ils sont constamment mis en balance. – Et ça n'est pas fini : si, cette fois, on n'adopte plus la gématrie classique mais le chiffage par rangs de lettres (chaque signe graphique revêtant la valeur simple de son numéro d'ordre dans l'alphabet, de 1 à 22 inclus), 52 est l'équivalent, pêle-mêle : de « Jean » (YWHĤNN = $10 + 6 + 8 + 14 + 14 = 52$), de « messie » (MSYĤ, = $13 + 21 + 10 + 8 = 52$), de « rabouni » (cf. le titre donné à Jésus en *Marc* X, 5 1 et *Jean* XX, 16 – RBWNY = $20 + 2 + 6 + 14 + 10 = 52$), etc. etc. etc. – Mais les grécistes vont

me crier : « coïncidences ! » À longueur d'Évangiles (et de Nouveau Testament) des dialogues, des questions, des équivalences ou des oppositions sémantiques, des transferts de mots et de notions, se fondent (se fondaient) en hébreu sur des monceaux de calculs arithmétiques : et personne ne les voit, personne ne les étudie – depuis des siècles !

Voyez à présent la phrase de *Matthieu* IV, 3 : « Si tu es le fils de Dieu, ordonne que ces pierres se changent en pains » ; cette phrase est nulle en grec (comme en français), où on la dirait clownesque, mais d'une subtilité à toute épreuve aux yeux de qui la retrovertit dans son hébreu original :

1. En grec, *uios*, « le fils », *theos*, « le dieu », *lithos*, « la pierre », et *artos*, « le pain », n'ont pas le plus petit début de [146] commencement de rapport. Ce sont des mots sans lien, qui ne fonctionnent pas ensemble dans l'économie de la langue. Dans le grec, déjà syntaxiquement débile, la phrase de Matthieu ne fonctionne ni sémantiquement ni phonétiquement.

2. En hébreu, par rétroversion, les choses se passent tout différemment. Déjà, pour un lecteur superficiel, il y a (il y avait) un jeu de mots entre BN, « le fils », et 'BN, « la pierre ».

Voir, à ce sujet, le chapitre « Pierre et fils chez Flavius ». Les jeux de mots sur la *pierre*, le *fils* et la *construction* sont très bien employés dans la littérature hébraïque et (donc!) dans le Nouveau Testament. En grec, ces jeux sont abolis; en hébreu, BN, « fils », 'BN, « pierre », BNH, « construire », « bâtir », BYNH, « intellect, gnose », etc., sont immédiatement assonants et voisins.

Il existe aussi, dans *Le Pasteur* d'Hermas, grand texte que tout le monde, par malheur, s'accorde à croire de rédaction grecque et chrétienne, une profusion de jeux sur ces mots-là, jeux de mots seulement perceptibles par rétroversion. Mais l'éditeur et traducteur français de ce chef-d'œuvre n'en a pas vu un seul, malgré son aveu, ça et là, de quelques « sémitismes » ! (cf. Hermas, *Le Pasteur*, édition-traduction Joly, Paris, Le Cerf, 1968, 2^e tirage).

Il convient de remarquer : que *Le Pasteur* d'Hermas, comme le corpus néotestamentaire, n'existe plus qu'en grec (et en sahidique, copte, etc.) ; que son grec est, comme celui du Nouveau Testament, un grec de traducteurs ; que son grec, comme celui du Nouveau Testament, renvoie à un original sémite (hébreu, avec inclusion de termes araméens et de mots d'emprunt) ; que *Le Pasteur* d'Hermas a longtemps figuré dans le Canon chrétien (il fait partie du Codex Sinaïticus), alors que n'y intervient jamais le nom de Jésus (mais cette absence ne lui est pas propre : près de la moitié des monuments les plus anciens du Christianisme ignorent ce nom). – Là encore, ne pouvant tout dire, je suis obligé de passer.

Mais puisque j'en suis à Hermas, et qu'il est des [147] farces qui méritent un large public, j'en relève une qui confortera, négativement, mon propos sur les Évangiles – une qu'Hermas en tout cas (sans doute un contemporain des évangélistes) n'avait certainement pas prévue. Dans son *Pasteur* (Vision IV, 2,4), on lit : « Voilà pourquoi le Seigneur a envoyé son messenger, celui qui domine les bêtes, et dont le nom est Thegri : il lui ferma la bouche... » Le traducteur français, pourtant au fait, ou supposé au fait, de la littérature juive, gratifie ce « Thegri » d'une note : « Ce nom propre... ne se trouve qu'ici. » Il aurait dû écrire : « Je n'ai jamais vu, ailleurs qu'ici, ce mot-là. » Mais dans la 2^e édition, l'auteur-traducteur complète sa note d'un renvoi à un article d'un certain Krüger, intitulé (*sic*) : « Une source turco-mongole possible pour Thegri dans *Le Pasteur* d'Hermas. » (J'imagine, ne l'ayant pas lu, mais ayant autrefois fréquenté les ouvrages de Plan Carpin, de Heissig et de Grousset, que cet impossible article rapprochait le *Thegri* d'Hermas du *Tangri* – litt. « les Célestes », « le Ciel » – des Mongols : on ne se refuse rien : les uns versent les Évangiles primitifs dans l'hellénisme, les autres charrient Hermas jusque dans le Désert de Gobi...) Et Joly commente ce renvoi aux Mongols en disant : « Nous n'avons malheureusement aucune compétence pour apprécier l'hypothèse de J. R. Krüger à propos du vocable *Thegri*. » C'est le cas de le confesser ! Car, sans fantaisie aucune, ṬRYG (et toutes ses anagrammes), original du *Thegri* d'Hermas, est, dans la littérature juive et samaritaine

hébraïque (cf., par exemple, *Exode Rabbah* XXXII, 1 – passage référant, en effet, à un ange-messager, hébreu ML’K), un mot forgé valant gématriquement 613, et exprimant, non pas certes la mongolité, mais le nombre des commandements divins répertoriés dans la Thora. Dans son *De Arte Cabalistica*, au livre III, même Reuchlin, pourtant piètre kabbaliste, parle du nombre « des 613 commandements de Dieu » que les docteurs juifs « appellent TRYG ». Au lieu de suivre, ne serait-ce qu’une minute, la Route de la Soie et un [148] article plaisantin, monsieur Joly aurait dû s’informer des rudiments de la littérature juive-hébraïque et de sa tradition : c’est le moins qu’on doive exiger de soi, et d’autrui, pour une édition-traduction du *Pasteur*. – On le voit, le Nouveau Testament dit « canonique » n’est pas privilégié pour ce qui est des mauvais traitements : Hermas et son chef-d’œuvre en ont aussi leur part belle – et ils ne datent pas d’hier.

3. Mais, toujours par voie de rétroversion du passage, la lecture gématrique est encore plus productive. Car, d’une part, la gématricie de ’BN, « la pierre », est la même que celle de BN H’LHYM, « fils de Dieu » : 703,

Identité qui, elle aussi, comme les autres court à travers tout le corpus.

703 est par ailleurs la valeur arithmétique de GN, « le jardin » (jardin quelconque ou paradis, « le *jardin* d’Éden »). Or n’est-il pas question, quelque part dans les Évangiles, d’un certain « fils de dieu » (rendu vulgaire) *ambulans in horto* ?

et, d’autre part, la gématricie de LHM, « le pain », est la même que celle de BN YHWH, « fils de dieu » : 78 ; – mais, et c’est l’un des nœuds du texte, dans le premier cas c’est de « fils d’Élohym » qu’il s’agit, alors que dans le second c’est de « fils de YHWH » (= « fils du tétragramme »).

Et puis 78, valeur du pain, est aussi celle de ce même tétragramme divin (YHWH) développé : HWH WHYH WYHYH, « est + était + sera », développement explicitement cité, révélé, divulgué, en *Apocalypse* I, 8 (par exemple) – et développement de 12 lettres (« 12 » n’est pas un nombre marginal dans le corpus, n’est-ce pas ?).

Autrement dit, dans la phrase de Matthieu qui nous occupe, il n’est pas du tout question, bêtement (style catéchismes pour prestidigitateurs), de transformer des pierres en pains : c’est tout le travail hébraïque sur les noms divins (et sur leur descendance, comme dans les 78 intervenants de la généalogie du chapitre III [149] de Luc) qui est en jeu ici. Ni plus, en effet, ni moins.

J’ajoute, sans intention aucune, que 78, gématricie du pain, est aussi celle de HGLYL, litt. « le (district) rond », « la Galilée ».

L’exemple du « pinacle »

Mais, puisque j’en suis à l’épisode dit « de la tentation au désert », *Matthieu* IV, 1-11, j’en viens à ceci :

– d’une part on y lit que le diable (?) conduit Jésus-Josué sur « le pignon du temple » (en grec, *epi to pterugion tou ierou*),

Comment nos traducteurs européens de ce morceau font-ils pour pousser *pterugion* (litt., en grec, « la petite aile » – équivalent majoritaire de l’hébreu KNP dans la Septante, chez Aquila, etc.) à devenir un « pignon » ou un « pinacle », c’est du mystère-miracle à l’état brut, mais passons.

– d’autre part, dans le même passage, je lis une citation du Psaume XCI (11-12) : « Il donnera des ordres pour toi à ses anges, et ils t’élèveront sur leurs mains de peur que tu heurtes ton pied à une pierre. »

En admettant pour exacte cette traduction...

Je comprends que cette citation puisse conduire (toujours hors Histoire, anhistoriquement) Jésus à être élevé, mais pourquoi sur « une petite aile » ? – c'est ce que la citation du Psaume XCI ne dit pas.

Ou plutôt : c'est ce qu'elle ne dit pas *en grec* – alors que c'est justement ce qu'indique le recours à l'hébreu ! Car *pterugion*, « petite aile », est en réalité l'équivalent grec, ici, de KNP, « aile », « bord » et, métaphoriquement, « la religion juive », « l'absolue adhésion à Dieu » (cf. Jastrow, p. 651). Et ce terme, autrement dit la position de Jésus, est donné par notarique à la fin de la citation : le Psaume dit en effet: « ils t'élèveront de peur que tu frappes », en hébreu YŠ'WNK PN ṬGP ;

[150] Notez, déjà, le début du premier terme : il fait jeu de mots avec « Jésus » !

les dernières lettres de ces trois mots sont, dans l'ordre, K, N et P, et ces finales forment le mot KNP, « l'aile ».

Si donc Jésus, dans l'épisode, se retrouve sur une aile, c'est parce que, par notarique (par acrostiche), le verset du Psaume cité en la circonstance contenait la mention dudit lieu : mais allez trouver cela dans le grec ! – Allez aussi trouver dans le grec que PN ṬGP, « de peur que tu frappes », a pour gématrie 613, nombre des commandements (« tu feras » et « tu ne feras pas », selon l'étiquetage des rabbins) de la Thorah ! –

Le sens métaphorique de KNP (« aile », mais aussi « adhésion à YHWH ») joue donc pleinement.

Mais nous voilà très à l'écart des tableaux sulpiciens...

Comme on le voit ici encore, la narration évangélique n'est nullement historique ; elle procède, kabbalistiquement, sur la base de textes très antérieurs à elle (ici le verset d'un Psaume). Et les évangélistes ne se cachent nullement de leur peu de souci de l'Histoire : ils donnent, en hébreu, leurs citations référentielles ; ils montrent comment ils travaillent ; en connection constante, et exclusive, avec les ressources de leur langue et de leur Livre sacrés. Ou plutôt : ils donnaient... ils montraient... – car plus rien, ou presque, de leur démarche et de son rendement ne se conserve dans le grec ; ils procédaient ainsi *en hébreu*. Et ils procédaient ainsi en savants, pas en illettrés – et en hommes du Livre, et pas en reporters. Regardez *Matthieu* I, 21-23. La traduction française courante est la suivante : « Elle enfantera un fils et tu l'appelleras Jésus (Josué) car il sauvera son peuple de leurs péchés. Tout cela arriva pour accomplir cette parole du Seigneur qui dit par le prophète : Voici, la vierge sera enceinte et enfantera un. fils, et lui, on l'appellera Emmanuel, ce qui veut dire : Dieu avec nous. » On le voit – on devrait le voir – immédiatement : ce texte ne fonctionne pas. D'une part le nom du fils est « Jésus-Josué », et de l'autre on justifie [151] ce nom par une citation d'Isaïe (VII, 14) qui invite à l'appeler tout au contraire... « Emmanuel » ! c'est idiot ; et c'est pourtant le grec.

Or tout s'explique aisément par notarique (par acrostiche) si on lit la citation prophétique en hébreu : le « enfantera un fils et on l'appellera Emmanuel » de nos versions correspond à l'original YLDṬ BN QR'Ṭ ŠMW 'MNW'L. Or les premières lettres, respectivement, de YLDṬ (verbe « enfanter »), de ŠMW (« son nom ») et de 'MNW'L (« Emmanuel », « Dieu avec nous », « Dieu notre peuple »), forment, dans l'ordre, le mot YŠ^c (« sauveur »), racine de « Jésus-Josué ».

Le recours à cette citation, absurde et dérisoire dans le grec, ne se rentabilise que par l'hébreu, dans l'hébreu, par exégèse kabbalistique. Le nom « Jésus » appliqué au réputé fondateur du Christianisme n'est donc en rien tiré de l'Histoire, au sens où nous l'entendons, mais d'un calembour (« Jésus-Josué » = « Dieu sauve ») et, par exégèse (par midrash), d'une citation d'un prophète. Et cette citation d'Isaïe produit d'autres rapprochements ! Ainsi YLDṬ BN, « enfantera(s) un fils », a pour gématrie 496, la valeur même de MLKWṬ, « le royaume ». Annonce du fils, elle est aussi annonce du Royaume. Et elle ne l'est pas, encore une fois, historiquement, mais dans la langue, dans l'hébreu – dans le travail sur l'hébreu.

Je note enfin qu'en plénitude (en « plérôme »), c'est-à-dire avec explicitation des lettres, la graphie YŠW^c (graphie possédant, dans l'ordre, les mêmes voyelles que YHWH, graphie vocaliquement – « en esprit-en souffle » – équivalente au nom divin le plus sacré !), « Jésus », vaut 522, valeur aussi de MLKWṬ YHWH, « Royaume de Dieu-Royauté Divine », ce que, par pudeur (une pudeur dont sont coutumiers les savants juifs-hébreux), les traducteurs anciens des Évangiles ont rendu par « royaume des cieux ».

Je commence presque à entr'entrevoir pourquoi nos spécialistes patentés du Nouveau Testament poussent les hauts cris lorsqu'on ose leur suggérer [152] que les Évangiles ont été primitivement rédigés en hébreu.

(Justification des identités que je viens de noter :

1/ YLDṬ BN = 10 + 30 + 4 + 400 + 2 + 50 = MLKWṬ = 40 + 30 + 20 + 6 + 400 ; somme, dans les deux cas : 496.

2/ Le plérôme (ou développement) de YŠW^c est : YWD + ŠYN + WW + °YN = 10 + 6 + 4 + 300 + 10 + 50 + 6 + 6 + 70 + 10 + 50 = 522. Ce plérôme a bien la même valeur que MLKWṬ YHWH = 40 + 30 + 20 + 6 + 400 + 10 + 5 + 6 + 5.)

Notariques... Gématrices... Plérômes... Codages hébreux... Ce à quoi personne ne s'attendait de la part des évangélistes – mais je continue.

Exemple de la « colombe »

Comment le grec nous permettrait-il de saisir la phrase de *Matthieu* III, 16 :

Phrase unanimement bafouée dans les églises par des gens ayant nombre d'opinions sur la contraception et la bombe nucléaire (entre autres), mais incapables de mesurer la teneur et les modes de production des textes sur lesquels ils prétendent s'appuyer – en se trompant, à leur propos, de langue.

« Il vit l'esprit de Dieu descendre comme une colombe ? » Ce n'est vraiment pas avec la colombe grecque de la phrase, *peristera*, que nous allons nous y retrouver, car ce volatile-là n'a jamais entretenu le moindre rapport ni avec Dieu ni avec son esprit.

Ce n'est qu'en hébreu que YWNH, « colombe » (et, indissociablement, « Jonas », l'hôte du gros poisson), possède les mêmes voyelles, dans l'ordre et non écrites, que YHWH, le tétragramme divin (notre pauvre « Yahvé-Jéhovah »), le nom le plus sacré de Dieu.

[153] « Dieu » est d'ailleurs une traduction grecque de YHWH, une image impropre. YHWH est, pour les Sages juifs-hébreux, le « nom imprononçable » par excellence.

YWNH (« Jonas ») ne se sépare ou distingue graphiquement de YHWH que par son N ; or le N est, en hébreu, le hiéroglyphe (NWN) du poisson : l'histoire de Jonas et de la baleine de nos imageries infantiles tourne en réalité, dans l'hébreu, autour de ce problème ; mais dois-je aussi insister là-dessus ; dois-je aussi insister sur les N figurant dans « Ninive » ?

La descente de l'esprit de Dieu (c'est-à-dire de son souffle, de son vent – hébreu RWĤ, au féminin) comme colombe est la descente des voyelles divines. En grec, *peristera*, « la colombe », *pneuma*, « l'esprit », et *theos*, « le dieu », n'ont pas le plus petit minuscule début de rapport.

L'importance des voyelles (non écrites, en hébreu) est ici capitale, puisque c'est par ses voyelles que la graphie YŠW^c (ou YHW^c, etc., « Jésus-Josué », litt. « Dieu sauve-a sauvé-sauvera ») est équivalente à la graphie YHWH, Nom sacré. C'est à cela que le texte et sa « descente » d'une colombe font allusion : *faisaient* allusion, en hébreu, dans l'original !

Comme les autres, ce texte de *Matthieu* a été écrit en hébreu, par des rédacteurs juifs-hébreux, pour des lecteurs juifs-hébreux, et puis traduit littéralement (dans le seul respect de la sémantique et de l'ordre des mots, et sans égard pour le sens profond, pour la mystique) ; et ce texte relève de la littérature écrite, pas de la littérature orale, et du travail sur la langue, pas du reportage journalistique.

J'ajoute que YWNH, « colombe », a la même gématrie, 71, que H'NYH, « la barque » (cf. les barques des Évangiles – et cf., dans le livre de ce prophète, « Jonas » s'embarquant, c'est-à-dire, en hébreu, « descendant ») ; que la gématrie de KYWNH, « comme une colombe », « en tant que colombe », « comme Jonas » (voir, toujours, *Matthieu* III, 16), est la même, [154] 91, que celle de H'LHYM, « l'Élohym (unique) », de N'M, « la Parole, l'oracle, divins », de 'MN, « l'Amen », etc. ; j'ajoute enfin que la descente de la colombe-Jonas lors du baptême de Jésus se produit au Jourdain: aucun rapport entre « descente » (« descendre ») et « Jourdain » dans le grec (même non-rapport qu'en latin, en français, etc.), alors qu'en hébreu YRDN, « Jourdain », signifie littéralement « qui descend » (racine YRD, « descendre »). Tous rapprochements, jeux sémantiques et arithmétiques, perdus dans le grec, les catéchismes, les missels, et les églises.

Exemple du « royaume divisé »

Et quelle est la justification de la fameuse phrase

S'aperçoit-on que je prends à dessein pour exemples des phrases connues, universellement citées depuis des siècles – et universellement trahies ?

de *Matthieu* XII, 25 : « Tout royaume divisé contre lui-même court à sa ruine »,

Rendu français bien élégant; en grec c'est charabia – comme d'habitude.

si ce n'est que la gématrie de MLKWṬ, « royaume », « règne », est de 496 ; que 496 divisé par 2, comme nous y invite le texte, donne 248 ; et que 248 est la valeur arithmétique de ḤRM, « ruine », « désolation », « dévastation ».

Les traducteurs antiques de l'original ont rendu ḤRM, ici, par le grec *erémoo* : les deux termes, d'une langue à l'autre, assonent, et la rétroversion en est facilitée – et assurée – d'autant : merci aux traducteurs primitifs, même s'ils ne sont que cela.

On aura beau diviser dans toute autre langue que l'hébreu tous les royaumes qu'on voudra, jamais, par gématrie, autrement dit dans l'économie de la langue même, on ne fera qu'un demi-royaume y soit (nécessairement) l'égal d'une ruine.

[155]

Exemple du Prologue de Jean

Comme on le sait – comme on devrait le savoir –, des milliers de pages factices ont assailli le *logos* « le verbe ») du Prologue de Jean. Tout le monde a vu – et voit encore ! – dans ce *logos* là le summum de la grécité ; au commentaire on a convoqué Platon, Aristote, et Philon. Et puis Plotin tant qu'on y était. Et puis, aussi, les Stoïciens. Comme si la Septante, qui utilise des centaines de fois ce terme comme équivalent systématique de l'hébreu DBR « parole/chose », avait été le fait de rédacteurs originaux. Mais non ! c'étaient des traducteurs.

Claude Tresmontant, dans son *Christ hébreu*, comme Vulliaud l'avait fait avant lui, se débarrasse aisément de ces aberrations, aberrations qu'on trouve jusque dans les manuels de philosophie, dans ceux du moins qui daignent parler du Christianisme – thème du *Selon-Jean* influencé par les philosophes grecs...

Ce Prologue de Jean, comme tous les textes dont il n'est, après tout, que le voisin, fonctionne en fait sur la base de sa langue d'origine, l'hébreu, et sur les procédés dont j'ai longuement donné ici la description. Ce prologue n'est pas originellement grec ; il est hébreu – il doit se lire (enfin !) comme tel.

Sa syntaxe est évidemment nulle au regard de la grammaire et du lexique grecs ; par exemple, au verset 13, il est question « des sangs », au pluriel,

pluriel à tout le moins insolite en grec et courant en hébreu (DMYM). Et au verset 3, ce *o gegonen* qui rentre très normalement dans un calcul gématrique et à propos duquel nos exégètes se posent des problèmes de... ponctuation (de virgules, je ne mens pas !). – Gâchis, gâchis... Sophocle, aux mains de spécialistes semblables à ceux du Nouveau Testament, finirait en auteur d'opérettes.

[156] Quelques exemples de gématries, tirés de ce prologue. Le soi-disant *logos*, en hébreu (originel) DBR, « se fait

Encore une erreur inadmissible des traducteurs-exégètes passe-partout, une imposture pure : « se faire » se dit en hébreu « être fait » (N^eSH) ; et l'équivalent de « devenir » y est « être pour » (HYH ou NHYH L) ; le verbe grec utilisé ici (avec un simple attribut) est le calque, majoritaire dans la Septante, du verbe « être » hébreu (HYH), tout simplement. Affirmation d'existence, d'équivalence, et non pas de transformation. (Et n'oublions pas, à cette occasion, que le nom divin YHWH est le concentré de toutes les formes du verbe HYH, précisément, « être ».)

chair », en hébreu B^eSR.

Ce B^eSR, comme le sait tout hébraïsant, ne désigne pas (ou pas seulement ?) la viande, la chair, mais la partie organique de l'individu vivant ; l'expression biblique « toute chair » (inepte en grec, et pourtant présente dans le Nouveau Testament), KL B^eSR, est l'équivalent de « tout homme » (tout homme comme tout, et non pas tout homme comme viande). Comme le souligne Claude Tresmontant dans son étude déjà citée, les contresens sur la *chair* néotestamentaire sont gros de conséquences. Et – je l'ajoute aussitôt – ces contresens datent des premiers Pères de l'Église (cf., par exemple, Tertullien et son *De Carne Christi*).

Je signale, en outre, qu'« évangile » se dit en grec *euaggelion*, et que, toujours en grec, dans le grec du Nouveau Testament, « chair » se dit *sarx* : aucune espèce de rapport. En hébreu, les deux mots s'écrivent respectivement B^eSRH et B^eSR : d'où les nombreux jeux sur ces termes dans le corpus, jeux ignorés des exégètes dès lors qu'ils demeurent invisibles et dans le grec et dans nos traductions bon marché dérivées du grec. – Je plains décidément, vraiment, et sincèrement, les chrétiens.

Autre point important. Aucune lettre hébraïque ne vaut arithmétiquement zéro. Par conséquent, et ainsi que le permet la Kabbale, je puis considérer **[157]** tout zéro intervenant dans la gématrie d'un mot comme nul et non venu : le supprimer. Ainsi la valeur de DBR, « verbe » (?), « parole/chose », 206 (4 + 2 + 200), est-elle équivalente à 26 – or 26, comme mon lecteur le sait déjà, est la gématrie de YHWH, « Dieu » (d'où la phrase, immédiate en hébreu, inadmissible en grec : « Dieu était le verbe » – constat d'un simple 26 = 26) ; de même, la valeur de BSR, « la chair » (?), 502, peut-elle se ramener à 52 – or 52 est la gématrie de BN, « le fils ». Chair et parole, si l'on maintient ces bêtes traductions, sont ici les équivalents directs, et respectifs, du Fils et de Dieu : et cette double égalité, que dit et qu'affirme (que constate) le prologue de Jean, n'existe pas dans l'Histoire ; elle n'est pas une pâture de reporters tenant leur calepin (les apôtres-journalistes à la Renan...) – elle existe, de soi, dans l'hébreu, dans la langue, dans la langue qui était primitivement celle du corpus : et elle n'existe, à l'état de révélation, que là.

(La suppression du zéro dans les calculs gématriques est une constante dans l'histoire de la Kabbale : elle est, comme la mise en plénitude, en *plérôme* – ou développement explicite des lettres (terme présent dans le Nouveau Testament et courant chez les gnostiques) –, expressément utilisée aussi bien dans la Bible hébraïque que dans les Midrashim, les Talmuds et la littérature apparentée – et elle figure également dans les codages samaritains, prouvant par là son extrême antiquité.)

Si l'on fait la somme de « chair » et de « parole », on obtient la gématrie 502 + 206, soit 708, valeur qui, dans le désordre, est aussi celle de :

– H^eN, « grâce », même racine que YW^eHNN, « Jean » ;

- BRWK, « béni », dont l'anagramme (évidemment de valeur gématrique différente) est BKWR, « premier-né » ;
- BNY 'LHYM, « les fils de Dieu » ;
- H'BN, « la pierre » ;

[158] – HGN, « le jardin (d'Éden) », etc. etc. Des concepts sans rapport dans le grec et pourtant intempestivement présents et répétés dans le Nouveau Testament (et dans les textes apocryphes et gnostiques), se rejoignent ici parce qu'ils ont été originellement pensés, traités, creusés, en hébreu.

En outre, par suppression du zéro (cf. ma note précédente), on peut ramener la valeur 708 à celle de 78, et obtenir ainsi toutes les équivalences de LHM, « le pain » (78 également). – Et jamais les exégètes n'ont saisi ces mécanismes ! bravo à leur amour du grec...

Le fils « comme unique »

Dans ce même Prologue de Jean, on parle du fils « comme unique » (verset 18 – traduction vulgaire) ; rien à voir entre « fils » et « comme unique » en grec (*uios* d'une part, et *os monogenous*, comme ici, de l'autre) – mais dans l'hébreu la même gématrie

52 pour BN, « fils », et 52 (soit 20 + 10 + 8 + 10 + 4) pour KYHYD, « comme unique ». Toute la conception évangélique du « fils comme unique » part non de l'Histoire mais d'une équivalence chiffrée.

Dans les *Extraits* de Théodote (en hébreu *Nathanaël* ou *Jonathan* – litt. « Dieu donne/Dieu donné »), que Sagnard, en son temps, a si joliment massacrés, cette identité gématrique apparaît plusieurs fois, parmi tant d'autres. Mais Sagnard ne l'a pas vue. Son essai partout cité, partout loué, *La Gnose valentinienne et le Témoignage de saint Irénée* (Paris, Vrin, 1947), repose sur une ignorance totale (feinte ? voulue ?) de la langue et de la littérature hébraïques. Son édition-traduction des *Extraits* de Théodote, Paris, Le Cerf, 1948 (et 1970), ne fait aucune place ou référence aux systèmes de la gnose hébraïque, juive ou samaritaine (alors que tant de gnostiques sont d'origine samaritaine !), alors que les textes en question – dont [159] les *Extraits* font partie – fonctionnent à plein régime sur ces systèmes-là.

– En *Extraits* 6, 2, Sagnard traduit *ton monogené legousin on kai theon prosagoreuesthai* par « c'est le Monogène qui est aussi appelé Dieu », sans se rendre compte que *kai theon* y signifie « et Dieu », et que l'équivalence gématrique est ici entre YHYD, « le monogène », « l'unique », et WYHWH, « et Dieu », car en hébreu, pas en grec, les deux termes valent 32 (dans le premier cas, 10 + 8 + 10 + 4, et dans le second, 6 + 10 + 5 + 6 + 5). Il fallait donc traduire : « c'est le monogène (ou : l'unique) qu'ils appellent et-dieu » – et comprendre par là que Théodote et son maître Valentin lisaient dans la Bible YHYD, « unique », « fils unique », chaque fois qu'ils y rencontraient WYHWH, « et Dieu » (autrement dit, dès le Livre de la Genèse !).

– *Extraits* 6, 3 : aucune note n'y indique que les gnostiques valentiniens posent l'équation « Christ » = « logos » + « vie » en hébreu, parce qu'elle ne fonctionne précisément qu'en hébreu : en grec, « christ-messie-oïnt » se dit-écrit *khristos*, « verbe » *logos*, et « vie » *zoé* – aucun rapport ; en hébreu, MŠYH, « messie », est composé de ŠM, « mot-nom-verbe », et de HY, « vivant-ressuscité » ; en *Extraits* 6, 3, était originellement posée, en hébreu, l'identité « messie » = « dieu ressuscité » – et cette identité ne fonctionne (ne fonctionnait) qu'en hébreu ; et Sagnard ne la voit pas, ne l'explique pas.

– En *Extraits* 25, 1, aucun commentaire de Sagnard sur la phrase : « Les sectateurs de Valentin ont défini l'Ange : un *logos* qui a reçu une mission de *Celui qui est* ; ils appellent aussi les Éons du même nom que le *logos* : des *logoï*. » Quel lecteur peut avaler et comprendre un tel blabla ? et Sagnard l'a-t-il compris et avalé lui-même ? C'est avec des traductions de ce type que les Gnostiques sont encore aujourd'hui méprisés et ignorés – quand ils ne sont

pas pris pour de simples imaginatifs ! Le grec est ici une trahison. « Ange-messager » est (était, dans le texte original [160] de Théodote) en hébreu ML'K, valeur gématrice 91 (soit : $40 + 30 + 1 + 20$). L'un des mots les plus importants dans la Bible hébraïque pour désigner la parole ou l'oracle de Dieu (ici, devenu en grec *logos*) est N'M, « dire-dit » – même gématrice, 91 (soit : $50 + 1 + 40$). Et, pour finir, l'équivalent de « éons » est ici H'LHYM, « les Élohym, les Éons » – même gématrice, 91 (soit : $5 + 1 + 30 + 5 + 10 + 40$). Le passage, sans le moindre sens en grec et dans le français non expliqué de Sagnard, établit (constate) en réalité une équivalence entre trois termes hébreux (bibliques) de même gématrice, et les oppose tous trois à « Celui-qui-est », en hébreu HWH ou HWYH, litt. « l'étant », anagramme exacte de YHWH (dont la gématrice, 26, ne s'accorde évidemment pas, dans l'hébreu justement, avec la leur).

– Nulle part dans la traduction-édition de Sagnard ne figure une note expliquant le mot *topos*, « lieu », si souvent employé dans les *Extraits*, dans la Gnose – et dans le Nouveau Testament ! Ainsi, en 59, 2, lit-on cette perle : « Étant arrivé dans la région du lieu, Jésus trouva... » C'est ignorer que l'équivalent (l'original) hébraïque de ce *topos* (« région du lieu » ! il fallait le faire...) est MQWM, et que ce *lieu* ou MQWM-là est le répondant de YHWH, « Dieu », parce que $YHWH = 10 + 5 + 6 + 5$, et que $MQWM = 10^2 + 5^2 + 6^2 + 5^2$. En bref, MQWM, la soi-disant « région du lieu » de Sagnard-expert-ès-gnose est en fait « YHWH dont les lettres constitutives s'élèvent au carré en s'épelant une à une » (MQWM, « lieu » est en effet de la racine QWM qui signifie « se lever-s'élever »).

– Et l'échantillon n'est pas clos. En 24, 1, les Gnostiques valentiniens disent : « C'est pourquoi les signes de l'Esprit – guérisons et prophéties – s'accomplissent... » Encore un contresens. Au lieu de « signes » pour *sêmeia*, il aurait fallu lire « lettres » (même mot en hébreu, 'WT au pluriel), et mettre une note expliquant pourquoi diable les lettres de l'Esprit sont dites « guérisons et prophéties ». En grec, [161] aucun rapport entre *pneuma*, « esprit », *iaseis*, « guérisons », et *propheteiai*, « prophéties » – aucun (que pouvaient donc bien y comprendre Sagnard et son obstination au grec ?!) – mais en hébreu, « esprit » s'écrit RWĤ, c'est-à-dire R « et » (W) Ĥ ; or R est l'initiale de RP', « guérir », W signifie « et », et Ĥ est l'initiale de ĤZH, « prophétiser ». Voilà le fondement de la phrase citée plus haut ; voilà le travail des Gnostiques sur l'hébreu, en hébreu – pas en grec, et pas en charabia.

Et ces quelques petits exemples (parmi combien de leurs pareils ?) prouvent ce que je disais plus haut : qu'on ne se trompe pas, scandaleusement, de langue qu'à propos des Évangiles et de leurs rédacteurs primitifs ; les gnostiques aussi sont sacrifiés à la même erreur ridicule.

rapproche les deux mots.

Une autre qualification du fils

Dans le même Prologue, le fils est dit « plein de grâce et de vérité », calque (d'ailleurs inadmissible) de l'expression biblique RB ĤSD W'MT, de sens plus que légèrement différent. Or la gématrice de « grâce », ĤSD, 72, ajoutée à celle de « vérité », 'MT, 441, donne 513, même valeur que celle de KLH + ĤTN, « la fiancée » et « le fiancé » symbolisant l'union mystique d'Israël et de son Dieu, fiancée et fiancé si souvent présents dans les messages et les paraboles du Nouveau Testament.

Et cette gématrice de 513 est aussi celle de HĤRŜ, équivalent absolu, pour la Septante (et Aquila, etc.), du grec *tekton*, le soi-disant « charpentier » de Matthieu XIII, 55 : « N'est-ce pas là le fils du charpentier... »

Le « sein du père »

Et ça n'est pas fini, n'en déplaise aux grécistes.

[162] Aux grécistes et aux amateurs d'araméen. Car les méthodes kabbalistiques dont je parle ici, et les calculs et rapprochements qui en découlent, éliminent le grec *mais aussi* l'araméen.

Toujours dans ce prologue, si hellénistique pour nos exégètes de service, ce qu'on traduit par « sein du père » (verset 18), autrement dit, en hébreu, $\hat{H}YQ$ YHWH (litt. « la gravure de YHWH »), a pour gématrie 144 (soit : $8 + 10 + 100 + 10 + 5 + 6 + 5$), valeur double de $\hat{H}SD$, « grâce » – or, à deux versets de la mention du soi-disant « sein » du soi-disant « père », le mot « grâce » est répété deux fois « grâce pour grâce » : $\hat{H}SD + \hat{H}SD = 72 + 72$, soit bien 144).

Et je ne relève pas les erreurs de traduction qu'on trouve à cet endroit dans les versions françaises, allemandes, anglaises, etc., ou dans la vieille version de saint Jérôme, en latin. Échappons à cette douleur. Le « sein du père » (calque du grec) est une cocasserie... Sur le terme de « grâce », si puissamment galvaudé dans le Christianisme et chez les exégètes, je puis quand même ajouter un point très important : le mot $\hat{H}SD$ (« grâce » ?), tel qu'il était utilisé dans le prologue primitif du *Selon-Jean*, est numériquement l'équivalent de l'une des plénitudes (de l'un des plérômes) du nom divin-sacré, car YHWH, étant composé des lettres YWD, « yod », HY, « hé », WYW, « waw » et HY, « hé » (voir traités de Kabbale, *passim*), peut s'écrire : YWD + HY + WYW + HY, expression plérômatique de valeur 72 (soit : $10 + 6 + 4 + 5 + 10 + 6 + 10 + 6 + 5 + 10$). Et, dans ce cas, répéter $\hat{H}SD$ deux fois, comme le faisait ici l'auteur hébreu primitif dans son hébreu primitif, c'est répéter YHWH également deux fois : or 2 fois YHWH, c'est 2 fois 26 (valeur de YHWH), soit 52, la gématrie de BN, « le fils ». – D'un grec imbuvable, le Prologue de Jean prend très bonne mine et cohérence convenable dès qu'on le rend à sa langue d'origine.

[163]

La « lumière véritable »

Au verset 9 du Prologue, le texte parle de « la lumière la véritable » (rendu français – et déjà grec – inadmissible !), en hébreu $H'WR$ HN'MN (au masculin) dont la gématrie est 358 (soit : $5 + 1 + 6 + 200 + 5 + 50 + 1 + 40 + 50$), la même que celle de $M\hat{S}Y\hat{H}$, « messie-christ-oint » – messie expressément mentionné dans le même Prologue.

Le Prologue renferme aussi, sous le grec, dans l'hébreu d'origine, des jeux sur les mots, des inversions de termes, des effets d'acrostiches (acrostiches faisant eux-mêmes l'objet d'un calcul gématrique), etc. Par crainte de lasser mon lecteur (et du fait de cette crainte *uniquement*), je passe.

Autre exemple: « un seul homme »

Je quitte à présent le Prologue de Jean et en viens, dans le même Évangile, aux versets XI, 50 et XVIII, 14. C'est la célèbre sentence : « Il vaut mieux qu'un seul homme meure pour le peuple. »

Ça n'est pas là une phrase accessoire ; c'est sur elle que repose le récit de la Passion et, avec lui, tout l'édifice des Églises.

En grec, cette phrase est intéressante (quoique, comme toujours, de syntaxe plus bancal que ne le laissent supposer les versions modernes) ; René Girard, dans son *Bouc émissaire*, a récemment bâti sur elle et autour d'elle quelques considérations sociologiques de haute volée

dont les mystiques juifs, et nos évangélistes primitifs, devraient rétrospectivement, et étonnamment, lui savoir grand gré. – Mais, une fois rétrovertie vers son hébreu d'origine, elle prend, ou plutôt [164] récupère, l'énergie, pas sociologique pour deux sous, que lui avaient originellement attribuée ses rédacteurs : sa vraie valeur anhistorique. Voici :

« Un homme », c'est en hébreu BN 'DM ;

Litt. « fils d'homme », « fils d'Adam », « fils de l'homme-Adam », expression récurrente dans la Bible hébraïque et dans la littérature péribiblique et postbiblique, et expression mystique (cf. son utilisation dans le Nouveau Testament).

« un seul », c'est 'HD ; et « le peuple », c'est °M.

Encore du vocabulaire hébraïque de première semaine...

Eh bien, qu'on me croie ou non, la gématrie de « peuple » est en hébreu identique à celle de « un seul homme » ! Dans les deux cas, 110.

°M, « peuple » = 70 + 40. BN 'DM + 'HD, « un seul homme » = 2 + 50 + 1 + 4 + 40 + 1 + 8 + 4.

Autrement dit, la phrase évangélique « il vaut mieux qu'un seul homme meure pour le peuple » (« pour » = « à la place de », grec *uper*) repose, non pas, encore une fois, sur l'Histoire ou sur le grec – ou sur les deux –, mais sur le simple fait qu'en hébreu « peuple » et « un seul homme » sont interchangeables. Pas dans l'Histoire, pas dans le réel-des-journalistes-et-des-témoins-oculaires ; – dans la langue.

Il faudrait encore parler des « noces de Cana », des réseaux gématriques portant sur le « pasteur » et les « brebis », de la bête de l'Apocalypse, et des paraboles,

Paraboles qui calquent les MŠLYM hébreux ; le MŠL n'est pas un genre littéraire grec, mais hébreu.

et des noms géographiques ou supposés tels (parfois très à tort), et des noms de personnes... Mais comment tout dire à l'encontre de ceux qui ne disent rien ?

J'ai pris des exemples parmi des centaines d'autres possibles; je les ai choisis significatifs ; j'ai évité le recours au détail ; les [165] phrases que j'ai citées sont connues, et partout mécomprises quant à leur portée et à leur production.

Je ne suppose plus, j'affirme

Mais, si ridiculement peu nombreux qu'ils soient, les exemples que j'ai mis à nu tracent quand même la conclusion qui s'impose, la conclusion qui, aujourd'hui, devrait avoir la platitude et la bonhomie d'un bon gros lieu commun – ce truisme que les « spécialistes » refusent : que, riches en gématries et en notariques, les Évangiles, les Actes, les Épîtres et l'Apocalypse, ceux qu'on appelle « canoniques », n'ont pu être originellement écrits qu'en hébreu – pas en grec ; et pas en araméen. Car ce n'est qu'en hébreu que fonctionnent de tels procédés, et ce n'est que dans la tradition et dans la littérature hébraïques qu'ils sont monnaie courante (en tant que générateurs de textes) – pas dans la littérature grecque.

Et ma conclusion trouve aussitôt son corollaire : écrits en hébreu, ces textes, précisément parce qu'ils renferment des calculs et des codages incompréhensibles en grec, n'ont pu être pensés, rédigés et confectionnés que pour des lecteurs hébreux, et pas pour des Gentils, et pas non plus pour des Juifs, à la Philon, ayant perdu l'usage de la « langue sacrée ». originellement, les rédacteurs des textes dits fondateurs du Christianisme n'avaient rien à voir, ni en fait, ni en intention, avec la Gentilité.

En somme, les Évangiles – pour ne parler que d'eux – ne s'adressaient nullement aux églises d'Antioche, de Rome ou de Byzance. Et ils ne s'adressaient pas, non plus, aux Juifs de la Diaspora ne comprenant que le grec. Et ils ne s'adressaient pas aux Juifs, de Palestine ou de la Diaspora, ne pratiquant que l'araméen.

Et qu'on n'aille pas, là contre, prétexter qu'on trouve [166] dans le corpus dit chrétien la mention du « monde » et de « la terre entière » et de « toutes les nations » ; car la rétroversion vers l'hébreu des termes de ce type (termes utilisés déjà dans la Bible) est bien éloignée des contresens universalistes qu'on commet sur eux – ou plutôt : leur universalisme, s'il en est un en hébreu, n'est pas là où le grec et les grécistes le mettent.

Tout lecteur non hébreu, grec, alexandrin, romain, ou autre, qui par chance ou hasard se serait risqué à jeter un œil sur le *Matthieu* ou sur le *Jean* originaux, n'y aurait vu que des pattes de mouche.

Quant à nous, lecteurs – par effraction ! – d'un grec second, d'un grec de traducteurs, il ne nous reste plus, comme je viens de m'y employer du mieux possible, qu'à reconstituer avec patience (il en faut), parfois avec difficulté (elle existe), l'état primitif de tout ou partie du corpus, et à ne pas (surtout pas !) offrir crédit aux versions françaises et autres d'un recueil ayant, parce que non original, engendré à la fois l'Église et les églises, l'Occident, et tant d'erreurs si crânement comiques encore aujourd'hui :

Toute la théologie chrétienne, depuis les tout premiers Pères de l'Église, ne se fonde – je le rappelle – que sur le grec du Nouveau Testament.

car, hors la chrétienne, connaît-on au monde une religion (une culture) ayant fondé ses idées, ses gestes et ses mentalités, sur des textes en se trompant ainsi, à leur propos, de langue ? – le triste, ici, rejoint le rigolo.

Quant à mes 153 poissons du début, bien sûr qu'ils sont aussi gématriques : 153 est en effet la valeur de BNY H'LHYM, « les fils de l'Elohyim », « les fils de Dieu », aussi bien que de HPSH, « la Pâque », « l'Agneau pascal », etc. – expressions qui, dans le corpus, ne sont pas de la dernière importance, on en conviendra à bon droit – mais est-ce là conclure ?

Recherche sous Jean I, 1-2

« Au commencement était le Verbe... » – qui ne connaît le Prologue de Jean ?

Or, il s'agit là du texte évangélique le mieux massacré par les grécistes et par les Églises. Le texte que tous, chrétiens comme non-chrétiens, nous tenons pour le plus significatif du Christianisme primitif se trouve, par la faute des grécistes et des Églises, réduit à la triste condition d'un contresens.

Ampleur et portée du contresens ? aussi considérables (c'est le cas de le dire) que d'habitude. En rétrovertissant le début du Prologue et en lui faisant réintégrer son hébreu originel, je montre combien la question de la langue première du Nouveau Testament est, au fond, peu linguistique : elle touche, en fait, à l'histoire même des débuts du Christianisme.

Lorsque je dis que le Nouveau Testament doit être soumis à une rétroversion (du grec vers son hébreu natif), je ne dis pas seulement qu'il faut lui faire subir un changement de lexique : je dis qu'il faut le considérer enfin comme un monument de la littérature juive-palestinienne, comme un monument du judaïsme. Et cette affirmation suffit, en effet, à remettre en cause toute notre connaissance des débuts du Christianisme.

Questions qui se posent désormais : 1. Comment le judaïsme en est-il venu à produire le Nouveau Testament et les concepts qu'il contient ? 2. Pourquoi le judaïsme a-t-il ensuite éliminé de son sein les concepts chrétiens qu'il avait lui-même produits ?

[169]

Le Prologue du *Selon-Jean*, contrairement à ce que croient, ressassent et font croire les exégètes, est un chef-d'œuvre de la littérature hébraïque. Les quatre assertions sur lesquelles il s'ouvre

Assertions généralement et pauvrement traduites, dans les limites permises par la lecture de leur grec, de la manière suivante : « Au commencement était le verbe – et le verbe était auprès de dieu – et dieu était le verbe – il était au commencement auprès de dieu. »

Cette traduction est, on va le voir, une erreur d'âge à présent canonique.

n'ont rien à voir avec la pensée grecque ; elles ne contiennent pas la plus petite parcelle d'hellénisme ou de grécité.

Pour l'« opinion » (le dogme) contraire, voir les articles *Jean* ou *logos* dans le premier dictionnaire théologique venu.

Le « commencement », le « verbe » et le « dieu » dont il est question ici ne sont nullement ceux de Platon, d'Aristote, des Stoïciens, de Philon ou de Plotin ; ils ne doivent rien à Héraclite ou aux Mystères et à leurs syncrétismes ; ils ne sont que le résultat, à la fois littéral et somme toute dérisoire, d'une transposition en langue indo-européenne d'un original originalement hébraïque.

[170]

Le prologue du Prologue de Jean face à l'absurde

En grec,

Et donc en français, puisque seul le grec du Prologue nous reste et que le français, l'anglais, l'allemand, et, avant eux, le latin, et les échafaudages dogmatiques-triornphants des Églises, se calquent et s'appuient ici sur le grec.

aucune de ces propositions ne tient debout, et aucune ne se raccorde convenablement aux trois autres ;

Alors, je le répète, que c'est sur elles – et sur leur charabia – que les Pères de l'Église ont tressé des siècles et des siècles de théologie.

Le Judaïsme a eu la bonne fortune de tenir sa Thora pour hébraïque (même si, comme le crient à juste titre les Samaritains, il en a modifié la graphie) ; et l'Islam n'a jamais cru son Coran chinois ou corse : le Christianisme, lui, se trompe depuis des lustres sur la langue de ses textes fondateurs : c'est énorme ; et c'est ainsi.

chacune d'elles est, de soi et avec les autres, un non-sens.

Qu'on en juge :

Autrement dit : qu'on juge sur pièces à quelles problématiques comiques conduit le grec du début du Prologue de Jean.

– « au commencement était le verbe » : ainsi donc, une fois le commencement révolu, le verbe ne fut plus ?

– « le verbe était auprès de dieu » : ainsi donc, verbe et dieu, au commencement, étaient distincts et placés (spatialement ?) l'un auprès de l'autre ? et cette distinction et ce placement mutuel cessèrent d'avoir cours une fois le temps du commencement dépassé ?

– « dieu était le verbe » : dieu avait donc le verbe auprès de [171] lui tout en étant lui-même le verbe, et réciproquement ? et tout ceci ne valait qu'à l'époque du commencement ? par la suite (la suite de quoi ? la suite du commencement de quoi ?) dieu ne fut plus le verbe, et réciproquement ? et le verbe ne fut plus alors auprès de dieu ?

– « il était au commencement auprès de dieu » : pourquoi cette reprise ? à quoi bon cette redondance ?

Les traités de théologie et les monceaux de commentaires et d'homélies sur le *Selon-Jean* n'y peuvent rien : le prologue de son Prologue, en grec, repose sur deux impostures – imposture spatiale : être ceci et, en même temps, avoir ceci auprès de soi, d'une part ; imposture temporelle de l'autre : définir dieu d'une manière à une époque (mais qu'est-ce qu'une époque pour dieu ?) en laissant immédiatement entendre qu'à une autre époque cette définition n'a plus cours.

Qu'on n'aille pas croire que mon minage du texte, parce qu'il est primaire, est gratuit : il faut lire, déjà, le *Commentaire sur Jean* d'Origène (ou ce que nous en ont laissé les copistes d'Église) pour s'apercevoir que les grands noms de la théologie chrétienne se débattent d'emblée (le commentaire d'Origène date de la première moitié du III^e siècle) avec ce type de questions.

Il faut rétrovertir

On appelle *rétroversion* l'acrobatie qui consiste à réinstaller un texte second, dérivé, traduit, dans son état originel et dans l'économie de la langue de sa rédaction primitive. Cette acrobatie, dans le cas de presque tout le Nouveau Testament et, ici, des premiers mots du Prologue de Jean, est la seule voie d'accès au texte, au sens et au sérieux du texte.

Juger et prétendre lire un texte en n'en jugeant et en n'en lisant que la traduction est une prétention qui relève de la [172] clownerie – et qui conduit, on vient de le voir, à des clowneries (spatialité de Dieu, temporalité de Dieu...) ; lire les quatre assertions introductives de Jean dans le grec et sans autre recours qu'au grec conduit à des non-sens, à des enfantillages.

Rétrovertir n'est donc pas lire : pratiquer une rétroversion des quatre propositions initiales de Jean consiste en fait, sous le grec, à retrouver les mots et tournures d'origine, mots et tournures non pas grecs mais proprement hébraïques.

Naïvement : rétrovertir un texte traduit, c'est respecter le texte. Quel spécialiste de Lao-tseu irait se contenter des versions françaises, allemandes ou anglaises, du Tao-tö-king ? Mais avec le Nouveau Testament, je l'ai dit, tout est permis...

Première proposition du Prologue

Par conséquent, à l'entrée du Prologue, il ne faut certes pas lire le « au commencement était le verbe » des versions françaises,

Clausule que le « au principe était la parole » de Jean Grosjean ne sauve en rien du naufrage (cf. *Nouveau Testament*, Paris, La Pléiade-Gallimard, 1971, p. 271) ; plus loin, le même traducteur use de la même coquetterie en remplaçant « auprès de » par « chez » : le non-sens du passage ne s'en retrouve pas guéri.

le « in principio erat verbum » de la version latine de Jérôme, ni le *en arkhé én o logos* de tous les manuscrits grecs ;

Ne pas lire : tel est l'impératif cardinal de toute rétroversion ; ne pas lire le texte-déjà-traduit, mais le creuser – fouiller dessous.

par rétroversion immédiate, il faut rétablir le passage primitif et lui faire réintégrer son hébreu d'origine.

Et il faut procéder ainsi, pas à pas, pour les paraboles, pour les visions de l'Apocalypse, pour les constructions [173] pauliniennes, pour les narrations évangéliques, etc. – paraboles, visions, constructions, et narrations qui, dans le grec et les versions dérivées du grec, ont perdu la quasi-totalité de leur sens

(et la totalité de leurs modes d'engendrement) : en français, la Bible hébraïque n'est plus qu'un recueil d'anecdotes ; en français, comme en grec, le Nouveau Testament n'est plus qu'une ridicule peau de chagrin.

À la place du *en arkhé* grec, « au commencement », il faut aussitôt réécrire avec l'évangéliste primitif BR'ŠYT ; à la place de *én*, « était », rétablir la forme verbale HYH ; et à la place de *o logos*, « le verbe », restaurer HDBR.

Cette rétroversion est conforme à l'ordre des mots grecs ; elle n'ajoute ni ne retranche aucun terme ; elle est immédiate et se place, rétroactivement, dans la ligne des usages de traduction juifs (Septante, Aquila, etc.).

Le Prologue de Jean avait donc originellement pour prologue la phrase :

BR'ŠYT HYH HDBR,

phrase qui n'a jamais été écrite ici (mais traduite) en grec ; phrase qui n'a, de soi, rien à voir avec la pensée et la philosophie grecques ; phrase qui n'a pas été originellement écrite à l'intention de lecteurs non hébreux ; et surtout (si je puis dire) : phrase qui ne signifie nullement « au commencement était le verbe ».

Deuxième proposition

Deuxième assertion du *Selon-Jean* : en grec *kai o logos én pros ton theon*, en français notre « et le verbe était auprès de dieu ». Pour la rétrovertir, il convient de s'astreindre à un détour par les systèmes de chiffreages hébraïques.

Dans la Septante, *logos* est l'équivalent grec quasi automatique de l'hébreu DBR.

[174] Pas besoin de dire que les rédacteurs hébreux des livres de la Thora ou de Jérémie se souciaient comme d'une guigne des développements du *logos* dans la philosophie grecque. Il en va de même pour le rédacteur (ou les rédacteurs) du *Selon-Jean*.

Et cette équivalence, je le souligne, n'est pas marginale, mais massive : elle couvre presque toutes les occurrences de *logos* et de DBR en connexion dans cette version – c'est une équivalence quasi totale.

Cf. Hatch-Redpath, *Concordance to the LXX*, édition de 1975, pp. 881-887.

Chaque lettre étant en hébreu à la fois un signe alphabétique et un chiffre (ou un nombre), on appelle gématrie d'un mot ou d'un groupe de mots la somme des lettres-chiffres de ce mot ou de ce groupe de mots.

Étant donné que sous le *logos* grec c'est ici DBR qu'il faut lire, le calcul gématrique doit bien porter sur DBR.

Or le D de DBR (« verbe ») valant gématriquement 4, son B valant 2 et son R valant 200, la gématrie de DBR est de $4 + 2 + 200 = 206$.

Il n'existe en hébreu aucune lettre correspondant à la valeur *zéro*. Je puis donc, ainsi que me le permet le travail gématrique, réduire le 0 de 206 et faire passer ce nombre à la valeur 26. Par réduction du 0, le mot DBR a pour gématrie le nombre 26.

Si l'on calcule la gématrie de DBR (équivalent, ici, de *logos*/« verbe », et son original) non plus d'après la valeur classique de ses lettres constitutives mais d'après leurs rangs dans l'alphabet, on obtient encore la somme 26. D est en effet la 4^e lettre de l'alphabet hébraïque, B la 2^e, et R la 20^e ; somme des rangs : $4 + 2 + 20 = 26$. (Le calcul gématrique par rangs de lettres dans l'alphabet hébreu est fondamental dans le Nouveau Testament – primitif – aussi bien que dans la Gnose, et personne ne le voit !)

Troisième proposition

La troisième assertion de Jean porte sur l'équivalence entre « verbe » et « dieu » (soit : « et dieu était le verbe ») : cette équivalence, inepte et sans fondement dans le grec, irrecevable en grec, repose en hébreu sur une identité gématrique, identité inscrite au cœur de la langue sacrée (tenue pour telle par les rédacteurs-évangélistes). « Dieu », c'est en effet, en hébreu, YHWH (vulgairement « Yahvé ») ; la gématricie de YHWH est de : 10 pour Y, + 5 pour H, + 6 pour W, + 5 pour H, soit au total 26.

La gématricie de YHWH est toujours de 26, qu'elle soit classique ou par rangs, puisque aucune de ses lettres n'excède le 10^e rang.

En hébreu, l'équivalence entre la parole et dieu repose sur l'équivalence gématricie, arithmétique, existant entre DBR et YHWH – dans les deux cas, 26.

En calculant la gématricie de DBR selon les rangs de ses lettres dans l'alphabet hébreu, on obtient, je l'ai dit, la valeur 26. Cette gématricie par rangs illustre et fonde également la clause de Jean « au commencement était le verbe », ou du moins son original. DBR c'est « le verbe » (ou, du moins, ce qu'on traduit ainsi) ; or son D initial était un *daleth* et peut se lire-écrire DLṬ, son B médial est un BYṬ (*beith*) et son R final est un RYṢ (*reish*). Autrement dit, par voie de développement (de plérôme), DBR = DLṬ + BYṬ + RYṢ ; le second membre de cette équation est appelé en Kabbale « le plérôme du mot DBR » ; les rangs des 9 lettres constitutives de ce plérôme sont, dans l'ordre et respectivement : la 4^e pour D, la 12^e pour L, la 22^e pour Ṭ, puis la 2^e pour B, la 10^e pour Y, la 22^e pour Ṭ, puis la 20^e pour R, la 10^e pour Y et enfin la 21^e pour Ṣ. En additionnant tous ces rangs on obtient le nombre 123 – gématricie du plérôme de DBR/*logos*/« verbe » –, nombre formé, dans l'ordre, [176] des trois premiers chiffres de la langue sacrée ; les trois premiers chiffres-lettres, les chiffres-lettres du « commencement ». Inutile d'insister sur le fait que le grec, de soi, ne porte plus trace de ces propriétés hébraïques du « verbe » !

En grec, l'équivalence entre « dieu » et « verbe » est une affirmation gratuite et, de surcroît, incompréhensible ; dans la langue sacrée,

C'est-à-dire : dans l'hébreu que le rédacteur du *Selon-Jean*, comme tout sage juif ou samaritain de son époque, tenait pour la langue divine (car pour un tel sage, « l'hébreu » = LṢWN HQDṢ = « langue sacrée »).

cette équivalence se fonde sur une donnée arithmétique simple : le nombre 26.

Et voyez, en hébreu, les conséquences de cette équivalence : DBR + YHWH (autrement dit : « le verbe de Dieu ») = 26 + 26 = 52 ; or 52 est la valeur de BN, « le fils ».

Retour à la deuxième proposition

Et grâce à ce détour, il est à présent facile de comprendre la deuxième assertion de l'évangéliste. À la place de « et le verbe était auprès de dieu », il faut rétablir la version primitive

En posant W pour « et » (*kai* grec), H pour « le » (grec *o*), DBR pour « verbe » (grec *logos*), HYH pour « était » (grec *én*), L pour « auprès de » (grec *pros* + accusatif), et YHWH pour « le dieu » (grec *ton theon*).

et lire :

WHDBR HYH LYHWH,

proposition qui signifie à présent, syntaxiquement et en conservant les erreurs sémantiques du grec et du vocabulaire français de nos traductions courantes, « et le verbe était pour dieu » – la tournure « être pour » voulant dire ici « être l'équivalent [177] direct de ». L'équivalence entre DBR (« verbe ») et YHWH (le nom sacré-divin) étant totale dans la langue hébraïque eu égard à leur valeur arithmétique commune 26, il est normal qu'on puisse à volonté remplacer un terme par l'autre, qu'on puisse employer l'un « pour » l'autre –

L'assertion de Jean signifie donc que ce remplacement réciproque DBR/YHWH est permis au lecteur de la Bible ; cette assertion a donc, d'abord, une valeur et une portée rétroactives ; chaque fois que dans la Bible je rencontre DBR, affirme ici Jean, il m'est licite de lire YHWH, et vice versa.

remplacement et emploi que le grec serait bien en peine de justifier, de fonder, voire de deviner

Et notez comme, par cette rétroversion, on se débarrasse enfin des « auprès de » et des « chez » de nos missels de poche ! Les singeries spatiales que j'ai dénoncées plus haut se volatilisent : elles n'existaient pas dans l'hébreu.

Il m'est donc à présent facile de rétablir-rétrovertir les trois premières propositions de Jean dans leur sémite d'origine :

BR'ŠYT̄ HYH HDBR
WHDBR HYH LYHWH
WYHWH HYH HDBR.

Quatrième proposition

Quant à la quatrième, et sans chercher pour l'instant à saisir le sens primitif du texte primitif, il est possible de la restaurer ainsi :

En remplaçant *outos* (« il », « lui ») par HW' ; *én* (« était ») par HYH ; *en* (« dans ») par B ; *arkhé* (« commencement ») par R'ŠYT̄ (sans article, comme en grec, évidemment) ; *pros* (« auprès de », « chez ») par L ; et, enfin, *ton theon* (« le dieu ») par YHWH.

(Pour fournir au lecteur bonne et exacte mesure de [178] la science – ou du mensonge – de nos exégètes-traducteurs-grécistes, je me dois de lui signaler que les mots et tours syntaxiques hébreux rencontrés ici s'apprennent en première semaine.)

HW' HYH BR'ŠYT̄ LYHWH.

Sens originel des quatre propositions du début du Prologue de Jean

Aucune de ces quatre phrases ou propositions ne s'accorde avec les traductions traditionnelles dans l'Église et courantes chez les savants ; toutes ces phrases comportent, dans leur langue d'origine, l'hébreu, de vertigineuses implications ésotériques dont le grec ne porte plus aucune trace.

J'ai déjà évacué, tout à l'heure, la singerie spatiale (« auprès de », « chez ») ; il est temps de procéder à d'autres évacuations conséquentes :

Quel est, au minimum, le sens vulgaire de ces quatre assertions ? Et aussitôt : en quoi ce sens, dès l'abord, contredit-il les versions courantes ?

BR'ŠYT̄, c'est, comme en *Genèse* I, 1, « au commencement », « au principe », mais c'est aussi : « en offrande première », « en tête et en compte »,

R'ŠYT̄ est de la même racine que R'Š, litt. « la tête » ; or NŠ' (ʾT̄) R'Š signifie en hébreu « recenser un à un », « dénombrer » (litt. « porter, soulever, la tête »).

et « en premier choix ». Lire, ici, avec les exégètes et les traducteurs grecistes, « au commencement », en donnant à cette expression un sens (uniquement) temporel, est une pauvreté et une erreur.

HYH,

Forme verbale qui figure, je le rappelle, dans les 4 assertions du début du Prologue.

[179] c'est non pas « était », mais « est + était + sera-en-accomplissement ». En hébreu, en effet, les verbes ne se conjuguent pas selon la ligne indo-européenne du passé, du présent et de l'avenir, mais selon la distinction entre état verbal inaccompli et état verbal accompli.

En grec, comme dans toutes les langues indo-européennes, les verbes se conjuguent au passé, au présent et au futur; les verbes grecs des Évangiles, des Épîtres, des Actes et de l'Apocalypse, se conjuguent donc de cette manière-là : mais ça n'était pas du tout le cas dans le corpus primitif, hébraïque. Par suite, tous les pseudo-commentaires sur les effets de temporalité dans le Nouveau Testament sont à revoir : ils ne valent rien ; le temps des Hébreux n'est pas celui des Grecs.

L'introduction d'une notion ou dimension temporelle dans le début du Prologue de Jean est un non-sens : tous les « était » des versions françaises et autres sont des barbarismes.

Barbarismes qui calquent le barbarisme grec, en, « était ». – Et de ces barbarismes on tire de la théologie, depuis des siècles, à pleines cuvées.

Le HYH original du texte marquait l'accomplissement du verbe « être », et non pas son passé. HDBR (H étant l'article), ça n'est pas seulement « le verbe », « la parole »,

En outre, DBR est du masculin.

mais aussi « la chose », « l'événement » ;

Voyez DBR dans le premier dictionnaire venu : « 1. parole, mot, promesse, ordre, commandement, oracle, conseil, sentence, nouvelle, ce qu'on dit de quelque chose ; 2. chose, quelque chose, événement, fait, action ; 3. cause, motif ; 4. différend, litige. » Nous voilà plus que loin des connotations du logos grec (et de sa trajectoire dans la culture et la littérature grecques).

[180] avec DBR, il n'y a donc aucune distinction à introduire entre la parole et l'événement divins, entre l'être-en-fait et l'être-en-parole.

Ne pas oublier qu'en hébreu les lettres sont aussi des choses : ainsi la lettre B (*beith*) se dit-lit-écrit BYṬ, et BYṬ est « la maison » ; la lettre M se lit-dit-écrit MYM, et MYM est « l'eau », etc. Ce lien de la parole et de la chose, inextricable, inscrit dans DBR, habite déjà, de part en part, l'alphabet hébraïque : il habite l'hébreu dès son alphabet. Ce lien n'existe pas, de soi, dans les langues indo-européennes.

YHWH, ça n'est pas que vulgairement « dieu » ou « Yahvé/Jéhovah » ; YHWH est en réalité le verbe être, HYH, dans tous ses états et à toutes ses formes, un « est + était + sera » explosivement réduit à son noyau le plus ramassé et y incluant ses dimensions à la fois accomplies et inaccomplies.

Le Nouveau Testament, dont les rédacteurs ignoraient Héraclite et compagnie, mais non, comme Philon, les ressources de la langue sacrée, contient des mentions explicites du développement du nom divin YHWH, mentions qui n'ont bien sûr aucun fondement dans le grec (ou en araméen) : cf. *Apocalypse* I, 4,8, IV, 8, XI, 17, XVI, 5.

En résumé, dans les première et quatrième assertions, « au commencement » est une pauvreté et un faux sens, et « auprès de » (même rehaussé d'un « chez ») est un non-sens ; dans les quatre assertions, « était » est une bourde, et « verbe » est une misère ; quant à « dieu » pour YHWH, c'est une pure et simple trahison qui laisse croire qu'il existait, dans l'esprit des rédacteurs évangéliques, une différence entre leur Dieu et le Dieu juif-hébreu (et samaritain).

Différence sur laquelle ont brodé et brodent encore tous les exégètes (voyez leurs trafiqueries sur le « judéo-christianisme »...), différence qui gomme l'origine juive-hébraïque du Christianisme primitif (non traduit) et de ses textes (non traduits). Or le fameux [181] « père » des évangélistes-versés-au-grec, c'est – c'était originellement – YHWH.

Toutes les notations temporelles-spatiales qu'impliquent les versions courantes du début du prologue de Jean s'évanouissent dès qu'on recourt au texte primitif ; elles n'y existaient pas ; – elles sont toutes des créations de la traduction littérale grecque et des versions ultérieurement établies à partir de cette traduction. En bref, l'hébreu de *Jean* I, 1-2, ne contenait,

originellement et pour un lecteur juif-hébreu (son lecteur visé, à l'exclusion, originellement, de tout autre), ni bourde, ni erreur, ni non-sens – ni imposture.

Que signifiait le texte hébreu primitif ?

Ce qui ne veut pas dire que les quatre propositions du *Selon-Jean* primitif soient aisées à traduire à présent en français. Au plus près de ses mots, le texte voulait dire :

En tête-choix premier-compte-offrande est-était-sera-en-accomplissement le verbe-chose,

Et le verbe-chose est-était-sera-en-accomplissement pour est-était-sera-en-accomplissement-et-en-inaccomplissement,

Et est-était-sera-en-accomplissement-et-en-inaccomplissement est-était-sera-en-accomplissement le verbe-chose,

Lui est-était-sera-en-accomplissement en tête-choix premier-compte-offrande pour est-était-sera-en-accomplissement-et-en-inaccomplissement.

Ce rendu littéral

Rendu qui ne dit que ce que dit l'hébreu ; rendu qui n'y ajoute rien (et qui est même incomplet).

donne, par sa monstruosité même, une idée de l'écart qui sépare le sémite de l'indo-européen ; il montre également, par l'absurde, l'absurdité des versions courantes des versets 1 et 2 du *Selon-Jean* (chapitre I) ; il montre enfin ce que je voulais [182] dire tout à l'heure en affirmant et en constatant la destination primitive du texte primitif : écrit en hébreu pour des Hébreux, dans l'économie de la langue hébraïque, la leur, jamais – on le voit bien à présent – ce passage n'avait été initialement destiné aux Gentils.

Peut-être montre-t-il aussi, par la bande, le pourquoi de l'unanimité des grécistes : ceux-ci, au fond, préfèrent s'en tenir à la nullité des Évangiles grecs parce que leur rétroversion en hébreu serait culturellement intransmissible à leurs ouailles. (Et c'est bien également pourquoi ces mêmes exégètes tirent toujours les Évangiles vers la littérature orale – ils ne veulent ni du texte hébreu, ni du texte savant : comme si les réseaux gématriques de l'hébreu pouvaient se développer et se maîtriser oralement !)

Jean I, 1-2 = Genèse I, 1

Mais ce que ce rendu protubérant, illisible hors son original, ne montre pas, et à quoi je viens, c'est la construction et la légitimité ésotériques du texte.

Quand je dis que *Jean I, 1-2*, est illisible en grec et en français (en indo-européen), je dis du même coup que pour un lecteur hébreu le texte en est immédiatement saisissable : car pour lui HYH est HYH (l'accompli du verbe « être » à l'actif, 3^e personne), et non pas mon innommable est-était-sera-en-accomplissement. Les traducteurs (en grec) du texte original (hébreu) ont, eux, choisi la voie la plus courte, celle du littéral terme-à-terme, os maigre sur lequel se sont ensuite acharnés les exégètes et les Églises.

Genèse I, 1 : « au commencement » ; *Selon-Jean I, 1* : « au commencement ». Sautant sur ce rapprochement, nos exégètes, en aveugles qui soudain y voient, notent qu'il existe un « rapport » (*sic*) entre les deux passages ;

[183] Pour une fois, on ne fait pas appel à Héraclite et aux Stoïciens !

ils remarquent, et font remarquer, disent-ils, en *Jean I, 1*, une « allusion » (re-*sic*) à *Genèse I, 1*.

Voyez Feuillet, *Le Prologue du Quatrième Évangile*, Paris, 1968, p. 31 : « Dans la première proposition : *Au commencement le Logos était*, l'expression « au commencement » renvoie à Gn I, 1. » On verra, plus loin, ce

qu'il en est de ce *renvoi*. (Et goûtez le texte sur lequel travaille cet exégète exhaustif ; n'y manquent ni « commencement », ni « logos » grec, ni « était »...) Même son de cloche dans Boismard, *Synopse des Quatre Évangiles*, t. III, Paris, 1977, p. 74, colonne 2 : « Les commentateurs admettent que, en Jn I, 1a, l'expression « Au commencement » renvoie à celle de Gn I, 1. » Là non plus, on ne nous dit rien de ce « renvoi ».

Cette « allusion » n'est qu'une pauvreté de plus. Encore une fois qu'on en juge.

La gématrie

Pas besoin de dire que les Feuillet et Boismard précités, experts-ès-Évangiles, n'utilisent jamais le mot « gématrie » – leurs Évangiles à eux sont rédigés en grec.

du premier verset de la Bible hébraïque (de la Thora) se calcule de la façon suivante (sur un parcours de 28 lettres) :

<i>mots</i>	<i>traduction vulgaire</i>	<i>gématries</i>
BR'ŠYT	« au commencement »	913
BR'	« créa »	203
'LHYM	« Dieu »	86
'T-HŠMYM	« le ciel »	796
W'T-H'RŞ	« et la terre »	703
		<hr/> total : 2 701

[184] La gématrie du début du prologue de Jean se calcule pareillement :

<i>mots</i>	<i>misérables équivalents-résidus dans les versions courantes</i>	<i>gématries</i>
BR'ŠYT	« au commencement »	913
HYH	« était »	20
HDBR	« le verbe »	211
WHDBR	« et le verbe »	217
HYH	« était »	20
LYHWH	« auprès de dieu »	56
WYHWH	« et dieu »	32
HYH	« était »	20
HDBR	« le verbe »	211
HW'	« il »	12
HYH	« était »	20
BR'ŠYT	« au commencement »	913
LYHWH	« auprès de dieu »	56
		<hr/> total : 2 701

L'équivalence entre les deux textes

Équivalence dont le calcul porte sur plusieurs dizaines de lettres (28 dans le premier cas, 55 dans le second – en tout 83 signes graphiques chiffrés) ; équivalence qui n'est donc en rien un effet du hasard ou une coïncidence.

Ça n'est pas non plus par hasard que la somme arithmétique des initiales de tous les mots de ce début du prologue de Jean vaut 111 ; 111 est (outre la gématrie de 'LP, l'*aleph* qui figure *en tête* de l'alphabet hébraïque) la somme des rangs des finales de tous les mots de Genèse I, 1 :

[185] – initiales du début du prologue de Jean : B + H + H+W+H+L+W+H+H+H+H+B+ L = 2 + 5 + 5 + 6 + 5 + 30 + 6 + 5 + 5 + 5 + 5 + 2 + 30 = 111 ;
 – gématrie (classique) de 'LP : 1 + 30 + 80 = 111 ;
 – finales de *Genèse* I, I : T + ' + M + T + M + T + S = 22 + 1 + 13 + 22 + 13 + 22 + 18 = 111 (gématrie par rangs).

n'a rien à voir avec une « allusion » ou avec un « renvoi ». Et elle est un exemple – un exemple entre tant d'autres – des travaux arithmétiques dont sont truffés les textes du Nouveau Testament.

Cf. à ce sujet, le chapitre précédent. On pourrait bien sûr y multiplier les exemples que j'y donne ; ainsi, en le rédigeant, ai-je oublié d'y inclure le fameux passage d'*Apocalypse*, XVII, 14 : « et l'agneau les vaincra. parce qu'il est seigneur des seigneurs et roi des rois ». En hébreu, pas en grec, et araméen, « agneau de dieu » (ŠH H'LHYM), « victoire » (HYŠW'H, mot de même racine que « Jésus » et contenant, dans l'ordre, ses lettres) et « seigneur des seigneurs + roi des rois » ('DWN 'DNYM + MLK MLKYM), ont la même gématrie : 396. Ovation aux grécistes !

Cette équivalence n'est pas une « allusion » ; car, dans la langue sacrée, c'est-à-dire dans l'alphabet des lettres-chiffres hébraïques, les identités arithmétiques sont des identités aussi importantes et efficaces que les identités sémantiques (les synonymies) : en hébreu, « le livre », SPR, est de la même racine que « le nombre », MSPR (pas de césure entre écrire-lire et chiffrer-nommer), et 'WT y signifie, indissociablement et à la fois, « la lettre », « le signe » et « le miracle ». Oublier cela, c'est ne rien comprendre à la force, à la nature et à l'efficacité des textes fondateurs du Christianisme : c'est se moquer de leur genèse.

À ce propos, il convient de signaler que dans ces textes il n'est pas seulement fait usage des calculs gématriques. La *notarique* (travail sur les acrostiches) [186] y a aussi sa place, sous le grec, dans l'hébreu d'origine, pour autant que le grec permet de le reconstituer. Ainsi l'expression bien connue « qui a des oreilles entende », sans saveur ni odeur signifiante dans le grec, se rétrovertit-elle en : MY (« qui ») Š'ZNYM (litt. « que oreilles ») LW (« pour lui ») YŠM^c (« qu'il entende-comprenne-écoute-obéisse + il sera/est entendu-compris-écouté-obéi »), produisant illico, par les initiales de ses trois premiers mots, dans l'ordre évidemment, le terme MŠL, « parabole-puissance » : plus aucune trace de cette notarique dans le grec, et pour cause !

En outre, l'équivalence gématrique entre *Jean* I, 1-2 et *Genèse* I, 1, par le calcul qu'elle suppose de la part des évangélistes-rédacteurs, contredit sans recours possible la thèse indéfiniment rabâchée des évangiles-comme-recueils-de-reportages-sur-le-vif-dus-à-des-disciples-illettrés à la Renan, Bultmann, et autres. Devant de tels calculs codés, la thèse des *logia*, des paroles proférées (de la tradition *orale*), ne tient pas.

Au lecteur même pressé, je conseille vivement de prendre connaissance de l'état actuel de cette thèse dans la Synopse de Boismard déjà citée ; cf., en particulier, t. II, « Introduction », pp. 15-59. Il y découvrira, sans doute ahuri, les olympiades auxquelles se livrent, encore aujourd'hui, les grécistes ; par contre, il n'y entendra pas parler de *gématries*, de *notariques*, ni de *texte hébraïque primitif* : pour sûr, il n'y trouvera pas le 2 701 de tout à l'heure. En revanche, il y assistera au déploiement d'une « solution nouvelle » (p.9, en bas) du problème synoptique : une solution nouvelle au problème d'un corpus sur lequel et à propos duquel on se trompe de langue ! À la p. 7 de ce même tome II, on lit : « Ce volume s'adresse avant tout aux spécialistes des études évangéliques » ; pas moins : me voilà rassuré – se tromper de langue à propos des Évangiles et s'adresser à des spécialistes, c'est tout un ; le miracle existe, je l'ai rencontré.

Autres chiffres inclus dans Jean I, 1-2

Mais le début du *Selon-Jean* ne se définit pas seulement comme identique (gématriquement) à *Genèse* I, 1. Il contient d'autres sortes de calculs ; en voici quelques-uns.

La première proposition était donc, originellement :

BR'ŠYṬ HYH HDBR.

Cette phrase comporte 13 lettres. 13 est immédiatement la gématrie de 'ĤD, « un », qualificatif peu secondaire dans la littérature et dans la culture hébraïques (« Dieu est un »).

Les quatre assertions du début de Jean comptent 13 mots en tout. Ce 13-là marque leur unité et la présence, en eux, du divin. – 13 est également la gématrie de 'HBH, « l'amour » ; que Dieu soit un, ou que Dieu soit amour, c'est en hébreu – pas en grec ! – tout un. (Le thème de l'« amour » est-il marginal, dans le Nouveau Testament ?)

La deuxième proposition était, elle :

WHDBR HYH LYHWH.

Cette phrase contient le même nombre de lettres que la première : 13. Elle forme donc avec elle 26 signes graphiques : or, nous l'avons vu, 26 est directement la gématrie de YHWH, le nom sacré-divin.

Autrement dit, dans l'hébreu BR'ŠYṬ HYH HDBR WHDBR HYH LYHWH, il faut (il fallait primitivement) lire l'affirmation immédiate de l'unité et de l'unicité divines, et l'énoncé du mot YHWH.

La troisième proposition était originellement :

WYHWH HYH HDBR.

Cette phrase contient 12 lettres, gématrie immédiate de HW', litt. « lui », l'un des substituts courants de « Dieu » (et le mot même par lequel débute la quatrième proposition).

[188] Les trois phrases sont donc, dans l'ordre et respectivement, équivalentes à 'ĤD, à YHWH et à HW' : les trois termes accolés signifient « Dieu est un » (du moins en traduction vulgaire), thèse cardinale chez les Juifs et chez les Samaritains.

Même constat si l'on ne considère que le calcul gématrique par rangs : 13 lettres pour la première proposition, or 13 est la gématrie par rangs de 'L, « Dieu » ; 13 lettres pour la seconde, gématrie de 'ĤD, « un » ; 12 lettres pour la troisième, gématrie de HW', « lui » – la nouvelle proposition obtenue, 'L 'ĤD HW', signifie « Dieu est un ».

Et ça n'est pas fini.

Les quatre assertions de Jean comptent 55 lettres en tout, 55 signes graphiques. 55 est la gématrie par rangs de 'DNY YHWH (soit : 1 + 4 + 14 + 10 + 10 + 5 + 6 + 5 = 55), expression biblique désignant « le Seigneur Dieu » (rendu vulgaire). – Et, toujours en gématrie par rangs, 55 est la valeur de BN (« fils ») + YHWH (« Dieu ») + 'ĤD (« unique ») ; le début du prologue de Jean, en hébreu, portait donc originellement l'affirmation signifiante du « fils unique de Dieu » (traduction, encore une fois, vulgaire).

Genèse I, 1, de même, contient 28 lettres : or les Prophètes bibliques insistent sur la « force » qui présida à l'œuvre de création ; KH, « la force », mot qu'ils utilisent à cette occasion, est de valeur 28.

De plus, ceci : 28 (nombre des lettres de *Genèse* I, 1) est composé des chiffres 2 et 8 ; leur somme est 10. 55 (nombre des lettres hébraïques du début du prologue de Jean) est composé des chiffres 5 et 5 ; leur somme est, pareillement, de 10. – En outre, la somme des 10 premiers nombres entiers est égale à 55. Et Y(= 10) est la lettre initiale de YHWH.

À quoi on peut encore ajouter (et, j'y insiste, parmi tant d'autres remarques possibles) : la différence entre le nombre de lettres du début du prologue de

Jean primitif et le nombre des lettres de *Genèse* I, 1, est de $55 - 28 = 27$. Or 27 est la gématrie par rangs [189] de 'WR, « la lumière », mot présent dans le prologue (versets 4, 5, 7, 8 et 9).

Je continue.

En hébreu W signifie « et » ; c'est donc, en priorité, la marque de l'addition. De ce fait, au lieu de lire le texte primitif :

BR'ŠYṬ HYH HDBR

WHDBR HYH LYHWH

WYHWH HYH HDBR,

je puis très facilement lire (et écrire) :

BR'ŠYṬ HYH HDBR

+ HDBR HYH LYHWH

+ YHWH HYH HDBR.

Cette addition exhibe à présent trois séries de, respectivement et dans l'ordre, 13, 12 et 11 lettres. Je puis donc remplacer chaque série, toujours dans l'ordre et respectivement, par les 13^e, 12^e et 11^e lettres de l'alphabet, soit M, L et K. Or MLK signifie, en hébreu, « le roi ».

Ainsi donc, sous le grec et en hébreu, le début du prologue de Jean ne dit pas seulement le nom divin, l'affirmation de l'unicité et de l'unité de Dieu et de son Fils : il en dit (il en disait primitivement) aussi la royauté.

BN, « le fils », est gématriquement équivalent à l'un des plérômes (ou développements) du nom divin. Car :

$BN = 2 + 50 = 52$;

$YHWH = YWD$ (yod) + HH (hé) + WW (waw) + HH (hé) = $10 + 6 + 4 + 5 + 5 + 6 + 6 + 5 + 5 = 52$.

D'où des phrases universellement massacrées par l'exégèse (parce que ineptes en grec) comme celle de *Matthieu* XI, 27 : « Nul ne connaît le Fils s'il ne connaît le Père, comme nul ne connaît le Père si ce n'est le Fils » – « Père » étant mis là pour YHWH, et « Fils » pour BN, (De phrases comme celle-ci on a fait des slogans familiaux !)

[190]

2 701 et 91

J'ai calculé plus haut la valeur gématrique du passage, la même que celle de *Genèse* I, 1 : 2 701. Ce nombre est composé de 4 chiffres,

4 chiffres dont la somme est 10, la même que celle des deux 5 du nombre des lettres du début du Prologue de Jean, et la même que celle du 2 et du 8 composant le nombre des lettres de *Genèse* I, I.

parmi lesquels je puis aussitôt éliminer le zéro (pour les raisons également explicitées plus haut) : de 2 701, je passe donc à 271. Ainsi que m'y a habitué, non pas la lecture des commentaires d'Église sur les Évangiles, mais celle des textes gnostiques et kabbalistiques, je puis à présent passer de 271 à 91, en additionnant les deux premiers chiffres de 271 et en les transférant aux seules dizaines.

De la même manière, partant de 2 701, puis de 271, je puis aboutir, par la somme de 7 et de 1, au nombre 28, – 28, le nombre des lettres de *Genèse* I, 1 (dont la gématrie est justement de 2701).

Ce nombre, 91, loin de m'être inspiré par une lubie, court à travers tout le Prologue de Jean (I, 1-18). En effet :

91 est la gématrie de N'M, « la parole ou l'oracle (divins) ». 91 est la gématrie de 'MN (racine qui donne « amen », translittération figurant 135 fois dans le corpus), terme qui figurait à

l'origine, en hébreu, dans le verset 7 (bêtement traduit par « pour que tous *croient* en lui »), dans le verset 9 (rebêtement traduit par « la lumière *véritable* »),

Alors que l'original, immédiatement perceptible sous le grec, était un masculin : H'WR HN'MN (second mot, racine 'MN), et signifiait « la lumière-félicité permanente-assurée » – et constituait l'équivalent gématrique de MŠYĤ, « le messie-christ-oïnt/Dieu ressuscité-vivant ».

[191] Preuves :

H'WR HN'MN = 5 + 1 + 6 + 200 + 5 + 50 + 1 + 40 + 50 = 358 ;

MŠYĤ = 40 + 300 + 10 + 8 = 358 ;

MŠYĤ = (par voie d'anagramme) ŠM (« Nom-Dieu ») + ĤY (de la racine ĤYH, « vivre-revivre » – « vivant/ressuscité »).

Pauvre grec...

dans le verset 12 (ignarement traduit par « à ceux qui croient en son nom »),

Alors que l'idée était ici (comme toujours avec 'MN et ses dérivés) celle de fidélité, de non-trahison – et pas celle de croyance.

et dans les versets 14 et 16 (où l'on devrait lire « fidélité », « permanence », tout aussi bien que « vérité »).

91 est aussi la gématricie de M'N, « refuser »,

Notez en passant les anagrammes ; la puissance de l'hébreu réside aussi dans ses anagrammes : ici 'MN, M'N et N'M. Et il y en a ainsi des dizaines dans le Nouveau Testament, qu'on ne trouve pas dans l'indo-européen, et que personne n'étudie, ne voit – où sont les chercheurs ?

'MN, M'N et N'M – gématricie classique commune : 91 ; mais gématricie par rangs commune : 28 (28 ! le nombre des lettres de *Genèse* I, 1) ; et 28 est également la gématricie de HKL, « le tout », premier terme figurant juste après le début du prologue de Jean (grec *panta*, verset 3).

Gématricie par rangs de HKL : 5 + 11 + 12 = 28. Mais quelle est sa gématricie classique ?

HKL = 5 + 20 + 30 = 55. 55 ! le nombre des lettres de notre début du prologue.

HKL, « le tout », fait donc, par le jeu de sa double gématricie (28 et 55), la jonction entre *Genèse* I, 1 et le début du prologue évangélique.

terme figurant en filigrane ou explicitement au verset 11 (« *ne l'ont pas reçu* » – rendu, encore une fois, fort cocasse).

91 est enfin la gématricie de H'LHYM, nom divin (« l'Élohym »), et de 'DNY YHWH, autre nom divin

[192] Et notez, là encore, la double gématricie de 'DNY YHWH :

– gématricie classique : 1 + 4 + 50 + 10 + 10 + 5 + 6 + 5 = 91 (nombre obtenu à partir du 2701 de *Genèse* I, 1 et du début du prologue) ;

– gématricie par rangs : 1 + 4 + 14 + 10 + 10 + 5 + 6 + 5 = 55 (nombre des lettres de ce même prologue).

(« Seigneur Dieu » ou « le Seigneur », ainsi qu'on le lit dans nos Bibles) – tous deux massivement présents dans la littérature hébraïque en général, et dans la Bible en particulier – et dans le Nouveau Testament, sous son grec.

Mais 91 figure aussi dans l'expression, inepte en grec comme en français, « plein de grâce et de vérité » (verset 14, la clause originale étant RB ĤSD W'MT).

Dans cette expression, RB ne veut pas dire « plein » ; ĤSD ne veut dire « grâce » qu'à l'extrême rigueur ; et 'MT (de la racine 'MN déjà rencontrée) y signifie « fidélité-permanence-assurance-solidité ». Mais en est-on, chez les grécistes, à ça près ?...

l'ordre des lettres de cette expression figure dans l'alphabet hébraïque de la manière suivante :

<i>lettres</i>	<i>rangs</i>
R	20 ^e
B	2 ^e
Ĥ	8 ^e
S	15 ^e
D	4 ^e
W	6 ^e
,	1 ^{er}
M	13 ^e
Ṭ	22 ^e

total : 91

[193] Sans autre commentaire.

Mais 91 est aussi la gématrie de ML'K, « l'envoyé-ange-messager », terme qui figurait en filigrane ou explicitement au verset 6 du prologue (« il y eut un homme *envoyé* par Dieu »).

91 est la gématrie classique de ML'K, soit : $40 + 30 + 1 + 20 = 91$. Mais sa gématrie par rangs est : $13 + 12 + 1 + 1 = 37$. Nous verrons, au chapitre suivant, les ramifications de ce nombre 37.

Et ça n'est toujours pas fini.

Le triste « commencement » de nos traductions à tout va était en réalité, en hébreu, R'ŠYT. La gématrie par rangs de lettres de ce mot est :

<i>lettres</i>	<i>rangs</i>
R	20 ^e
,	1 ^{er}
Š	21 ^e
Y	10 ^e
Ṭ	22 ^e

total : 74

Ce 74 est immédiatement la gématrie de °D, « témoin-témoignage », terme figurant explicitement au verset 7 (« lui vint en *témoignage* pour *témoigner* »).

Conclusion ?

...Et ainsi fonctionnait originellement le Prologue de Jean, dans sa langue première, l'hébreu, langue tenue pour sacrée par le rédacteur – langue (j'espère l'avoir montré) travaillée ici en profondeur dans son économie et dans sa science propres.

[194] Il y aurait certes d'autres remarques à faire sur ce prologue. Comment passer sous silence le verset 14 : « gloire *comme* fils unique » ? Aucun rapport en grec entre la gloire et l'unique, alors qu'en hébreu les deux termes valent 32 :

KBWD (« gloire-richesse-âme » – racine KBD, « être lourd ») = $20 + 2 + 6 + 4 = 32$;

YĤYD (« unique-fils unique ») = $10 + 8 + 10 + 4 = 32$.

On comprend pourquoi la gloire est dite ici *comme* l'unique, mais on le comprend en hébreu, et pas en grec ni en français – encore un charabia incompréhensible sur lequel, en se trompant de langue, s'acharnent depuis des siècles les commentateurs et les catéchistes ! Logique en hébreu, ce texte n'a pas été écrit pour les Gentils.

Je me résume : la rétroversion des quatre assertions sur lesquelles s'ouvre le Prologue de Jean élimine les inepties entraînées par la lecture de leur grec – inepties donnant lieu à des problèmes temporels et spatiaux sans intérêt ; seule cette rétroversion permet de comprendre le texte – le texte *et* sa production *et* sa portée. Elle permet seule de lui rendre justice en montrant ce qu'il avait d'originellement cohérent. Elle permet de mesurer l'abîme qui sépare ce texte primitif de son utilisation par les Églises : cet écart est celui qui va tout droit de la science sacrée (la fameuse $\hat{H}KMH$ des sages hébraïques – juifs et samaritains, et aussi bien esséniens que sadducéens, que pharisiens) à la bourde la plus manifeste.

Une fois rétroverti, le début du Prologue de Jean oublie ce qu'il n'a jamais pris en compte (les Stoïciens, Platon, Philon, et compagnie...) et retourne sans la moindre réticence dans son lieu primitif : la littérature juive-hébraïque, l'économie et les particularités de la science et de la langue sacrées.

On voit ainsi, à l'encontre des exégèses universellement admises,

[195] Voir, à ce sujet, le premier dictionnaire théologique venu, aux entrées « Jean », « logos », « Prologue de Jean », « commencement », « verbe », etc.

ce qu'est rétrovertir un passage du Nouveau Testament: c'est au minimum, sous le grec débile, donner sa chance au texte même et à son rédacteur primitif, et, par là, condamner au ricanement l'attitude ancestrale qui consiste, elle, et encore aujourd'hui, à canoniser l'un tout en estropiant l'autre.

(Texte paru dans *L'Infini*, Paris, Denoël, 1985.)

Effets de Sagesse sur Genèse I, 1

Mon lecteur est à présent un expert en gématries : il sait comment fonctionnent, dans le Nouveau Testament, les codes de la Kabbale hébraïque. Mais il ne sait peut-être pas comment fonctionnent ces mêmes codes dans la littérature juive non chrétienne.

Il est donc tenté de croire que la Kabbale chrétienne est une kabbale particulière.

Pour le détromper, je vais, à l'aide d'un exemple lourd de conséquences, lui montrer ce qu'il en est de la Kabbale juive en général. Lui montrer, par conséquent, que les textes hébreux du Nouveau Testament primitif sont des textes hébreux comme les autres : des textes qui ressemblent absolument, en tant que textes, à tous les textes hébreux du judaïsme ancien.

Le Nouveau Testament apparaîtra ainsi sous son vrai jour : celui d'un corpus juif-hébreu produit par des Juifs hébreux (palestiniens) sur la base, non pas d'une vision oculaire d'on ne sait quels événements historiques, mais des procédés juifs-hébreux de la Kabbale juive-hébraïque.

[199]

Parmi les innombrables commentaires juifs, explicites ou clandestins, sur le premier verset de la Genèse, il en est un, pourtant fécond et récurrent, qui n'a jamais jusqu'ici, que je sache, trouvé son explication convenable,

« *Au commencement* »

Dans le Targum samaritain, c'est-à-dire dans la traduction araméenne de la Bible hébraïque en usage chez les Samaritains (Pentateuque seul), à la place de BR'ŠYT̃ il y a BQM'WT' – même sens dans les deux cas, « au commencement ».

B, en hébreu comme en araméen, est la préposition « dans » (son hiéroglyphe originel représentant une maison), sens local et instrumental : « dans », mais aussi « avec », « par », « grâce à ». La préposition B se fixe graphiquement au début de son régime, et celui-ci ne prend alors jamais l'article : R'ŠYT̃, « commencement » – BR'ŠYT̃, « au commencement » (rendu vulgaire habituel).

Dans le Targum dit d'Onqelos (ou d'Aquila ?), à la place de BR'ŠYT̃, au même endroit, il y a BQDMYN « au commencement ».

Dans la version grecque dite des Septante, comme dans celles de Symmaque et de Théodotion, à la place de BR'ŠYT̃ il y a *en arkhé* – « au commencement ».

Cet *en arkhé* est celui-là même qui se retrouve, comme calque de son hébreu originel, en tête du prologue du *Selon-Jean*.

[200] Dans la version latine de Jérôme, dite Vulgate, à la place de BR'ŠYT̃ il y a *in principio* – « au commencement ».

Et ainsi en va-t-il, sémantiquement, des versions syriaques, coptes, etc. : partout les traducteurs (en langue vulgaire, vernaculaire) lisent le premier mot de la Genèse hébraïque, BR'ŠYT̃, comme signifiant (vulgairement) « au commencement ».

Cette unanimité n'implique d'ailleurs nullement que le texte soit ainsi *bien* traduit et compris : cf., à ce sujet, ne serait-ce que les réticences (grammaticales, mais pas seulement) de Rashi (né à Troyes en 1040) dans son exégèse sur le Pentateuque. Mais je passe.

« *Au commencement* » selon Jonathan

Par contre – et là est mon problème –, dans le Targum palestinien de Jonathan (ben Uzziel, en grec Théodotion ?),

Ce targum est réputé palestinien, et réputé de Jonathan.

à la place de BR'ŠYT̃, en tête de la Thora, il y a... BĤKMT' – c'est-à-dire « avec la sagesse », « par la sagesse » (litt. « dans la sagesse », « en sagesse »).

Et, à l'encontre de tous les autres traducteurs, Jonathan, qui n'était pourtant ni un imprudent (à l'égard de ses commanditaires) ni un négligent (face au texte original tenu par lui pour sacré-divin), lit *Genèse* I, 1, de la manière incroyable qui suit :

« Avec (la) Sagesse, le Nom créa et acheva le Ciel et la Terre. »

« Le Nom », HŠM (H étant l'article), est ici, comme traditionnellement dans la littérature juive, un substitut révérenciel de YHWH, une manière d'éviter le tétragramme imprononçable : ceci indique, par la bande, que Jonathan voyait déjà dans le 'LHYM, « Élohym », de *Genèse* I, 1, un substitut révérenciel [201] de YHWH (que, sous 'LHYM, il lisait YHWH) – nous y reviendrons.

Le terme araméen ḤKMT' utilisé ici par Jonathan est l'équivalent immédiat de l'hébreu ḤKMH, même sens, « la sagesse ».

Par « sagesse », on entend ici, en hébreu, le savoir, le faire et le savoir-faire, indissociablement.

Seul contre tous, au premier siècle apr. J.-C. (?), Jonathan lit ḤKMH à la place de R'ŠYT. Jonathan, dans un livre considéré par lui comme sacré, divin (dans Le Livre), se permet d'y remplacer un mot par un autre : et cela n'étonne gravement personne ! On le constate, on le note : on ne justifie ni n'explique cette incroyable audace du targumiste, audace qui va à l'encontre de tout ce qu'on sait par ailleurs de la révérence extrême des savants juifs (et samaritains) anciens à l'égard de la Thora, audace qui contredit – en plus – toutes les autres traductions reçues et répandues.

Jonathan traducteur-traître ?

Ma première question est donc violente : Jonathan, traducteur-sur-commande de la Thora, n'a pas remplacé « commencement » par « sagesse » à la légère ; il n'a pu le faire – se croire autorisé à le faire, s'y risquer – que pour d'impérieuses raisons : quelles raisons ? quelles sont les bonnes raisons d'un tel transfert sémantique ? Et puis : pourquoi le traducteur a-t-il opéré ce transfert précisément à cet endroit-là, au premier mot du premier verset du Livre ?

À cette question, je n'ai trouvé nulle part le plus petit début d'une réponse acceptable. Les érudits se contentent en général de dire que Jonathan s'est, en traduisant ainsi, placé dans le grand « courant sapientiel » – courant dont, répète-t-on aussitôt, le meilleur monument est le Livre de Jésus Ben Sira (ou « Livre de la Sagesse », ou « Ecclésiastique »)...

[202] Cette réponse ne tient pas ; elle est trop minuscule : car alors faut-il suggérer que les autres targumistes et les Septante ignorent le courant sapientiel ? Et puis : expliquer la substitution de Jonathan par référence à ce courant, c'est oublier de justifier l'existence de ce courant lui-même : c'est omettre de dire pourquoi, hors la Thora (mais sur elle, à partir d'elle), la Sagesse revêt, dans les textes de la Bible hébraïque, une importance cardinale. C'est ne rien expliquer.

Il faut donc en revenir à ceci : pourquoi, un jour, un certain Jonathan, traducteur sur commande, s'est-il permis de lire « sagesse » à la place de « commencement » ?

Et il faut, à ce problème, fournir une solution qui aille très au-delà des notions de « courant », d'« influence », et autres. Une réponse fondée sur de l'inévitable.

Le « courant sapientiel » ?

Je note, pour donner plus de force à ces interrogations, que la substitution qu'exhibe le targum de Jonathan ne date nullement de lui, et qu'elle ne s'est nullement éteinte avec lui. Jonathan n'est certes pas le premier à avoir, soi-disant de façon subreptice, lu ḤKMH, « sagesse », en *Genèse* I, 1. Dans la Bible hébraïque, hors Pentateuque, on remarque plusieurs fois que la Sagesse a présidé à la création du monde ; ainsi voyez *Proverbes* III, 19 : « YHWH a fondé la terre en sagesse (BḤKMH) » ; ou *Psaumes* CIV, 24 : « Que tes faits sont grands, tous tu les as produits avec sagesse (BḤKMH) », etc. On pourrait accumuler les exemples : le courant sapientiel, dont nous abreuvons les exégètes, résulte en fait d'une lecture du premier verset du Livre telle, hors sémantique, qu'il contienne ḤKMH – alors que, sémantiquement, graphiquement, ḤKMH, « sagesse », en est absente. Il ne faut pas ramener Jonathan au courant sapientiel ; il faut ramener et Jonathan et le courant sapientiel à la question [] que je posais tout à l'heure : où et comment ḤKMH, « sagesse », intervient-elle en *Genèse* I, 1, alors qu'elle n'y figure pas ?

La postérité de cette lecture du verset est énorme : cf. la *Sophia* gnostique ; cf. les divers midrashim ; cf. le Zohar.

Le débat sur Genèse I, 1

J'en viens à autre chose. Dans le récit de la Genèse, au verset 1 comme ailleurs, il n'est jamais question de la Sagesse. *ĤKMH*, seul mot hébreu ayant ce sens, ne fait, si je ne me trompe, sa première entrée dans la Bible hébraïque qu'en... *Exode XXVIII, 3* ! Dans le récit de la Création, il n'est jamais fait mention, graphiquement, sémantiquement, de la Sagesse.

Et pourtant, pour ne plus parler des Proverbes, des Psaumes, de Jérémie (par exemple X, 12, la Sagesse comme fondement du monde), etc., que lit-on dans les textes gnostiques, textes relevant dans leur ensemble d'un travail exégétique sur la Bible, et en particulier sur la Genèse ?

Je suis enfin heureux de savourer dans Michel Tardieu, *Le Codex de Berlin*, Paris, Cerf, 1984, cette phrase (p. 37) : « Ceux que l'hérésiologie appela « gnostiques » étaient d'abord et essentiellement ceux qui disaient *savoir* lire les Écritures, en en connaissant le sens caché et véritable. » Tous les essais sur les gnostiques, même les plus récents, tendent à faire croire que les systèmes sectaires (?) décrits par Irénée et ses suivants, par les codex de Nag-Hammadi, et autres, sont des constructions autonomes produites par l'imagination (quand ce n'est pas par la fantaisie gratuite, la sottise – ou les aberrations sexuelles !) : en réalité tous ces systèmes se fondent et se structurent sur des lectures plurielles d'un seul et même corpus, celui de la Thora : les gnostiques sont, de part en part, des exégètes du Livre. Ils ne sont ni ne se veulent des créateurs originaux. Et leurs [204] querelles proviennent précisément (comme celle qui oppose Juifs et Samaritains) du fait qu'ils se réfèrent tous à un seul et même point fixe : la Bible, la Thora. (Voyez, dans la même perspective, et avec les aménagements qui s'imposent à son propos, l'idée évangélique d'« accomplissement » *des Écritures*.)

Par malheur, dans sa traduction et dans son explication des textes compris dans le Codex de Berlin, Michel Tardieu ne tient pas les promesses de la belle phrase que je viens de citer : il ne montre nullement en quoi tous ces textes sont des exégèses (des midrashim) de la Thora ; il ne donne pas les raisons de la présence de la *Sophia* (« sagesse ») dans ces textes, ni les raisons de sa position dans l'œuvre de Création ; il ne démonte pas les méthodes kabbalistiques (par voie de gématrie, de notarique, etc.) abondamment utilisées ici, comme ailleurs, par les gnostiques et appliquées par eux à la Bible (à la Thora).

On y découvre, fondamentalement, le débat suivant :

Débat que, bien sûr, je schématise et résume jusqu'à la limite du supportable.

la Création décrite dans les premiers chapitres de la Genèse fut-elle, de soi, bonne ou mauvaise ? Question qui se redouble aussitôt de la suivante : la Sagesse fut-elle, lors de cette Création, conviée au rendez-vous d'un dieu bon ou à celui d'un dieu mauvais ?

Cette question implique, dans son énoncé même, que la Sagesse *est* présente lors de la Création ; elle implique une lecture de *Genèse I, 1* telle que *ĤKMH*, « sagesse », y figure.

À cette double question, à ces deux questions qui n'en font qu'une, les livres des prophètes bibliques répondent clairement et majoritairement que la Création fut à la fois bonne, sage et divine ; ainsi Jérémie souligne-t-il que Dieu « a fait la terre en sa puissance,

Le mot (hébreu) utilisé ici est *KĤ*, « force » ; si Jérémie l'emploie ici, c'est parce qu'il a pour gématrie 28 [205] (20 pour K, + 8 pour Ĥ) et que 28 est le nombre des lettres de *Genèse I, 1*.

a assis le monde en sa sagesse, et a déployé les cieux en son intelligence » (LI, 15).

À cette toujours double question, la plupart des gnostiques répondent, à l'inverse, que la création inaugurée par *Genèse I, 1*, fut mauvaise, illégitime, illogique, et seulement

démiurgique ; c'est un dieu qui a créé le monde, mais ce dieu-là n'est au fond qu'un maladroit, un malveillant – un être peu recommandable et cruel.

Unanimité des adversaires

Mais, du point de vue qui m'occupe ici, ces deux thèses contradictoires se rejoignent au moins sur un thème : celui de la sagesse. Dans le débat séculaire sur la Création bonne ou mauvaise, tous, optimistes et pessimistes, s'accordent à embarquer $\hat{H}KMH$ (en grec ce sera *Sophia*, en araméen translittéré ce sera *Achamoth*, etc.) : tous, Gnostiques étiquetés et Prophètes orthodoxes, s'entendent à lire $\hat{H}KMH$, « Sagesse », dans le Livre de la Genèse où elle ne se rencontre graphiquement et sémantiquement pas.

Ainsi voit-on dans la Bible hébraïque nombre de versets des prophètes et des psalmistes louer la *sagesse* de la Création et du Créateur ; ainsi voit-on, parallèlement et non pas contradictoirement, les Gnostiques décrire les catastrophes que subit Sagesse-Sophia-Achamoth, catastrophes renvoyant toutes à celle que déclenche *Genèse* I, 1 : au commencement le dieu bête et méchant créa le ciel et la terre, et Sagesse, présente à cette occasion-là, n'eut ensuite qu'à s'en mordre les doigts – et nous avec.

Retour, donc, à ma question initiale : Jonathan ou pas, [206] Gnostiques ou pas, Prophètes ou pas, pourquoi se permet-on de lire $\hat{H}KMH$ en *Genèse* I, 1 ?

L'hébreu langue du chiffre

Pour enfin résoudre ce problème, il faut quitter la sémantique (et la graphie) et s'adonner à d'autres sortes de calculs ; il faut recourir au chiffrage et aux codages.

L'alphabet hébreu étant composé de 22 lettres qui sont aussi des nombres, il est facile, arithmétiquement, hors sémantique, de faire correspondre entre eux des mots ou des groupes de mots, d'une part, et des valeurs chiffrées de l'autre. Si l'on appelle, comme le veut la tradition, « gématrie », la somme arithmétique des lettres-chiffres d'un mot, on dira de ce mot qu'il a pour valeur gématrique (ou, plus simplement, pour gématrie), disons, 567, 304, 70, ou 43, etc.

Tout ceci étant connu par mes chapitres précédents, je n'insiste pas.

Le calcul gématrique est constant dans l'ensemble de la Bible hébraïque ; il est constant dans la littérature hébraïque péribiblique et postbiblique : il n'est pas seulement constant dans la Kabbale – au sens qu'on donne habituellement et restrictivement à ce label.

Mais il ne suffit pas de constater que l'alphabet hébreu est aussi un code chiffré ; encore faut-il s'entendre sur la nature de ce code et de cette combinatoire.

Sans que je puisse insister, disons que le code alphabétique chiffré des rabbins (des Pharisiens), tel qu'il s'offre explicitement (exotériquement) à découvrir par exemple dans les Talmuds et le Midrash Rabbah, se présente ainsi :

Qu'on me comprenne bien : je ne dis pas que ce code a été inventé par les Pharisiens ; je dis qu'il a été recueilli par eux et divulgué (d'ailleurs plutôt [207] chichement) dans leur littérature. – En réalité, ce code gématrique fonctionne dans la Bible elle-même, et il est également constant chez les Samaritains : il est donc très ancien. Et il est constant dans le Nouveau Testament (sous son grec) et dans les textes gnostiques (sous leur grec, sous leur copte, etc.). Il n'existe donc aucune différence, de ce point de vue, entre – pêle-mêle – le Judaïsme (toutes sectes confondues), le Gnosticisme, le Samaritanisme et le Christianisme néotestamentaire : tous quatre se réfèrent au même Livre (la Bible, la Thora) ; tous quatre s'y réfèrent par midrash (en le tenant pour codé).

lettres

valeurs géométriques

' (aleph)	1
B (beith)	2
G (ghimel)	3
D (daleth)	4
H (hé)	5
W (waw)	6
Z (zaïn)	7
Ĥ (ĥeth)	8
T (tet)	9
Y (yod)	10
K (kaph)	20 (500 en finale)
L (lamed)	30
M (mem)	40 (600 en finale)
N (noun)	50 (700 en finale)
S (samekh)	60
° (ayin)	70
P (phé)	80 (800 en finale)
Ş (tsadé)	90 (900 en finale)
Q (qoph)	100
[208] R (resh)	200
Ŝ (shin)	300
Ṭ (taw)	400

Le tableau ci-dessus, pourtant confirmé par les Talmuds, le Midrash Rabbah, etc., mais aussi par l'ensemble des constructions narratives (et autres) de la Bible hébraïque, ne suffit pas. Car il est un autre code, plus naturel, plus immédiat, et dont les érudits ne tiennent massivement jamais compte, celui qui assigne à chaque lettre de l'alphabet hébreu la valeur (cardinale) de son rang (ordinal). – En concurrence et complémentarité avec ce que j'appellerai désormais « gématricie classique » (gC – tableau ci-dessus),

« Gématricie *classique* », mais surtout pas, comme je le lis partout, « gématricie *rabbinique* » : car les Pharisiens ne sont aucunement les inventeurs de ce système chiffré.

il faut prendre en compte la « gématricie par rangs » (gR).

Ces deux sortes de gématricies, gC et gR, présentes et opératives dans l'ensemble de la littérature hébraïque (biblique ou non, ultérieurement traduite ou non, juive ou samaritaine, gnostique ou non), sont tout aussi productives, sous son grec, dans son hébreu d'origine, d'un bout à l'autre du Nouveau Testament – cf., à ce sujet, mes deux chapitres précédents, mais je glisserai tout à l'heure quelques exemples de chiffrages néotestamentaires parmi les plus impressionnants... et, en effet, les plus productifs.

Il ne faut donc, ici ni ailleurs dans la littérature hébraïque (ou d'origine hébraïque), se contenter du tableau ci-dessus ; il importe, tout au contraire, et comme suit, de s'astreindre à prendre en considération les deux sortes de codes :

Dans un film yiddish, *Dibbuk* (Pologne, 1939), l'un des personnages crie « Émeth, Émeth, 36, 36 » ; 36 est en effet la gR de 'MṬ, « vérité ».

[209]

lettres

gR

gC

'	1	1
B	2	2

G	3	3
D	4	4
H	5	5
W	6	6
Z	7	7
Ĥ	8	8
T	9	9
Y	10	10
K	11	20 (ou 500)
L	12	30
M	13	40 (ou 600)
N	14	50 (ou 700)
S	15	60
ᵉ	16	70
P	17	80 (ou 800)
Ş	18	90 (ou 900)
Q	19	100
R	20	200
Ŝ	21	300
Ṭ	22	400

Sans dissenter sur les différences, mais aussi sur les analogies, entre les deux codes ainsi définis (gR et gC),

Les analogies sont évidentes : la somme des chiffres constitutifs de la gR d'une lettre est toujours égale à la somme des chiffres constitutifs de sa gC, et vice versa. Par suite, et plus généralement, la somme des chiffres constitutifs de la gR d'un mot (ou d'un **[210]** groupe de mots) est toujours égale à la somme des chiffres de sa gC, et vice versa. Par exemple, le mot 'WR, « lumière », a pour gR : $1 + 6 + 20 = 27$; il a pour gC : $1 + 6 + 200 = 207$; somme des chiffres de sa gR : $2 + 7 = 9$; somme des chiffres de sa gC : $2 + 0 + 7 = 9$.

Autre exemple, le mot MŜYĤ, « messie », a pour gR : $13 + 21 + 10 + 8 = 52$; somme de ces chiffres : $5 + 2 = 7$; il a pour gC : $40 + 300 + 10 + 8 = 358$; somme de ces chiffres : $3 + 5 + 8 = 16$, puis $1 + 6 = 7$.

La circulation est donc directe entre les deux gématries (gC et gR), à condition, bien sûr, qu'on n'y fasse pas intervenir la considération des lettres finales : mais une telle considération est tardive dans la littérature hébraïque, les lettres finales n'existant pas dans l'hébreu samaritain. Notez, d'autre part, que gR et gC d'un mot sont rigoureusement identiques lorsque aucune des lettres de ce mot n'excède le 10^e rang dans l'alphabet : ainsi YHWH, ou YĤYD, ou HYH, ou 'HBH, etc.

Notez enfin – même si l'énoncé de cette loi est un peu compliqué – que la gR du plérôme d'un mot est toujours composée de chiffres dont la somme est égale à la somme des chiffres de la gC de ce plérôme ; pour le vérifier, reprenons l'exemple du mot MŜYĤ : ce mot est composé des lettres M, Ŝ, Yet Ĥ, autrement dit, en les développant, des lettres MYM, ŜYN, YWD et ĤYT ; le plérôme de MŜYĤ est donc : MYM + ŜYN + YWD + ĤYT.

La gR de ce plérôme est : $13 + 10 + 13 + 21 + 10 + 14 + 10 + 6 + 4 + 8 + 10 + 22 = 141$; somme de ces chiffres : $1 + 4 + 1 = 6$.

La gC de ce même plérôme est : $40 + 10 + 40 + 300 + 10 + 50 + 10 + 6 + 4 + 8 + 10 + 400 = 888$; somme de ces chiffres : $8 + 8 + 8 = 24$, puis $2 + 4 = 6$.

Toutes ces lois gématriques, et bien d'autres, sont mises à l'œuvre dans les textes gnostiques (alors que personne ne les étudie sérieusement) et dans le **[211]** Nouveau Testament (où personne n'en soupçonne l'existence et la performance).

nous voilà à même de rendre justice à l'audace intempestive de Jonathan et, au-delà d'elle, à la présence effective de $\hat{H}KMH$, « Sagesse », dans le premier verset de la Genèse – et, ce faisant, d'expliquer à la fois l'origine du courant sapiential et les tribulations gnostiques de Sophia/ Achamoth.

2701, 37 et 73

Je l'ai établi dans le chapitre précédent, la valeur gématrique (gC) de *Genèse* I, 1, est de 2701. Il y aurait beaucoup à dire sur ce nombre.

Cf., là encore, mon chapitre précédent.

Pour l'heure, je me contente de le mettre en facteurs ; et je constate aussitôt que 2 701 n'est divisible, hormis par lui-même et par 1, que par 37 et 73.

37 et 73 étant des nombres premiers, la mise en facteurs de 2701 s'arrête avec et sur eux – arithmétique élémentaire.

Je calcule à présent la gématrie par rangs (gR) et la gématrie classique (gC) de $\hat{H}KMH$, « Sagesse-Sophia-Achamoth » :

– gR de $\hat{H}KMH = 8 + 11 + 13 + 5 = 37$;

– gC de $\hat{H}KMH = 8 + 20 + 40 + 5 = 73$.

Et je dis – sans charabia aucun sur le courant sapiential ayant influencé Jonathan (et issu, lui-même, d'on ne sait où) – que 2701, valeur chiffrée de *Genèse* I, I, se réduit factoriellement à 37, gR de $\hat{H}KMH$, « Sagesse », et à 73, sa gC.

Jonathan arithméticien

Jonathan lit « sagesse » dans *Genèse* I, 1, non pas sémantiquement (la graphie $\hat{H}KMH$ n'y figure pas), mais [212] arithmétiquement (dès lors que « sagesse » s'y présente au confluent des deux facteurs premiers, donc uniques, de son codage ésotérique).

Car, qu'on me comprenne bien : il n'existe en hébreu, que je sache, aucun autre mot que $\hat{H}KMH$ possédant pour gématries concurrentes à la fois 37 et 73.

(Tiens: ...aucun autre mot, sinon $GLYL$, « la Galilée » ! toute la textualité du messie-fils *galiléen* serait-elle donc tirée, elle aussi, par travail mathématique, du premier verset de la Genèse ?)

Et puis constatez combien sont nulles les théories renvoyant le courant biblique sapiential à des influences hellénistiques : l'équation $2701 = 37 \times 73$, issue d'un travail hébreu sur l'hébreu de *Genèse* I, I, est-elle hellénistique ? Est-elle grecque ? et est-elle fondée sur la lecture des penseurs grecs ?

73 est la gématrie classique de $\hat{H}KMH$. Je suis passé de 2701, gC du verset,

Et gC, également, du début du prologue de Jean – prologue qui contient donc, en hébreu et implicitement, et la *sagesse* (sans la moindre parcelle d'influence hellénistique) et la *Galilée*.

Voyez d'ailleurs, dans ce prologue, et toujours sous son grec de traduction, l'incidence de *Genèse* 1, 1 et de son 73. Par exemple :

– versets 3-4 : « ce qui était en lui », hébreu $MH\ HYH\ BW$, gC=73 ;

– verset 4 : « la vie », hébreu $H\hat{H}YYM$, gC = 73 ; d'où l'équivalence, en conservant le vulgaire de nos traductions, entre « ce qui était en lui » et « la vie », équivalence affirmée par le texte (et puis : cette équivalence fonctionne aussi en arithmétique par rangs, $13 + 5 + 5 + la + 5 + 2 + 6 = 46$, pour « ce qui était en lui »/ $MH\ HYH\ BW$, et $5 + 8 + la + la + 13 = 46$, pour « la vie »/ $H\hat{H}YYM$ – voilà de quoi gratifier les grécistes ! – et puis, encore : le « ce qui était en lui était la vie » du grec, en hébreu $MH\ HYH\ BW\ HYH\ H\hat{H}YYM$, a pour gR de son plérôme – autrement dit de ses lettres explicitées

–, MYM pour M, + HH pour H, + HH pour H, etc., 298 ; or 298 [213] est la gR, également, de *Genèse* I, 1 – oui, tout ceci par parenthèse !).

à 73, gC de « Sagesse ». Je puis à présent opérer le trajet inverse.

Et n'oublions pas de remarquer que 37 est le rétrograde de 73, son anagramme arithmétique.

Ainsi, la première calculatrice de poche venue m'indique que la somme des 73 premiers nombres (entiers positifs) est égale à... 2 701.

Ce calcul – ce calcul de ce genre de somme – n'est pas seulement courant (et productif) dans la littérature estampillée comme « hébraïque » ; il figure aussi dans le Nouveau Testament : ainsi, le 666 d'*Apocalypse* XIII, 18 (« le chiffre de la bête »), est-il égal à la somme des 36 premiers nombres entiers ; le 153 de *Jean* XXI, 11, à la somme des 17 premiers nombres ; le 276 d'*Actes* XXVII, 37, à la somme des 23 premiers nombres (or 23 est la gR de KL, « tout-tous-toutes », terme présent, sous le grec, dans ce verset)... Et puis : lors de la multiplication des pains (s'il convient d'accepter ce label), hébreu LHM, gC 78, on ramasse 12 couffins (traduction habituelle) : or la somme des 12 premiers nombres entiers est de 78.

D'une part, je laisse à la réflexion du lecteur la valeur, arithmétique ou non, de la thèse d'une rédaction grecque (ou araméenne) du socle des Évangiles et des textes conjoints ; et d'autre part je passe, car seule sagesse, ici, m'occupe.

Le sens et le chiffre

2701 = 37 X 73. J'ai mentionné, plus haut, *Psaumes* CIV, 24 : il faut à présent saisir ce passage au pied de la lettre ; non pas « que tes créations sont grandes », ainsi que je le lis dans tant de versions françaises, mais « que tes créations sont multiples [214] (RBW) », car, dans cette interjection, il est à la fois question de la sagesse (« toutes, tu les fis en sagesse ») et d'une multiplication (37 X 73 = 2701 – c'est le sens du verbe RBH) : le rédacteur du psaume y dit explicitement que la Sagesse habite *Genèse* I, 1, et qu'elle l'habite par voie de multiplication. Or ce rédacteur est antérieur de plusieurs siècles à Jonathan et à son targum.

D'où ma réévaluation de l'audace du targumiste. En changeant, comme il l'a fait, BR'ŠYT, « au commencement » (traduction vulgaire), par BHKMH, « en sagesse »,

Et en transférant ce changement dans sa version araméenne.

Jonathan n'a en rien bafoué le caractère sacré – intouchable – du texte qu'il tenait (évidemment) pour divin : il a seulement opté pour l'arithmétique et laissé de côté la sémantique.

Ou, si l'on veut être plus précis : il a abandonné une sémantique, celle de « commencement »/R'ŠYT, pour en rejoindre une autre, celle de « sagesse »/HKMH, par l'intermédiaire d'un calcul arithmétique.

Ce processus, sémantique/arithmétique/sémantique, est courant dans la littérature hébraïque (juive ou samaritaine), dans la littérature gnostique (juive ou samaritaine), dans la littérature chrétienne primitive (néotestamentaire ou non), et dans les traductions (juives ou samaritaines) de la Bible : targums, Septante, etc.

Et en cela, loin d'innover, il a seulement mis au grand jour et vulgarisé (en l'araméisant) une exégèse que les écrivains hébreux, juifs et samaritains, avaient constituée bien avant lui : Jonathan et son targum, comme le courant dit « sapiential », comme les recherches et théories gnostiques concernant Sagesse-Sophia-Achamoth, reposent sur une lecture commune – ésotérique et arithmétique – de *Genèse* I, 1.

[215] Lecture n'ayant, je le répète à l'encontre de ce qu'on voit partout affirmé, aucune dette envers les penseurs grecs et l'hellénisme en général.

Mais ceci n'est pas une conclusion ; ou plutôt : cette conclusion sur le début du targum de Jonathan produit, elle-même, des conséquences qui ne sont pas sans intérêt.

Si, en effet, en *Genèse* I, 1, parce que $2\ 701 = \text{Sagesse multipliée par elle-même}$, j'écris $\hat{H}KMH$ à la place de $R'\hat{S}YT$, je me heurte illico à un problème inattendu.

Quelle est en effet la double valeur gématrique (gC et gR) de $R'\hat{S}YT$?

En me référant au tableau donné plus haut, il m'est facile de le dire :

– gC : $200 + 1 + 300 + 10 + 400 = 911$;

– gR : $20 + 1 + 21 + 10 + 22 = 74$.

La gématrie classique (gC) de $R'\hat{S}YT$ (911) étant beaucoup trop forte pour $\hat{H}KMH$ et ses valeurs 37 et 73, seule est à considérer ici sa gR : 74.

Or 74 n'est pas 73.

D'où le problème que se sont posé les rédacteurs : d'un côté, il faut arithmétiquement que je lise $\hat{H}KMH$ à la place de $R'\hat{S}YT$: et c'est ainsi que Jonathan, dans son targum, écrit « en sagesse » et non « au commencement ». Mais, d'un autre côté, hors du calcul global de *Genèse* I, 1 (2 701) et de ses facteurs premiers (37 et 73), je ne puis faire que 74 (gR de $R'\hat{S}YT$) condescende à égaler 73 (gC de $\hat{H}KMH$).

Il ne faut pas, ici, que mon lecteur s'irrite du passage d'un code gématrique à l'autre. Ce va-et-vient est récurrent dans la littérature hébraïque (et pas seulement dans la Kabbale au sens étroit du mot !) : on y voyage parmi les équivalences d'un alphabet chiffré [216] à l'autre avec une virtuosité qui n'a, c'est le cas de le dire, aucune équivalence dans les autres cultures (la grecque en particulier). Et ce mouvement de transcodage se retrouve, comme par hasard, sous le grec, dans l'hébreu original du Nouveau Testament ; c'est même sur lui – et pas sur l'Histoire ! et pas sur l'oralité ! – que se fondent les structures conceptuelles les plus importantes du corpus. Et personne ne le sait, ne le voit – ne le dit !

Ainsi, par exemple, 52 n'est pas seulement la valeur de $BHMH$, la « bête » de l'Apocalypse, lui fournissant, par multiplication et par addition de ses chiffres constitutifs, tour à tour le nombre de ses cornes et celui de ses têtes (QRN, « corne », concept, en hébreu, de la force multiple ; $R'\hat{S}$, « tête », concept, toujours en hébreu, de l'addition, du recensement et du dénombrement).

52 est aussi, pêle-mêle au travers de tout le Nouveau Testament, l'équivalent (entre autres !) de :

– BN, « le fils » (gC) ;

– $M\hat{S}Y\hat{H}$, « le messie-christ-oïnt » et, par anagramme, « Dieu vivant/ressuscité » (gR), d'où l'élaboration d'une théorie sur le fils-messie et sur le messie-fils (et d'une théorie sur le fils ressuscité – par anagramme !) ;

– $H\hat{S}WR$, « le bœuf » (gR), et $H\hat{H}MWR$, « l'âne » (gR), d'où, sur fond d'une référence à Isaïe, dans les apocryphes, la présence de ces deux animaux emblématiques lors de la naissance du fils-christ ;

– $NP\hat{S}$, « l'âme » (gR), sans commentaire ;

– $'\hat{S}RY$, « heureux celui – ou ceux – qui » (gR), sans commentaire ;

– $HPRY$, « le fruit » (gR) – souvenons-nous du « fruit des entrailles » ;

– $N\hat{S}R$, « rejeton » (gR), d'où, en *Romains* XV, 12, la référence au « rejeton de Jessé » d'Isaïe XI, 10 – et $N\hat{S}R$, « rejeton », assone évidemment avec « nazaréen », quel que soit le vrai sens de cet appellatif (N.B. Les Chrétiens primitifs étaient appelés « Nazoréens ») ;

[217] – $YWHNN$, « Jean » (gR), litt. « Dieu fait grâce », d'où les parallélismes entre Jésus et Jean, d'où les questions que les rédacteurs mettent dans la bouche de leurs interlocuteurs à propos de leur identité mutuelle (et de leur respective équivalence, ou non, avec $M\hat{S}Y\hat{H}$, « messie ») ;

– $HTWBL$, « le baptiste » (gC), litt. « le baptisant » (cf., par exemple, *Marc* I, 4) – de sorte que Jean-le-Baptiste réunit en lui, arithmétiquement, deux équivalences à 52, l'une en gR, « Jean », l'autre en gC, « le baptiste » ;

– ŠLWM, « la paix » (gR), sans commentaire – tant il serait riche –, et son anagramme MWŠL, « celui qui règne/celui qui parle en paraboles », terme figurant dans la citation de *Michée* V, 1, donnée en *Matthieu* II, 6 et appliquée par lui à Jésus ;

– 'LYHW, « Élie » (gC), d'où, en *Marc* VIII, 27, la question de savoir si le « fils » (52) ou le « messie » (52) est « Jean » (52) ou Élie (52) ;

– YŠ^cH, « le salut » (gR), ou HYŠ^c, « le sauveur » (gR), termes de même racine que « Jésus-Josué », litt. « Dieu sauve »...

... Tout cela sous le grec, hors du grec, dans l'hébreu primitif du corpus. (Et pas dans l'araméen, où de tels calculs n'ont pas cours !)

À cette liste impressionnante, et pour que le lecteur en mesure la valeur ésotérique et anhistorique, il convient d'ajouter ceci : les parents du « fils-messie » s'appellent « Marie » et « Joseph », en hébreu MRYM et YWSP. Or MRYM vaut 56 et YWSP 48, tous deux en gR : la moyenne de ces deux nombres est 52 (cf. liste ci-dessus), gC de BN, « fils » et gR de MŠYĤ, « messie-christ ». C'est dire le processus anhistorique, ésotérique, d'un tel engendrement !

Et ce n'est pas tout : au début de l'Évangile de Luc, Joseph est remplacé auprès de Marie par Gabriel : cette substitution, hors Histoire mais dans la langue (l'hébraïque, pas la grecque, et pas l'araméenne), a, elle aussi, un fondement chiffré : YWSP, « Joseph », [218] et GBRY'L, « Gabriel/Dieu fort », valent tous deux 48 (gR) !

J'ai indiqué plus haut que BN (« fils ») = MŠYĤ (« messie-christ ») = 52. Cette gématricie est équivalente au plérôme de YHWH, autrement dit au développement des lettres du Nom divin-sacré :

YHWH = YWD (lettre Y, « yod ») + HH (lettre H, « hé ») + WW (lettre W, « waw ») + HH (lettre H, « hé ») ; or YWD + HH + WW + HH = 52.

Par contre, 52, gématricie du « fils » et du « messie-christ », n'est – et c'est capital – équivalente à aucune des graphies de « Jésus-Josué » : ni à YHWŠW^c, ni à YHWŠ^c, ni à YŠW^c (ni à la graphie talmudique YŠW) – de quelque manière qu'on l'écrive en hébreu, jamais « Jésus » ne parvient à s'identifier gématriciellement (en gR comme en gC) à BN et à MŠYĤ. D'où l'hésitation sur l'accueil à réserver ou non à ce nom, hésitation qui s'exprime à la fois dans le Nouveau Testament (cf., par exemple, à diverses reprises dans les Épîtres pauliniennes, l'appel à croire que le « christ-messie » est « Jésus » et réciproquement) et dans les livres chrétiens primitifs « Jésus » n'est pas mentionné dans *Le Pasteur* d'Hermas, livre longtemps demeuré canonique, ni dans divers autres ouvrages des débuts du Christianisme – et, dans l'*Épître de Barnabé*, pourtant canonique pendant un certain temps puisqu'elle figure dans le Codex Sinaiticus, on en est encore à identifier « Jésus » à Josué, le successeur de Moïse).

Ce problème, qui va peut-être étonner mon lecteur, n'est nullement le produit d'une fantaisie de ma part. Voici :

La force de l'ésotérisme

Le mot R'ŠYT est utilisé dans l'ensemble de la Bible une cinquantaine de fois ; partout il s'écrit R'ŠYT – partout, sauf une seule fois, en *Deutéronome* XI, 12 : à cet endroit, et à cet [219] endroit uniquement, il adopte la forme RŠYT (sans aleph après le R). Il faut savoir que R'ŠYT est, en hébreu, de la racine R'Š, que cette racine comporte trois lettres (trois consonnes), et que supprimer ou altérer l'une quelconque de ces trois lettres revient à attenter à la nature et au fonctionnement mêmes de la racine (R'Š, « la tête »). Supprimer ou altérer en R'ŠYT le R, le ' ou le Š, est donc de soi morphologiquement impossible. Sauf une fois, en *Deutéronome* XI, 12, nul rédacteur biblique ne s'est risqué à un tel attentat.

Je quitte à présent la Bible hébraïque et en viens aux Manuscrits de la mer Morte.

Manuscrits quasi contemporains des Évangiles (?).

Là, tout s'inverse. Malgré ce que je viens de dire, malgré la répugnance morphologique à toute altération de R'ŠYT au niveau de sa racine (R'Š), on constate dans ces manuscrits la présence des deux graphies : la « normale », R'ŠYT, et la « fautive », RŠYT. Et, qui plus est, la graphie fautive y est beaucoup plus fréquente que la normale.

Graphie « normale » : 4 occurrences ; graphie « fautive » : 7 occurrences.

Aucune commune mesure avec la proportion exhibée dans la Bible.

Or, si l'on se souvient de la gC de ĤKMH, « sagesse », 73, on constate qu'elle est égale à la graphie fautive et non à la normale : car en perdant son aleph, R'ŠYT perd géométriquement 1 et passe, du coup, de la valeur 74 à la valeur 73.

Pour remplacer, dans son targum, R'ŠYT, « commencement », par ĤKMH, « sagesse », il fallait que Jonathan obéisse à d'impératives raisons : j'en ai démontré la nature arithmétique et ésotérique. Pour opter si souvent (et majoritairement) pour une graphie fautive de ce même R'ŠYT (la graphie RŠYT), il fallait que les rédacteurs originaux des Manuscrits de la mer Morte obéissent également à de bonnes raisons. Je propose de voir, parmi ces raisons, celle-ci : qu'ils ont adapté graphiquement [220] R'ŠYT, par suppression de son aleph ('), à la valeur 73 de ĤKMH : RŠYT valant 73 (gR), ils l'ont au moins 7 fois écrit ainsi. Hors sémantique, et hors contraintes de la morphologie, ils ont forcé R'ŠYT à égaler ĤKMH, et réciproquement.

Sans oublier, par ailleurs, que les 73 premiers nombres entiers ont pour somme 2701, gC de *Genèse* I, 1.

La traduction comme exégèse implicite

Mais alors – et c'est là que traduction et exégèse se confondent, et c'est là qu'on saisit ce qu'est un targum – l'audace de Jonathan prend encore une autre tournure. Sa version (« par la sagesse le Nom créa... ») révèle en filigrane bien plus que ce que nous en laissons deviner la sémantique de son araméen : elle nous précise ce que fut sa démarche, mais elle nous indique aussi et surtout la position qu'il adopta dans le débat sur la Création bonne ou mauvaise – car Jonathan, pour le dire vite, est le contemporain des controverses dont on voit la violence dans les Manuscrits de Qumrân, dans les systèmes gnostiques et dans la littérature chrétienne (ou dite telle) commençante. Jonathan, ici, vulgarise en araméen la position qu'il prend et qu'il est chargé (par l'école de Hillel ?) de prendre au milieu de cet extraordinaire concert de thèses divergentes, thèses ayant toutes, sans exception, en commun la référence au texte biblique. Que fit Jonathan?

Les manœuvres de Jonathan

Tout d'abord, il remplace le R'ŠYT original par ĤKMT' (pendant araméen de l'hébreu ĤKMH) à cause de l'équation $2\ 701 = 37 \times 73$.

[221] Ce faisant, obligé de lire sous R'ŠYT le mot ĤKMH, il se heurte au problème de la faille entre 74 et 73.

Pour résoudre ce problème, il s'attaque à la graphie R'ŠYT et, comme le font les rédacteurs de Qumrân, lit RŠYT (= 73, gR).

Genèse I, 1 possède 28 lettres ; en remplaçant R'ŠYT par RŠYT au début du verset, Jonathan le réduit à ne plus contenir que 27 lettres.

J'ai dit plus haut que Jonathan écrit HŠM (« le nom ») à la place du 'LHYM (« Élohym ») original : « ...le Nom créa... » Cette traduction-substitution, là encore, n'est pas sans poids. Elle indique qu'il considérait déjà 'LHYM, dans l'hébreu primitif du verset, comme un synonyme révérenciel de YHWH :

De même que, dans le Nouveau Testament, « père » ou « cieus » sont des synonymes révérenciels de YHWH.

il lisait donc YHWH à la place de 'LHYM en *Genèse* I, 1. Ce faisant, il réduisait une fois encore la longueur du verset d'une lettre :

De R'ŠYT à RŠYT, perte d'une lettre ; de 'LHYM à YHWH, perte d'une lettre.

sous les 28 lettres originelles du verset, Jonathan en lisait donc 26.

Or 26 est précisément la valeur gématrique (gC ou gR, indifféremment) de YHWH, le nom divin-sacré imprononçable.

Et voilà justement la portée de la petite phrase araméenne de Jonathan (« par la sagesse le nom créa... ») : elle signifie en langue vulgaire (ou plutôt : même si c'est en langue vulgaire, en araméen) que la Création n'est pas le fait d'un dieu inférieur, le démiurge gnostique : sous l'hébreu de *Genèse* I, 1, Jonathan lit – et donne à lire – l'action de YHWH et la sagesse de YHWH. Il y lit et y fait lire la Sagesse du faire divin. Par son exégèse-traduction du Livre, par l'exégèse virtuose que suppose et contient sa traduction, il entend, sur la même base chiffrée, arithmétique, codée, qu'eux, ruiner tous les systèmes [222] catastrophiques des Gnostiques. Quelques calculs, quelques substitutions, tous et toutes de même nature que les procédés de ses adversaires (juifs comme lui, ou samaritains – et scrutant, comme lui, le Livre), lui suffisent ; dès le premier mot qu'il écrit, à prendre congé d'eux.

Fils de l'homme : un calcul

Il ne suffit pas de se moquer des grécistes et des Églises en rétablissant le Nouveau Testament dans les prérogatives de sa langue d'origine : il faut aussi montrer en quoi ce rétablissement change, désormais, notre approche du corpus.

Premier exemple :

Le Nouveau Testament appelle Jésus « fils de l'homme » et « fils de Dieu ». Les grécistes et les Églises sont incapables de nous expliquer le sens de ces surnoms et de justifier leur intervention dans le corpus. Le recours à l'hébreu nous fournit sans peine cette explication et cette justification.

Deuxième exemple :

Les parents du Christ-Messie évangélique se nomment Joseph et Marie. Les grécistes et les Églises nous disent : Joseph et Marie étaient, historiquement, les parents historiques du Christ Jésus historique. L'hébreu, lui, nous oblige à concevoir tout autrement le triangle de la Sainte Famille – et à nous débarrasser des anecdotes des missels.

Constat :

La révélation grecque du Nouveau Testament grec ne dépasse pas, en qualité, la routine des vaudevilles.

[225]

Dès l'époque de la Septante au moins,

Septante : traduction grecque de la Bible hébraïque (III^e ou II^e s. av. J.-C.).

et sans doute bien avant elle, YHWH est, dans le judaïsme, le nom divin le plus sacré : ni voyelles ni consonnes, et à la fois voyelles et consonnes, les lettres du Tétragramme constituent un nom auquel nul autre nom n'est comparable.

Dire que YHWH est « Dieu » résulte d'une trahison indo-européenne : d'une trahison de traducteurs ; en fait, notre soi-disant Yahvé/Seigneur/Jéhovah/Dieu-le-Père est, en hébreu, dans sa langue d'origine donc, une graphie ramassée de toutes les formes modales actives du verbe HYH, « être » ; et c'est bien ainsi que l'entendent et le présentent les rédacteurs primitifs, hébreux, des monuments primitifs du Christianisme (cf. *Apocalypse* I, 4, 8, etc., où est fournie, en clair, l'explicitation de YHWH – « est, était, et vient » –, explicitation qui n'a en effet de sens qu'en hébreu, et qui n'est saisissable que par des hébreophones).

Chez les Pharisiens, ce nom divin est nom imprononçable : parmi tous les mots de la langue sacrée (l'hébreu est LŠWN HQDŠ, « la langue du sacré »), le Tétragramme est *le* mot sacré par excellence. – Tout ceci est, je crois, bien connu, et je n'insiste pas.

Je n'insiste pas, non plus, sur l'attitude respective des Sadducéens et des Pharisiens vis-à-vis de ce nom, ni sur celle, fort distincte, des Samaritains. Voir à ce sujet, également, les textes de Qumrân.

[226]

Les surnoms divins

Face au tabou du Tétragramme, la littérature hébraïque opte très tôt pour l'usage de pseudonymes, de substituts révérenciels. On glisse sous YHWH la vocalisation de 'DNY (litt. « mon seigneur ») ;

La suite des voyelles de YHWH ainsi maltraité est celle-là même, en fait, de YŠW^c, « Jésus-Josué ».

on remplace YHWH, graphiquement, par HŠM, « le nom », par 'LHYM, « Élohym », par 'DNYNW, « notre seigneur », etc.

Ce procédé de substitution prête d'ailleurs à confusion : dans la littérature hébraïque ancienne, si l'on en croit les savants modernes, il existait une différence radicale entre 'LHYM et YHWH, le premier étant le dieu du Nord et le second le dieu du Sud ; et ça n'est donc que tardivement – et au mépris de cette césure – que 'LHYM est devenu un terme de remplacement pour YHWH.

Autre risque de confusion (sur lequel jouent immensément les Midrashim et les Talmuds...) : tous les termes de remplacement du nom divin sacré sont aussi des termes sémantiquement autonomes ; dans la littérature hébraïque ils fonctionnent, dès lors, tantôt comme substituts et tantôt selon leur sens propre : par exemple, ŠM y est parfois un pseudonyme de YHWH (sous lui c'est YHWH qu'il faut lire) et parfois un mot commun signifiant « nom ».

Le Judaïsme se caractérise, et pas seulement depuis Esdras, par son culte du Dieu un et par son refus – son horreur – des images. Or, parmi les substituts employés par lui pour désigner YHWH (ou, si l'on préfère, pour ne pas le désigner), il en est qui relèvent de l'imagerie la plus crue : pour exprimer leur dégoût maximum de l'anthropomorphisme, du temps et de l'espace, dans leur désignation (ou leur non-désignation) de [227] Dieu, les Juifs hébreux font massivement appel à des mots vulgairement humains, spatiaux et temporels.

Toute la littérature prophétique et tous les Psaumes manifestent ce recours au trivialisme.

YHWH est ainsi appelé ŠWR, « le rocher, la pierre », ou encore ĤTN, « le fiancé »,

KLH, « la fiancée », étant alors Israël, le peuple choisi. (Dans nos traductions du Nouveau Testament, on lit souvent « époux » à la place de « fiancé », mais c'est H^ÂTN qu'il faut rétrovertir.)

ou ŠMYM, « les cieux », etc., etc. Le nom le plus sacré, parce que imprononçable et tabou, passe alors par les surnoms les plus cocasses.

Cf., bien plus tardivement (?), les audaces, dans ce domaine, du *Zohar*.

Et personne n'est dupe :

Personne... si ce n'est les Chrétiens dans leur consommation en grec, ou à partir du grec, des textes néotestamentaires originellement rédigés en hébreu et charriant à brassées de tels usages substitutifs !

sous ŠWR, SOUS H^ÂTN, sous ŠMYM – pour ne prendre que ces exemples –, ça n'est ni « rocher », ni « fiancé », ni « cieux » que lisent (en temps opportun) les Hébreux, mais YHWH : c'est YHWH que, sous ces mots et aux endroits adéquats, ils *voient* écrit.

Qu'on excuse la rapidité de ce préliminaire : mon dessein n'est pas de passer en revue les pourquoi et comment des substitutions de termes dans la mystique juive, mais d'en venir à leur performance chrétienne.

[228]

Usage (hébraïque) des surnoms divins dans le Nouveau Testament

Dans les Évangiles et, plus généralement, dans les monuments chrétiens hébreux primitifs, le recours aux surnoms divins règne en maître. YHWH, dans ces textes, est appelé « père » (hébreu 'B), « cieux » (d'où l'expression « royaume des cieux », MLKWT ŠMYM, mise là pour « règne de YHWH »), « colombe » (l'esprit de YHWH descendant *comme une colombe*, YWNH, « colombe-Jonas », ayant, toujours en hébreu et dans l'ordre, les mêmes voyelles que le Tétragramme – et esprit de YHWH descendant comme une colombe *sur Jésus* parce que, toujours en hébreu et toujours dans l'ordre, YHWH, YWNH/« colombe » et YŠW^c/« Jésus-Josué » possèdent ces mêmes voyelles),

Travail sur les voyelles, travail qui ne concerne plus alors la *chair* du mot hébreu, sa graphie, sa lettre, mais son *esprit*, son *souffle*.

Les effets de vocalisation sont innombrables dans le Nouveau Testament, et les grécistes ne les détectent évidemment pas.

Prenez, par exemple, *Apocalypse* XI, 8 (verset unanimement crucifié par les commentateurs... depuis Irénée de Lyon !). – L'Apocalypse de Jean fustige une « grande ville » ; l'auteur appelle cette ville « Babylone » et lui prédit, parce qu'elle a trahi sa fidélité première (elle s'est « prostituée »), les pires catastrophes. Lecture unanime, en effet, des commentateurs : sous « Babylone » c'est ici « Rome » qu'il faut lire – et voguent les contresens : sur une rédaction de cette Apocalypse au temps de Domitien (96 apr. J.-C. !) ; sur les martyrs de l'Apocalypse comme martyrs des Romains ; sur l'auteur de l'Apocalypse comme s'y posant en ennemi juré de l'Empire romain. Alors que...

Alors que notre auteur a pris soin de dévoiler la clef [229] de cette « Babylone » ; mais il l'a dévoilée en hébreu (sous le grec, elle se voit – elle devrait se voir).

Apocalypse XI, 8, donc : « ...de la grande ville, laquelle s'appelle en esprit Sodome et Égypte, où leur (le) Seigneur a été suspendu ». D'une part, le passage indique bien que le Seigneur a été suspendu dans cette ville : la Babylone visée ne peut donc être Rome, mais bien Jérusalem. Mais surtout (car nos savants exégètes n'hésitent pas à considérer comme une glose la clause « où leur Seigneur a été suspendu » – elle les gêne tant !) – mais surtout :

Sodome et *Égypte* présentent, en hébreu, les mêmes voyelles, dans l'ordre, que *Jérusalem* : et *Sodome* + *Égypte* = *Jérusalem*, effectivement, « en

esprit ». (YeRoŠaLaYiM, eu égard aux transcriptions, pour « Jérusalem » ; SeDoM pour « Sodome » ; et MaŠRaYiM – et non pas, comme dans le Texte Massorétique, MiŠRaYiM – pour « Égypte ».)

Et qu'on n'aille pas dire que cette clef-là est due à un rédacteur ou à un glossateur grec : Jérusalem et Sodome-Égypte ne sont identiques *en esprit*, vocaliquement, qu'en hébreu. La clef en question a été produite par un Juif hébreu à l'usage exclusif de Juifs hébreux seuls aptes à la comprendre (en grec, puis dans les langues modernes, elle n'a plus aucun sens).

Par conséquent – conséquences majeures : 1) l'Apocalypse n'est pas dirigée contre Rome mais contre Jérusalem, et la ville « prostituée » que remplacera la Jérusalem céleste n'est autre – symétrie enfin obvie ! – que la Jérusalem terrestre ; 2) les martyrs de l'Apocalypse sont persécutés, comme Étienne, comme les victimes du premier Paul, Saül, par les Judéens ; 3) l'auteur de l'Apocalypse n'écrit nullement son texte (en grec de pacotille) au temps de Domitien, mais bien avant 70, date de la prise de Jérusalem par Titus, date au-delà de laquelle *prophétiser* la ruine de la « grande ville » n'aurait plus eu le moindre sens : et il écrit en hébreu.

Conséquence de ces conséquences : toute la [230] compréhension de l'Apocalypse est à revoir ; et, à revoir avec elle, toute la genèse du texte, son efficience, ses images...

etc. Autant dire que, du point de vue de l'usage des substituts révérenciels de YHWH, la littérature chrétienne primitive, en tant qu'hébraïque et parce que hébraïque, fonctionne selon les mêmes principes que la littérature juive hébraïque contemporaine : elle n'a rien à lui envier.

Le surnom divin « lieu »

Mais il est un autre substitut du nom divin qu'il faut à présent examiner: MQWM, « le lieu », car cet examen nous montre aussitôt que les images choisies pour remplacer YHWH ne sont précisément pas choisies au hasard. En bref, leur choix relève des méthodes classiques de la science et de la mystique des Hébreux.

«Lieu» est un terme de remplacement courant dans la littérature juive hébraïque (biblique et post-biblique) et courant dans la Gnose (cf. *Extraits de Théodote* et autres). Notons tout de suite que MQWM/ « lieu » est de la racine QWM, « se lever, ressusciter ».

Pourquoi et en quoi MQWM, « lieu », est-il l'équivalent de YHWH ?

Pour le comprendre, il suffit de se souvenir des règles élémentaires du chiffage hébreu.

Simple rappel :

1) Gématrie par rangs : les 22 lettres de l'alphabet ont, dans l'ordre, des valeurs allant de 1 (pour *aleph*) à 22 (pour *šaw*).

2) Gématrie classique : valeurs 1 à 10 entre *aleph* et *yod* ; valeurs 10 à 100, par paliers de 10, de *yod* à *qof* ; et valeurs de 100 à 400, par paliers de 100, de *qof* à *šaw* ; K, M, N, P et Š placées en finales, sont [231] susceptibles alors de prendre, respectivement, les valeurs 500, 600, 700, 800 et 900.

En gématrie classique, MQWM, « lieu », vaut $40 + 100 + 6 + 40 = 186$. Le rapport avec YHWH est, dès lors, évident, car $Y^2 + H^2 + W^2 + H^2 = 102 + 52 + 62 + 52 = 186$. Les Juifs hébreux remplacent révérenciellement YHWH par MQWM dans leur littérature (ou, si l'on veut, « Dieu » par « Lieu ») parce qu'il existe un lien arithmétique indirect entre les deux termes par voie d'une élévation

MQWM, « lieu », de la racine QWM, « se lever » !

au carré des lettres du Tétragramme tabou. Au lieu de YHWH, sacré, on écrit MQWM, trivial ; et sous MQWM, ensuite, on lit YHWH.

Avec le risque de confusion dont j'ai parlé tout à l'heure, car, dans cette littérature, « lieu » signifie tantôt YHWH et tantôt « lieu »...

Codages sur le « fils de l'homme » ?

Pourquoi, dans les Évangiles, Jésus se nomme-t-il si souvent « fils de l'homme » ? À cette question personne, jusqu'ici, n'a répondu –

Pour une fois me voici d'accord avec Guignebert disant que le titre de « fils de l'homme » appliqué à Jésus « nous met en présence du plus embrouillé, du plus empêtré de tous les problèmes néotestamentaires » (*Jésus*, éd. de 1969, p. 278). Mais ce problème, on va le voir, n'est imbroglesque que pour les grécistes ; si les exégètes pratiquaient un peu la littérature hébraïque et si, parallèlement, ils rétrovertissaient le Nouveau Testament, ils auraient la joie de changer l'empêtré en lumineux.

et il est facile de comprendre les raisons d'une telle non-réponse : les exégètes chrétiens, depuis des siècles, ne voient pas (ou refusent de voir ?) que les textes chrétiens primitifs – [232] ceux-là mêmes qui fondent leur religion ! – ont été primitivement rédigés en hébreu (et qu'ils ne fonctionnent que dans cette langue, à l'exclusion définitive de toute autre !)...

Fils de l'Homme... L'expression est biblique : BN pour « fils », 'DM (Adam) pour « homme ». « Fils de l'Homme » : BN 'DM.

Cf. le rendement de cette expression chez Ézéchiél... Les gématries sont ici essentielles. Jésus-Josué est appelé « fils », hébreu BN, gématrie classique $2 + 50 = 52$. Il est appelé « messie » (Jésus-Christ = Jésus-Messie), hébreu MŠYĤ, gématrie par rangs : $13 + 21 + 10 + 8 = 52$. Par voie arithmétique (en hébreu donc, et dans nulle autre langue – araméen compris), *Messie* et *Fils* sont des termes équivalents. Pas besoin de souligner la fécondité de cette équivalence dans les textes néotestamentaires ; pas besoin d'insister sur le fait que nos grécistes (de service depuis des *saecula saeculorum* !) n'en disent rien.

Et le fils-messie est aussi appelé « homme » (cf. le fameux *Ecce Homo*...) ; l'équivalence, encore hébraïque, entre fils-messie = 52 et « homme » ('DM) est fournie par voie de multiplication, car ' X D X M = 1 X 4 X 13 = 52.

Jésus c'est, toujours en hébreu, comme Josué, YHWS^c

Le lien entre cette graphie et YHWH est le suivant : les trois premières lettres de l'un sont, dans l'ordre, aussi celles de l'autre (Y, H et W) ; et la dernière lettre de YHWH, H, a la même valeur, 5, que la différence entre les deux dernières lettres de YHWS^c : Š = 21, ^c = 16, différence : 5.

D'où les élaborations chrétiennes sur l'incarnation de Dieu en Jésus, élaborations ineptes hors de l'hébreu. Et le lien entre « fils » et YHWH ne se comprend d'ailleurs qu'en hébreu ; YHWH est en effet, dans l'ordre, composé des lettres YWD (yod), HH (hé), WW (waw) et HH (hé) : la somme de ces lettres est égale à 52, valeur de BN, « fils », de MŠYĤ, « messie-christ-oïnt », et, par multiplication de ses propres lettres, de 'DM, « homme ».

[233] ou YHWS^c (litt. « dieu sauve »). La graphie YŠW^c est celle sur laquelle il faut faire porter l'analyse, car, comme on va le découvrir, c'est elle qui se trouvait adoptée dans l'hébreu original des Évangiles (et du Nouveau Testament dans son ensemble).

Que vaut, en gématrie classique, YŠW^c (« Jésus-Josué ») ? 10 pour Y, + 300 pour Š, + 6 pour W, + 70 pour ^c, soit au total 386.

Ce 386 fait irruption, dans les Évangiles, à des endroits où les grécistes, bien sûr, ne le soupçonnent pas – ne peuvent pas le soupçonner.

Ainsi, par exemple, dans la fameuse citation d'Isaïe par Jean-Baptiste, citation figurant en *Jean* I, 23 : « Je suis la voix de celui qui crie dans le désert : Aplaissez le chemin du Seigneur. » En *Isaïe* XL, 3, la phrase est : QWL QWR' BMDBR (« voix criant dans le désert ») PNW DRK YHWH (« retournez à la voie, à l'observance de la loi, de YHWH »). La première partie du passage vaut 124, valeur même de YWĤNN, « Jean » ; et la seconde 386, valeur de YŠW^c, « Jésus ».

(Calcul :

1) QWL QWR' BMDBR = 19 + 6 + 12 + 19 + 6 + 20 + 1 + 2 + 13 + 4 + 2 + 20 = 124 = YWHNN = 10 + 6 + 8 + 50 + 50 = 124.

2) PNW DRK YHWH = 80 + 50 + 6 + 4 + 200 + 20 + 10 + 5 + 6 + 5 = 386 = YSW^c = 10 + 300 + 6 + 70 = 386.)

On déguste dès lors pourquoi Jean dit « *Je suis* la voix qui crie dans le désert » ; mais on ne le déguste qu'en hébreu.

Et on apprécie également à sa juste mesure le sens ésotérique de la référence à Isaïe : dans cette citation, sous elle, arithmétiquement, sont mis côte à côte les noms YWHNN/« Jean » et YSW^c/« Jésus ». Dans la traduction grecque, et, par voie de conséquence, dans nos versions françaises, cette double référence est perdue.

[234] Que vaut à présent « fils de l'homme »/BN 'DM, toujours en gématrie classique ? 2 pour B, + 50 pour N, + 1 pour ', + 4 pour D, + 40 pour M, soit au total 97. Aucun rapport entre Jésus = 386 et Fils de l'Homme = 97. De gématrie classique à gématrie classique, « fils de l'homme » et « Jésus-Josué » n'ont aucune espèce de rapport.

Que vaut « fils de l'homme »/BN 'DM en gématrie par rangs ? 2 pour B, + 14 pour N, + 1 pour ', + 4 pour D, + 13 pour M, soit au total 34.

34, la valeur même de RWĤ, « l'Esprit », d'où la naissance du « fils de l'homme » par l'opération du Saint *Esprit* !

De gématrie classique à gématrie par rangs aucun rapport, encore une fois, entre Jésus-Josué (= 386) et « fils de l'homme » (= 34).

Mais, puisque aporie il y a, corsons l'affaire.

Codages sur le « fils de Dieu » ?

Jésus n'est pas seulement appelé « fils de l'homme » dans le Nouveau Testament ; il est aussi nommé « fils de Dieu ».

Guignebert, dans son livre déjà cité (p. 273), dit à ce sujet : « Ceux qui ont dit que Jésus était le Fils de Dieu n'ont pu le croire que dans une ambiance grecque ; c'est en grec qu'ils l'ont dit et en se plaçant dans une tout autre perspective religieuse que celle de la messianologie juive » ; nous n'allons pas tarder à sourire de l'*ambiance grecque* et de la *tout autre perspective* de Guignebert.

Quel que soit le substitut employé ici, à cette occasion, dans l'hébreu original ('LHYM, « Élohym », par exemple), c'est YHWH qu'il fallait bien évidemment lire sous lui ; « fils de dieu », c'est donc, ici, BN YHWH.

Gématrie classique de « fils de dieu »/BN YHWH : 2 + 50 [235] + 10 + 5 + 6 + 5 = 78. Aucun rapport avec « fils de l'homme » ; aucun rapport avec « Jésus-Josué ».

Mais un rapport certain et direct avec, par exemple, LĤM, « le pain » (30 + 8 + 40 = 78) : or Jésus est dit né à BYṬ-LĤM, Bethéem, litt. « Maison du Pain » ; il se proclame « pain de vie », etc.

Un rapport certain, et tout aussi direct, avec RWĤ QDŜ, « Esprit Saint » (20 + 6 + 8 + 19 + 4 + 21 = 78) : or c'est l'Esprit Saint qui préside à la naissance de Jésus, et c'est lui qui descend, vocalement, sur le baptisé du Jourdain.

Et on pourrait, hors *ambiance grecque*, multiplier ces réseaux arithmétiques.

Gématrie par rangs de BN YHWH/« fils de dieu » : 2 + 14 + 10 + 5 + 6 + 5 = 42. Aucun rapport, encore une fois, avec « fils de l'homme » et avec « Jésus-Josué ».

« Élévation » mathématique

Impasse ? Que non pas.

J'ai montré, plus haut, que MQWM, « lieu », est utilisé par le Judaïsme hébreu comme un substitut de YHWH, et que cette substitution s'opère, gématriquement, arithmétiquement, grâce à une addition des carrés des lettres constitutives du Tétragramme tabou.

MQWM, « lieu », de la racine QWM, « se lever » : ici, au carré !

Cet usage des carrés numériques-alphabétiques est courant dans l'élaboration des textes hébraïques. C'est de carrés qu'il faut s'occuper ici.

ĤṬN, « le fiancé » (et, dans le Nouveau Testament, « l'époux » de nos versions françaises), est un autre substitut révérenciel de YHWH – parce que :

1) YHWH est composé des lettres YWD (yod), HH (hé), WW (waw) et HH (hé) – lettres dont la simple [236] somme équivaut, je le rappelle, à « messie » et à « fils » (= 52) ;

2) la somme des carrés de ces lettres est égale à $(Y + W + D)^2 + (H + H)^2 + (W + W)^2 + (H + H)^2 = 744$;

3) ĤṬN, « fiancé », vaut, dès qu'on additionne aussi ses lettres mises au carré : $\dot{H}^2 + \dot{T}^2 + N^2 = 82 + 222 + 142 = 744$, même nombre que précédemment.

La substitution, si commune dans la Bible et dans les textes juifs postérieurs, entre YHWH et ĤṬN (vulgairement « Dieu » et « fiancé ») repose donc, dans la langue sacrée, non pas sur des élucubrations familiales (comme se complaisent à nous le suggérer les soi-disant exégètes soi-disant autorisés du *Cantique des Cantiques*), mais sur une séquence de décodages chiffrés : kabbalistiques.

J'ajoute que c'est le recours à l'hébreu primitif des Évangiles qui nous permet seul d'apprécier la comparaison Jésus/fiancé (ou époux) telle qu'elle fonctionne dans le Nouveau Testament ; car c'est en hébreu que ĤṬN, « fiancé-époux », produit la valeur 744, et c'est en hébreu – et non dans une ambiance grecque – que YŠW^c MŠYĤ, autrement dit « Jésus-Christ », vaut, gématriquement : $10 + 300 + 6 + 70 + 40 + 300 + 10 + 8 = 744$.

Et si Jésus-Christ est, dans ce même Nouveau Testament, appelé « fils de YHWH », c'est aussi parce que, valant 744, il équivaut à la somme des carrés des lettres développées du Tétragramme.

Élévation des lettres au carré : je procède ainsi avec « fils de l'homme »/BN 'DM. $B^2 + N^2 + '2 + D^2 + M^2 = 22 + 142 + 12 + 42 + 132 = 386$; 386 : la valeur même de YŠW^c/« Jésus-Josué » !

Et j'affirme ceci :

[237]

Encore et toujours le recours à l'hébreu

Dans les Évangiles, l'expression « fils de l'homme » n'était pas originellement grecque, mais hébraïque ; sans le moindre sens en grec, elle figurait dans l'original sous la forme commune BN 'DM ; elle servait de substitut à « Jésus-Josué » par voie arithmétique.

Par voie arithmétique, par *élévation* de ses lettres au carré. Élévation qui figure, en clair, dans le texte néotestamentaire : cf. les passages y parlant d'une élévation du fils de l'homme ou de sa résurrection (racine hébraïque sous-jacente QWM, « se lever, ressusciter » !).

Je procède de la même manière avec l'expression « fils de dieu »/BN YHWH. Même élévation de ses lettres au carré, même addition : $B^2 + N^2 + Y^2 + H^2 + W^2 + H^2 = 22 + 142 + 102 + 52 + 62 + 52 = 386$; 386 : même valeur que celle de « fils de l'homme » (lorsqu'il est *élevé*), même valeur que celle de « Jésus-Josué ».

Dans les Évangiles, Jésus s'appelle ou est appelé substitutivement « fils de l'homme » et « fils de dieu » parce que, en hébreu, dans la langue originale-originelle du texte,

En hébreu : pas en grec ! Et : dans la langue, pas dans l'Histoire !

il existait un lien chiffré entre ce mot et ces deux expressions.

À cette simplicité (et surtout : à cette logique *absolue*...) du rapport Fils-de-l'Homme/Jésus/Fils-de-Dieu au travers d'un travail élémentaire sur la langue hébraïque et ses codes, comparez l'inadmissible flou des dictionnaires et encyclopédies théologiques aux articles concernés. Consternant !

Il ne faut d'ailleurs pas se contenter de constater que de tels calculs n'ont aucun fondement en grec et qu'ils ne valent qu'en [238] hébreu : il faut aussitôt orner ce constat de son corollaire : ces calculs ne sont saisissables que par des lecteurs hébreux ; ils sont intraduisibles.

En d'autres termes, les rédacteurs hébreux (primitifs) des Évangiles hébreux (primitifs) ne s'adressaient pas originellement à des Gentils : pas à des non-Juifs ; et pas à des Juifs non hébreophones – voilà qui n'est pas négligeable...

Une fois littéralement traduits en grec (dans le seul souci de la sémantique des mots, et jamais de leur puissance arithmétique), puis en latin, etc., ces textes ont perdu l'essentiel de leur sens profond, de leur genèse, des modes ésotériques de leur production. Ils ont été volés de leur logique.

Jésus hors histoire

Si, par voie d'une élévation (de leurs lettres au carré), « fils de l'homme » et « fils de dieu » sont des substituts de « Jésus », c'est aussi parce que existe, toujours en hébreu,

Dans la langue, de nouveau : et pas dans l'Histoire !

une égalité arithmétique et kabbalistique entre 'DM/« homme » et YHWH/« dieu ».

Qu'on me repardonne (et premièrement aux Églises...) ces pitoyables traductions.

« Homme » = 'DM. Élévation au carré puis somme de ses lettres : $'^2 + D^2 + M^2 = 12 + 42 + 132 = 186$.

« Dieu » = YHWH. Même travail: $Y^2 + H^2 + W^2 + H^2 = 102 + 52 + 62 + 52 = 186$.

Autrement dit, en clair et par rendement chiffré de l'hébreu, 'DM/« l'homme », en s'élevant et en ressuscitant (racine hébraïque QWM, déjà vue), devient l'équivalent de YHWH/« Dieu », *et réciproquement*. Toute la doctrine de ce qu'on appellera l'Incarnation, la Crucifixion (en fait : la *suspension* au bois) et la [239] Résurrection, repose ainsi, non sur l'Histoire, mais sur la fécondité linguistique-arithmétique de l'hébreu, de l'idiome sacré.

Fécondité maximum, dès lors qu'en *esprit*, c'est-à-dire du point de vue de ses voyelles non écrites, YŠW^c, « Jésus-Josué-Sauveur », est identique à YHWH, « Dieu »... Et maximum du maximum lorsqu'on se souvient que MŠYĤ, « christ-messie », est identique à son anagramme ŠM ĤY, « le nom (= YHWH) vivant-ressuscité » !

Cette équivalence arithmétique entre 'DM et YHWH, « homme » et « Dieu »,

Équivalence qui, entre autres, justifie la fameuse formule de *Genèse* I, 27 : « Élohym (substitut de YHWH) créa l'homme ('DM) à son image » – verset sur lequel a fleuri le plus effarant des sottisiers.

jointe à l'anagramme MŠYĤ/ŠM ĤY (« christ-messie »/« vivant-ressuscité est Dieu »), fonde le fondement du fondement du Christianisme. En hébreu. En hébreu et pas en grec. En langue et pas dans l'Histoire. Et personne, jamais, ne s'en est rendu compte, n'est-ce pas ? – personne, jamais, ne l'a dit et montré. Ne l'a reconnu.

AUTRES CODAGES, AUTRES CALCULS (LA SAINTE FAMILLE)

Marie, Joseph, Jésus... Pourquoi ces noms ? pourquoi un tel engendrement ? Ou, si l'on veut donner un tour encore plus anhistorique (plus linguistique) à cette question : pourquoi les mots « Marie » et « Joseph » produisent-ils le mot « Jésus » (ou « Josué ») ? Le grec du Nouveau Testament parle de *Maria* (ou *Mariam*), de *Ioséph* et de *Iésous* ; le grec ne nous laisse rien deviner des [240] raisons qui ont poussé les rédacteurs originaux, hébreux, à assigner à Jésus la parenté Joseph-Marie ; sous les calques grecs (approximatifs) que nous avons sous les yeux, c'est donc bien MRYM, YWSP et YŠW^c qu'il faut rétrovertir, car seule une telle rétroversion nous permet de saisir les liens parentaux existant entre les trois termes – liens que je vais à présent décortiquer.

1^{er} codage :

Quelles sont, en gématrie classique, les valeurs respectives de Marie et de Joseph ?

Valeur de MRYM : $40 + 200 + 10 + 40 = 290$.

Valeur de YWSP : $10 + 6 + 60 + 80 = 156$.

Lorsque, en kabbale (ou gnose) hébraïque, deux termes copulent, leurs valeurs gématriques s'additionnent.

Je dois donc écrire : $MRYM + YWSP = 290 + 156 = 446$. Je garde en mémoire ce 446-là et relis *Épître aux Colossiens* I, 18 ainsi qu'*Apocalypse* I, 5 : dans ces deux versets, Jésus-Christ est défini comme « le premier-né des morts ». Sans nous interroger sur le sens exact de cette expression, nous pouvons constater que son original ne se trouve ni chez Platon, ni chez Philon, ni chez les Stoïciens, ni chez Plotin, mais dans la Bible hébraïque ; et il n'y figure qu'une seule fois, en *Job* XVIII, 13, sous la forme BKWR MWṬ. Dans les deux versets du Nouveau Testament que je viens à l'instant d'épingler, il faut donc lire, en hébreu et non en grec, que Jésus-Christ se définit comme BKWR MWṬ, car c'est cette expression que les rédacteurs néo-testamentaires ont lue et choisie dans le *Livre de Job* – celle-là et aucune autre ; et c'est cette expression qu'ils ont cru bon d'appliquer à Jésus-Christ (ensuite est venue sa traduction vulgaire en grec, en latin... puis en français).

Dans BKWR MWṬ, BKWR signifie « le premier-né » et MWṬ « la mort » (puis, collectivement, « l'ensemble des morts »). Dans BKWR MWṬ, BKWR est l'engendré et MWṬ l'engendrant. Lorsque l'*Épître aux Colossiens* et l'*Apocalypse* affirment de Jésus [241] qu'il est « premier-né des morts », elles affirment que MWṬ, « la mort-les morts », est son producteur (son engendrant) direct.

J'ai calculé tout à l'heure la valeur de MRYM/« Marie » + YWSP/« Joseph », 446 ; je n'ai pas oublié ce nombre et j'ai bien fait, car, dans l'expression BKWR MWṬ (« premier-né des morts »), MWṬ (« la mort-l'ensemble des morts ») vaut précisément $40 + 6 + 400 = 446$.

Définissant Jésus-Christ comme le fils de Joseph et de Marie et le définissant comme premier-né des morts, les rédacteurs originaux du Nouveau Testament – bien dans la ligne de la Gnose hébraïque, et hébreux eux-mêmes – disaient arithmétiquement la même chose ; ils appliquaient à des mots figurant dans la langue biblique sacrée, l'hébreu, MRYM, YWSP et MWṬ (Marie, Joseph et mort), des calculs gématriques propres à engendrer des narrations et des thèses nouvelles : narrations et thèses destinées à « accomplir » l'Écriture, c'est-à-dire à la continuer en la codant.

En hébreu – pas en grec –, Jésus-Messie est considéré à la fois comme le fils de Joseph et de Marie et comme le premier-né des morts parce que Joseph + Marie = Mort, tout simplement.

2^e codage :

Joseph et Marie sont les parents du Fils et du Messie (en grec *uios* pour « fils » et *christos* pour « messie » – aucun rapport mutuel) : pourquoi cela ? Pourquoi les rédacteurs originaux, hébreux, des Évangiles ont-ils choisi « Marie » et « Joseph » pour assurer un tel engendrement ?

Objection : mais la naissance virginale ?... mais *Matthieu* I, 18 : « Marie... se trouva enceinte du fait de l'Esprit Saint » ?...

On le verra plus loin, en tant que BN (« fils »), MŠYĤ ((messie-christ »), BKWR MWĬ (« premier-né des morts ») et YŠW^cMŠYĤ (« Jésus-Christ »), Jésus [242] est bel et bien engendré, arithmétiquement, par MYRM/« Marie » et YWSP/« Joseph ». C'est en tant que BN YHWH (« fils de Dieu ») qu'il est un produit direct de l'Esprit Saint – produit direct et, encore une fois, arithmétique, puisque BN YHWH = RWĤ QDŠ (« esprit saint ») = 78. Et c'est bien ainsi que l'entend l'*Épître aux Romains* (I, 4) en proclamant explicitement que Jésus est « établi fils de Dieu (= 78) selon l'Esprit de Sainteté (= 78) » – mais encore faudrait-il avaler ce passage en hébreu, par voie de rétroversion, et non en grec !

Je rappelle qu'en hébreu Marie = MRYM, Joseph = YWSP, Fils = BN et Messie-Christ = MŠYĤ.

Et je me répète : aucun rapport en français, comme en grec, entre ces mots-là.

En gématrie par rangs (de 1 à 22 pour les 22 graphes de l'alphabet sacré), les valeurs de MRYM (Marie) et de YWSP (Joseph) sont les suivantes :

MRYM = 13 + 20 + 10 + 13 = 56.

YWSP = 10 + 6 + 15 + 17 = 48.

Les Gnostiques emploient le terme de *syzygie* pour désigner, entre autres opérations, celle qui consiste à faire copuler deux notions en vue de l'engendrement d'une troisième.

C'est là *une* des formes de syzygie : il en existe bien d'autres.

À ce propos il est curieux de constater que la plupart des textes gnostiques décrivent des syzygies et qu'aucun savant moderne s'occupant de ces textes ne sait en démontrer les mécanismes, mécanismes qui relèvent originellement de l'arithmétique et de la kabbale. Mécanismes qui ne sont pas imaginatifs (et surtout pas délirants !), mais logiques.

La syzygie dont il est question ici porte sur deux termes-parents ne produisant qu'un seul terme-fils ; elle opère donc en deux temps : copulation, puis réduction à l'unité (passage à la moyenne).

[243] Copulation, tout d'abord : Marie + Joseph = MRYM + YWSP = 56 + 48 = 104.

Puis réduction à l'unité dès lors qu'un seul produit est engendré : 104/ 2 = 52.

Par syzygie, les mots Marie et Joseph engendrent kabbalistiquement un mot de valeur 52.

Comme par hasard (!), « fils » et « messie » valent, en hébreu, 52.

BN (« fils ») = 2 + 50 = 52, en gématrie classique. MŠYĤ (« messie-christ ») = 13 + 21 + 10 + 8 = 52, en gématrie par rangs.

Ce qui veut dire :

- 1) Que la théologie du « fils » est identique à celle du « messie », et réciproquement – d'où les élaborations néotestamentaires à ce sujet ;
- 2) Que cette identité ne repose pas sur l'Histoire mais sur un codage linguistique-arithmétique, codage résultant d'un travail sur la langue hébraïque (et sur cette langue seule, à l'exclusion de toute autre) ;
- 3) Que l'engendrement du « fils » et du « messie » – au choix – par Joseph et Marie résulte lui aussi, non pas d'un reportage pris sur le vif, mais d'un calcul – calcul analogue à ceux qu'on trouve en masse dans les textes gnostiques d'origine hébraïque, dans les ouvrages de Kabbale, et dans la Bible même (hors recours, bien sûr, à ses traductions !).

3^e codage :

Joseph et Marie ne font pas qu'engendrer « fils », « messie » et « premier-né des morts ». Ils servent également de parents, disons, à Jésus-Christ.

Là encore, aucune trace des raisons d'une telle opération dans le grec du Nouveau Testament : sous lui, c'est encore à l'hébreu qu'il faut recourir.

[244] YWSP (joseph) est composé des 10^e (Y), 6^e (W), 15^e (S) et 17^e (P) lettres de l'alphabet sacré. La somme des carrés de ces lettres est égale à : $10^2 + 6^2 + 15^2 + 17^2 = 100 + 36 + 225 + 289 = 650$.

Le mot MRYM (Marie) est composé des 13^e (M), 20^e (R), 10^e (Y) et 13^e (M) lettres de ce même alphabet. Somme des carrés de ces lettres : $13^2 + 20^2 + 10^2 + 13^2 = 169 + 400 + 100 + 169$; total : 838.

Même processus que précédemment : copulation, puis réduction à l'unité.

Copulation : somme des carrés de MRYM (Marie) + somme des carrés de YWSP (joseph) = $650 + 838 = 1\,488$.

Puis réduction à l'unité – ou moyenne –, dès lors qu'un seul produit est engendré : $1\,488/2 = 744$.

Par syzygie portant sur l'élévation au carré de leurs lettres, Marie et Joseph produisent la valeur 744.

Eh bien, 744 est tout simplement, en hébreu, la valeur de Jésus-Christ :

Jésus-Christ = $Y\hat{S}W^c M\hat{S}Y\hat{H} = 10 + 300 + 6 + 70 + 40 + 300 + 10 + 8 = 744$.

Aucun autre couple de noms propres (hébreux) que MRYM (Marie) et YWSP (Joseph) ne pouvait ainsi, arithmétiquement, assurer, en trois codages différents, à la fois les engendremens de – pour me résumer – fils, messie, premier-né des morts et Jésus-Christ. C'est pour cela, donc, que les rédacteurs originaux des Évangiles ont choisi ce duo.

GLOSSAIRE ET RÉFÉRENCES

Aboth d-Rabbi Nathan : traité talmudique considéré comme marginal et apocryphe alors que nombre de ses passages sont fort anciens (la meilleure édition de cet ouvrage hébreu est celle de Schechter, Vienne, 1887).

accompli : les verbes hébreux ne se conjuguent pas au présent, au passé ou au futur (comme c'est le cas dans les langues indo-européennes), mais à l'accompli ou à l'inaccompli. Exemple : l'accompli du verbe « dite » est, en hébreu, 'MR, et 'MR signifie « il dit/a dit/dira complètement, totalement, absolument » ; son inaccompli est Y'MR, et Y'MR signifie « il est/était/sera en train de dire ». Inaptes à rendre ces nuances dans le grec (langue fonctionnant comme le français, sur le temps linéaire), les traducteurs antiques de l'Ancien Testament et du texte primitif-hébreu du Nouveau ont, le plus souvent, rendu l'inaccompli par un futur et l'accompli par un passé ou un présent – manœuvre certes inévitable, mais qui a le désavantage, lorsque les exégètes ne recourent pas à la considération du sémite originel, de leur faire produire de fausses théories sur la temporalité biblique et néotestamentaire.

accusatif : forme que revêt, par exemple, un substantif, en latin ou en grec, lorsqu'il suit certaines prépositions ou est complément d'objet direct. Il n'existe pas d'accusatif dans les langues sémitiques.

Achamoth : « Sagesse » en araméen ; notion fondamentale dans la littérature gnostique (voir *Sophia*).

acrostiche(s) : voir *notarique*.

Actes de Pilate : compilation apocryphe, du I^{er} ou II^e siècle, appartenant à tout un cycle de textes dans lesquels le procureur romain est révérendu comme témoin de la mort et de la résurrection du Christ – et donc comme un personnage historique assistant à des faits historiques. Les Actes de Pilate n'existent plus qu'en grec et dans des traductions produites à partir du grec (cf. J.Quasten, *Initiation aux Pères de l'Église*, Paris, Cerf, 1955, tome I, pp. 133-141, et, pour la version copte du livre, *Patrologia Orientalis*, tome IX, fascicule 2, II, Paris, Firmin-Didot, 1957).

Agrippa I^{er} : 14 av.-44 apr. J.-C. Petit-fils d'Hérode le Grand.

[246] alabarque : magistrat suprême dans une cité hellénistique.

Aland Kun, *Synopsis of the Four Gospels* [Synopse des Quatre Évangiles], 3^e éd., Stuttgart, 1979.

Alexandrie : quoique située en Égypte, Alexandrie est, au I^{er} siècle, presque exclusivement peuplée de Grecs (majoritaires), de Juifs (minoritaires) et de quelques dizaines de Samaritains. Alexandrie compte vraisemblablement, à cette époque, plus d'habitants juifs que Jérusalem.

ambulans in horto : expression latine (signifiant « qui se promène dans le jardin ») dont étaient jadis friandes les grammaires.

Ammien Marcellin : historien latin (320-390).

anagramme : si l'hébreu, au contraire des langues indo-européennes, contient dans son vocabulaire un grand nombre de termes produisant des anagrammes performantes (c'est-à-dire ayant un sens), c'est parce que son alphabet ne comporte que des consonnes.

anhistorique : qui ne relève pas de l'Histoire, au sens occidental du terme. Dans le cours de cet ouvrage, je montre que les personnages les plus importants du Nouveau Testament ne sont en fait que des noms (noms obtenus par voie de codage arithmétique, en hébreu) et qu'ils sont donc anhistoriques.

apocryphe : une communauté, une secte ou une église déclarent apocryphe tout texte qu'elles ne reconnaissent pas comme digne de faire partie de leurs livres sacrés, ces livres sacrés étant tenus, eux, pour canoniques.

Apologistes : auteurs chrétiens des premiers siècles s'appliquant à défendre leur orthodoxie du moment contre les attaques juives et païennes (sur les Apologistes grecs, cf. Quasten, *Initiation*, I, chap. VI).

apparat critique : ensemble des notes prenant en charge, au bas des pages d'un texte édité, les différentes variantes de ce texte.

Aquila : auteur, au II^e siècle (?), d'une traduction grecque vertigineusement littérale de la Bible hébraïque. (Aquila = Onqélos ?).

araméen : langue appartenant au bloc sémitique. À l'époque présumée être celle de la rédaction du Nouveau Testament, l'araméen est, depuis plusieurs siècles, la langue transnationale du Proche-Orient (Palestine, Syrie, Babylonie, etc.) ; chez les Juifs de Palestine, elle est langue vernaculaire, la langue sacrée demeurant l'hébreu.

Arétas : roi arabe de Pétra, capitale d'un territoire situé entre la mer Rouge et la mer Morte.

Arimathie : pseudo-ville évangélique d'où serait originaire un certain Joseph : l'intervention de ce Joseph après la mort de Jésus est à la base du mythe [247] du Graal. « Arimathie » est, en fait, et précisément, le calque de l'expression hébraïque 'ĦRY MWṬ, « après la mort (de) ». Autres lieux postiches des Évangiles : Dalmanoutha, Nazareth, etc.

Arkevolti Samuel : érudit juif italien, auteur d'un traité de grammaire hébraïque (1515-1611).

Auguste : 63 av.-14 apr. J.-C. Premier empereur romain.

Babylone : désignation codée de Jérusalem dans l'Apocalypse de Jean.

Bar-Kocheba Siméon : chef de la révolte juive de 132-135 contre Rome, battu et tué par l'armée d'Hadrien dans sa forteresse de Béthar. À partir de 135, et après avoir déjà subi le désastre de 70, Jérusalem devient ville païenne interdite aux Juifs. Une bonne documentation sur cet ultime soulèvement et sur son héros est fournie dans Yigael Yadin, *Bar-Kokhba*, Londres-Jérusalem, 1971 (en anglais).

Bible : compilation dénommée « Ancien Testament » par les chrétiens.

Black Marthew, *An aramaic approach to the Gospels and Acts* [Approche araméenne des Évangiles et des Actes], 3. éd., Oxford University Press, 1971.

Boismard M. E., *Synopse des Quatre Évangiles*, 3 vol., Paris, Cerf, 1977-1981.

Bultmann Rudolf, *L'Histoire de la tradition synoptique*, trad. A. Malet, Paris, Seuil, 1973.

calembours : toute la littérature hébraïque, la biblique comme la non-biblique, fourmille de calembours ; le socle hébreu-primitif des Évangiles canoniques (et du Nouveau Testament dans son ensemble) en fourmillait également : le passage au grec – et aux autres langues indo-européennes – ne permet plus de savourer la puissance narrative de tous ces calembours.

Caligula : troisième empereur romain (12-41 apr. J.-C.), fils de Germanicus et d'Agrippine et petit-neveu de Tibère (auquel il succéda en 37 ou 38).

canonique : est réputé canonique par les chefs d'une communauté religieuse l'ensemble des textes tenus par elle pour sacrés.

chamito-sémite : famille de langues dont font, entre autres, partie l'égyptien ancien et le copte.

Charlesworth James (éd.), *The Old Testament Pseudepigrapha* [Les Pseudépigraphes de l'Ancien Testament], 2 vol., Londres, 1983-1985.

Chérubins : dans la Bible hébraïque, il semble que les Chérubins sont deux (?) êtres de forme semi-animale, à deux ou quatre faces, ayant pour fonction de protéger l'Arche d'Alliance puis le lieu le plus sacré du Temple de Jérusalem contre toute atteinte profane.

Chou King : l'un des trois plus anciens livres chinois.

[248] **Christ** : du grec *khristos*, « oint », équivalent de l'hébreu מָשִׁיחַ (prononcé *messiah* au premier siècle), même sens. Christ = Messie. Comme toutes les notions fondamentales du Nouveau Testament (et les accessoires), celle de Christ – ou de Messie – est hébraïque de part en part.

chronologie : les verbes grecs figurant dans le Nouveau Testament y sont conjugués au présent, au passé et au futur ; les verbes hébreux du texte primitif n'y étaient pas conjugués de cette manière-là (voir *accompli*) : comme celui de la Bible, l'hébreu du premier siècle est indifférent à notre conception indo-européenne de la chronologie (de la temporalité). Il convient donc de tenir pour inadmissibles les traductions françaises (anglaises, allemandes, etc.) de tous les verbes intervenant dans les textes fondateurs du christianisme et les exégèses qui en découlent.

codex : ancêtre du livre (à l'opposé du « volumen » qui était, lui, un rouleau).

Coleridge Samuel : poète anglais (1772-1834).

compilation : livre dont le contenu, fait de bribes et de morceaux de textes antérieurement rédigés, se donne les allures d'un tout cohérent.

concordance : index alphabétique d'un texte ou d'un corpus fournissant, pour chaque terme, un relevé de tous les passages – phrases ou membres de phrases – où il y intervient.

consonnes : l'alphabet hébreu, au contraire des alphabets indo-européens, ne comprend que des consonnes ; les mots hébreux sont donc graphiquement courts et admettent ainsi, le plus souvent, une majorité d'anagrammes performantes (c'est-à-dire ayant un sens). Du fait de cette absence de voyelles, les termes hébreux les plus courants impliquent une grande, ou extrême, variété de significations (ce qui n'est pas le cas, non plus, des termes indo-européens).

Constantin : empereur romain (274-337) ; en 330, il transporta le siège de l'empire à Byzance. Premier César chrétien, en dépit d'une vie fort peu angélique et d'un baptême, à l'approche de sa mort, on ne peut plus douter.

copte : langue héritière de l'égyptien ancien et graphiquement moulée, tant bien que mal, dans l'alphabet grec.

corpus : agrégat de textes tendant à prendre l'aspect d'un tout cohérent.

Cullmann Oscar, *Le Nouveau Testament*, 3^e éd., Paris, PUF, 1976.

Dalmanoutha : pseudo-bourgade des Évangiles (comme Arimathie, Nazareth, etc.).

démiurge : dans la Gnose, le démiurge est le dieu créateur du monde, et donc un dieu inférieur.

[249] **diaspora** : population juive ne résidant pas, ou plus, en Palestine. Il existe également, au premier siècle, et depuis fort longtemps, une diaspora samaritaine.

docète : les docètes des premiers siècles de notre ère sont des chrétiens ne reconnaissant pas comme effective la crucifixion de Jésus ; ce fort courant, que les tenants de l'« orthodoxie » eurent bien du mal à combattre et à éliminer, témoigne des réticences que rencontrèrent les Évangiles lorsqu'ils furent forcés (par l'Église devenue grecque puis latine) à quitter leur hébreu primitif et, avec cet hébreu (et ses codes, et ses chiffres), leur qualité première de récits anhistoriques.

Domitien : empereur romain, successeur de Titus et réputé persécuteur des chrétiens. Son règne va de 51 à 96 apr. J.-C. ; la plupart des exégètes situent à la fin de ce règne la rédaction de l'*Apocalypse de Jean* (une erreur de plus de leur part).

Ecce homo : interjection latine signifiant « voici l'homme » ; c'est ainsi que la Vulgate rend la phrase prononcée par Pilate en *Jean XIX*, 5.

éloi éloi lema sabakhthani : expression araméenne signifiant « mon dieu, mon dieu, pourquoi m'as-tu abandonné/m'abandonnes-tu/m'abandonneras-tu ? ».

éons : terme grec figurant dans la littérature gnostique d'origine juive, samaritaine et chrétienne-primitive comme l'équivalent tantôt de l'hébreu 'WLMYM (« les mondes », « les temps illimités ») tantôt, mais plus rarement, de l'hébreu 'LHYM (Élohym, « le dieu créateur », « le démiurge », « les dieux-forces »).

Épître de Barnabé : texte apocryphe, mais initialement tenu pour canonique, dans lequel Jésus est encore considéré comme étant le Josué biblique, successeur de Moïse. À l'époque de la rédaction de cette épître, les chrétiens, encore juifs-hébreux, identifiaient anhistoriquement le Christ-Messie et Josué, ce dernier étant, pour eux, en Canaan-Palestine et dans le livre biblique suivant la Thora, le détenteur de la nouvelle alliance. (Voir *Jésus*.)

ésotérique : qui possède ou revêt la forme du secret. Une doctrine ésotérique est une doctrine dont les thèmes et les thèses sont, jusque dans leur présentation (codée, par exemple), inaccessibles aux non-initiés. Le contraire d'« ésotérique » est « exotérique ». Une même doctrine peut contenir des aspects ésotériques et des aspects exotériques.

esprit : lorsqu'un mot grec commence par une voyelle, cette voyelle est surmontée d'un esprit : esprit doux lorsque la voyelle n'est pas aspirée, esprit rude lorsqu'elle l'est.

[250] Esséniens : secte juive-palestinienne de la fin de la période dite du Second Temple (période s'achevant sur le désastre de 70).

Eusèbe de Césarée : évêque palestinien (270-338), auteur d'une *Histoire ecclésiastique*, d'une *Préparation évangélique* et d'une *Vie de Constantin*, ainsi que d'un *Panégyrique* de cet empereur.

Évangile de Pierre : évangile apocryphe (dont il ne nous reste que des fragments grecs) relatant, à sa manière, non pas la Passion, la mort et la résurrection de Jésus, mais celles du « Seigneur » (c'est-à-dire d'Adonaï, c'est-à-dire de YHWH). Cf. l'édition, la traduction et le commentaire de cet évangile (commentaire, traduction et édition ne tenant – évidemment ! – aucun compte de son origine hébraïque) par M. G. Mara, Paris, Cerf, 1973.

Évangile de Thomas : recueil apocryphe des « paroles » de Jésus supposées avoir été transcrites par son jumeau Thomas. Ce soi-disant évangile fait partie des textes découverts à Nag-Hammadi ; il ne nous est connu qu'en copte et, très fragmentairement, en grec. Édition de la version copte, avec traduction anglaise (approximative) en regard, dans *The Gospel according to Thomas*, Leyde, Brill, 1976.

Évangile de Vérité : texte gnostique produit par l'école de Valentin et faisant partie des recueils découverts à Nag-Hammadi (voir Ménard). L'*Évangile de Vérité* ne nous est connu que dans sa version copte.

exégèse : commentaire et explication d'un texte (en général sacré). Les Évangiles primitifs, hébreux, sont fondés, en tant que narrations, sur une exégèse de la Bible hébraïque – exégèse appelée, dans le Nouveau Testament, « accomplissement des Écritures ».

exégète : qui pratique une exégèse. La plupart des Pères de l'Église des premiers siècles ignorent l'hébreu et, en tant qu'exégètes de l'Ancien comme du Nouveau Testament, échafaudent des thèses, des dogmes, des théologies, n'ayant plus que fort peu à voir avec la production originale-originelle des textes concernés.

exotérique : voir *ésotérique*.

fest-noz : terme breton signifiant « fête (populaire) ayant lieu en soirée ».

Feuillet A., *Le Prologue du quatrième évangile*, Paris, Desclée de Brouwer, 1968.

Flaubert Gustave : Hérodiade fait partie, avec *La légende de saint Julien l'Hospitalier*. et *Un cœur simple*, des *Trois Contes* de Flaubert (parus en 1877).

Flavius Josèphe : politicien, militaire et écrivain juif-palestinien d'ascendance sacerdotale (38-100 apr. J.-C.). Trahit, après avoir combattu à leur [251] tête, les résistants galiléens lors de la révolte de 66-70. Participe, du côté de l'armée romaine, au siège et à la prise de Jérusalem par Titus, en 70. Finit sa vie, dans l'aisance, à Rome. Ses œuvres sont : *La Guerre des Juifs*, *Les Antiquités Judaïques*, *Autobiographie* et *Contre Apion*. Une belle, et souvent anachronique, traduction des deux premiers ouvrages de Josèphe, sous le titre commun *Histoire ancienne des Juifs*, est celle d'Arnauld d'Andilly, Paris, Lidis, 1973 ; l'édition originale date de 1667-1668. (Voir Pelletier.)

Frazer James G., *Le Bouc émissaire*, trad. P. Sayn, Paris, Geuthner, 1925.

Gabbatha : lieu supposé être celui où siégeait Pilate lors de la mise en accusation de Jésus. Terme araméen.

Gaffiot Félix, *Dictionnaire illustré latin-français*, Paris, Hachette, 1934.

Gaius : voir *Caligula*.

Gamala : ville ou bourgade de Haute-Galilée. (Voir *Juda*.)

gémara : portion des Talmuds, rédigée majoritairement en araméen et très minoritairement en hébreu ; la gémara constitue un livre et énorme commentaire de la Mishna. Celle du Talmud de Babylone court sur environ deux millions et demi de mots. Il s'agit d'une compilation pharisienne-rabbinique rendant compte de près de dix siècles d'histoire Juive.

gématrie : l'un des codes exégétiques de la Kabbale consistant à travailler sur les chiffreages de l'hébreu.

génitif : forme que revêt, par exemple, un substantif, en grec ou en latin, lorsqu'il suit certaines prépositions ou est complément de nom. Il n'existe pas de génitif dans les langues sémitiques.

Gentils : ensemble des non-Juifs. La gentilité est aux Gentils ce que la chrétienté est aux chrétiens.

Girard René, *Des choses cachées depuis la fondation du monde*, Paris, Grasset, 1978, et *Le Bouc émissaire*, Paris, Grasset, 1982.

glose : note censée, en regard d'un texte, en éclairer tel ou tel terme ou passage difficile ou obscur. Du fait des copistes, tous les textes antiques, manuscrits, ont fini par absorber diverses gloses initialement marginales. Le Nouveau Testament n'échappe pas à cette règle : par exemple, toutes les remarques y concernant les usages juifs et les expliquant, sont des gloses, gloses qui ne figuraient évidemment pas dans la version primitive-hébraïque destinée à des lecteurs juifs-hébreux. Les traducteurs antiques des Évangiles, en faisant passer ceux-ci du sémite au grec, ont été obligés de gratifier leurs lecteurs – grecs et, dès lors, supposés ignorer les pratiques [252] et les idées juives – de toutes sortes de remarques documentaires concernant ces pratiques et ces idées (ainsi que le sens de divers termes hébreux ou araméens). Par la suite, les copistes des manuscrits grecs du Nouveau Testament ont intégré dans le corps même du texte ces gloses d'abord, en effet, marginales. – Incapables de discerner ce processus (pourtant simple), les exégètes modernes – grécistes en diable – croient que les passages en question ont été rédigés par les évangélistes primitifs !

gnostiques : j'entends par là les gnostiques des premiers siècles de notre ère, ceux que cite et critique Irénée, ceux dont les textes forment les recueils de Nag-Hammadi, etc.

Golgotha : lieu supposé être celui, à Jérusalem, où eut lieu la crucifixion (autrement dit, la suspension au bois, à l'arbre) de Jésus. Terme araméen.

gong-tchan-dang : terme chinois signifiant « parti communiste ».

Grand Atlas de l'histoire mondiale, Paris, Encyclopaedia Universalis-Albin Michel, 1979.

grec : langue indo-européenne. Les versions les plus anciennes du Nouveau Testament que nous possédions sont grecques, et toutes les autres versions, quelle que soit leur langue, sont des traductions renvoyant, directement ou indirectement, aux versions grecques. (Voir *grécistes*.)

grécistes : exégètes croyant que les Évangiles (et le Nouveau Testament dans son ensemble) ont été originellement rédigés en grec. La plupart des exégètes des textes néotestamentaires (et ce, depuis les premiers Pères de l'Église) sont des grécistes ; et la plupart des grécistes s'imaginent que les Évangiles résultent, par le biais d'une transmission d'abord orale, de récits initialement produits par les apôtres-témoins oculaires.

Grimm : les frères Grimm, Jakob (1785-1863) et Wilhelm (1786-1859), philologues et grammairiens allemands, célèbres auteurs et compilateurs des *Contes d'enfants et de la maison*. À ne pas confondre avec le comte de Grimm (1723-1807), ami de Rousseau et de Diderot.

Grousset René, *L'Empire des steppes*, Paris, Payot, 1969.

Guignebert Charles, *Jésus*, Paris, Albin Michel, 1969 (reprise de l'édition originale de 1933).

Hadas-Lebel Mireille, *Histoire de la langue hébraïque des origines à l'époque de la Mishna*, 3^e éd., Paris, Publications Orientalistes de France, 1981.

Hadès : terme grec désignant le séjour des morts.

hapax : terme ou expression n'intervenant qu'une seule fois dans une langue ou dans une littérature. La nature même de l'hapax fait qu'il est difficile – sinon impossible – d'en découvrir directement le sens ; or il existe un [253] (relativement) grand nombre d'hapax dans le Nouveau Testament grec. Tant qu'on en restera à la thèse gréciste, autrement dit tant qu'on ne s'interrogera pas sur la production hébraïque primitive du texte, on ignorera la signification exacte des hapax du Nouveau Testament (ou – cas actuel, depuis des siècles – on leur attribuera une signification fantaisiste).

Hatch et Redpath, *Concordance to the LXX* [Concordance de la Septante], Graz, 1975. Cette concordance d'une des versions grecques de la Bible a l'avantage de fournir, à chaque entrée, et lorsque c'est possible, le terme original hébreu sous-jacent. Or, pour rétrovertir un passage du Nouveau Testament, il faut précisément connaître les correspondances terme (hébreu) à terme (grec) mises en œuvre par les traducteurs antiques de la Bible : les Septante font partie de ces traducteurs (avec Aquila, Symmaque, Théodotion, etc.).

hébreu : langue sémitique. (J'ai suffisamment insisté, dans mes analyses, sur les caractéristiques de l'hébreu, sur son alphabet, sa syntaxe, ses jeux de mots, ses chiffrages, etc., pour ne pas avoir à y revenir ici : les spécialistes s'y retrouveront aisément, et les non-spécialistes ont maintenant en main tous les éléments majeurs leur permettant de trancher dans le débat qui oppose ma thèse à celle, hyper-majoritaire, des exégètes grécistes et de se faire une idée de la gravité et de l'enjeu de ce débat. Il va falloir commencer – enfin ! – de sérieusement travailler sur l'hébreu néotestamentaire.)

hébreu tardif : l'hébreu postbiblique, celui des Talmuds et, en particulier, de leur Mishna, celui de la littérature pharisienne ancienne, celui des Manuscrits de la mer Morte.

Heidegger Martin : philosophe allemand (1889-1976).

Heissig W. et Tucci G., *Les Religions du Tibet et de la Mongolie*, Paris, Payot, 1973.

hellénisme : tour propre au grec ; idiotisme grec présent dans un texte traduit du grec.

Hermas : auteur, probablement fictif, d'une compilation originellement juive-chrétienne-hébraïque intitulée *Le Pasteur*, compilation qui fut tenue pour canonique par les premiers chrétiens (juifs-hébreux). Le texte ne nous en est connu que dans sa traduction grecque, mais celle-ci (hors interpolations tardives) est assez décidément littérale pour contenir un grand nombre de sémitismes. Il est intéressant de constater que *Le Pasteur* ignore le Verbe et Jésus-Christ, et n'emploie encore que les termes « Sauveur », « Fils de Dieu » et « Seigneur » ; l'ouvrage, sans qu'on puisse cependant le dater avec certitude, renvoie donc aux strates les plus anciennes du christianisme et au moment où celui-ci n'avait pas encore forgé les récits [254] évangéliques. (Édition et traduction de ce chef-d'œuvre par Robert Joly, Paris, Cerf, 2. éd., 1968.)

Hérode-Antipas : l'un des fils d'Hérode le Grand. Tétrarque de Galilée et de Pérée, deuxième mari d'Hérodiade, sa nièce (précédemment femme de son frère Philippe). C'est lui que les Évangiles, en calquant en fait – anhistoriquement – le livre biblique d'Esther, font présider à la mort de Jean-Baptiste.

Hérode le Grand : roi des Juifs (72-4 av. J.-C.), d'origine iduméenne. Il ne régna sur Jérusalem qu'après avoir pris la ville d'assaut, en 37. Il y fit rebâtir le temple (à partir, vraisemblablement, de l'année 19 av. J.-C.). Les Évangiles le supposent vivant lors de la naissance de Jésus.

Hérodiade : petite-fille d'Hérode le Grand; épousa successivement ses deux oncles, Hérode-Philippe et Hérode-Antipas.

hiéroglyphe : caractère graphique figuratif. Toutes les lettres de l'alphabet hébreu (dit « alphabet hébreu carré », qui est en réalité l'alphabet araméen) sont des hiéroglyphes d'origine égyptienne. Notons que l'alphabet hébreu originel est celui qui ont préservé les Samaritains et que les Juifs ont abandonné durant la réforme d'Esdras (au V^e ou au IV^e siècle av. J.-C.).

Hillel : érudit pharisien, né en Babylonie et fondateur, en Palestine, d'une école de pensée connue sous le nom de « Maison de Hillel » (I^{er} siècle av. J.-C.). L'opposition entre Hillel et Shammaï, autre rabbin considérable, et entre leurs disciples respectifs, traverse nombre de pages du Talmud.

hobby : Voir *week-end*.

idiotisme : tour propre à une langue. Le Nouveau Testament est comble d'idiotismes hébreux.

Idumée : territoire arabe correspondant grosso modo à l'Édom biblique (au sud et au sud-est de la mer Morte). Patrie de la famille d'Hérode le Grand.

Inaccompli : voir *accompli*.

indo-européen : famille de langues dont font, entre autres, partie le grec, le latin, le français, l'anglais, l'allemand, etc. Les alphabets indo-européens, à l'inverse des sémitiques, comprennent des consonnes *et* des voyelles.

In Flaccum : ouvrage de Philon d'Alexandrie relatant la lutte entre Grecs et Juifs au sein de la cité autour de l'année 38 et fustigeant la passivité du pouvoir romain (incarné par Flaccus), passivité favorisant le parti grec, plus nombreux.

interpolation : passage subrepticement introduit dans un texte. Certaines interpolations, dans le Nouveau Testament, sont explicatives et dues à la [255] bienveillance des traducteurs primitifs pour leurs lecteurs non juifs (voir *glose*) ; d'autres sont le fait des compilateurs grecs (par exemple, le début du *Selon-Luc*). Hors ces cas, patents et normaux – mais dont la genèse échappe, bien sûr, aux grécistes –, il faut remarquer que les exégètes du Nouveau comme de l'Ancien Testament ont la fâcheuse coutume de décréter interpolés divers fragments de ces corpus résistant à leurs théories préconçues.

Irénée : théologien du II^e siècle, originaire d'Asie Mineure ; évêque de Lyon. Auteur d'une réfutation des gnostiques connue sous le titre de *Contre les hérésies* (édition, traduction et commentaire de cet ouvrage, Paris, Cerf, dans la collection des « Sources Chrétiennes »).

Iscariothe : qualificatif évangélique de Judas ; terme qui calque probablement une expression hébraïque signifiant « il l'a livré/le livre/le livrera ».

Jastrow Marcus, *A Dictionary of the Targumim, the Talmud Babli and Yerushalmi, and the Midrashic Literature* [Dictionnaire des Targums, des Talmuds de Babylone et de Jérusalem, et de la littérature midrashique], Brooklyn, s.d.

Jdanov : potentat de l'époque stalinienne ayant, à partir de 1946, imposé les canons du « réalisme socialiste » à la peinture, au théâtre et à la littérature russes.

Jéhovah : l'une des manières de prononcer YHWH en le vocalisant.

Jérôme : Père de l'Église (331 ou 346-420). Auteur de nombreux commentaires sur les Écritures et d'une copieuse correspondance. Durant la seconde partie de sa vie, il se retira à Bethléem pour y composer une traduction latine de la Bible qui devint canonique, sous le nom de *Vulgate*, à partir du concile de Trente. Pour élaborer sa traduction, Jérôme s'est certes appuyé sur les versions grecques et latines existantes, mais il n'a pas – fait rarissime chez un Père – hésité à s'attaquer à l'hébreu en s'aidant des conseils plus ou moins avisés de quelques Juifs rencontrés par lui en Palestine.

Jérusalem : aucun texte du Nouveau Testament ne date (dans sa rédaction primitive) d'après 70, année de la prise de la ville et de la destruction du Temple par Titus, fils de Vespasien.

Jésus : « Jésus » et « Josué » sont des formes étrangères, et frauduleusement distinctes, d'un seul et même nom propre hébreu (nom qui s'exprime sous plusieurs graphies) signifiant « Dieu (YHWH) sauve/a sauvé/sauvera ». Quelques manœuvres exégétiques, prenant pour cibles l'hébreu et la Bible, ont conduit kabbalistiquement à la création du Jésus des Évangiles. D'une part le passage de MŠYĤ, « messie-christ », à son anagramme ŠM ĤY, « le [256] Nom (= YHWH) vivant-ressuscité » – d'où l'idée de la résurrection du « Seigneur » (= YHWH), d'où, réciproquement, l'idée du Messie comme YHWH vivant et ressuscité (YHWH mourant, donc s'incarnant d'abord, puis renaissant). D'autre part la confusion, au mépris de l'Histoire puisque la Bible est saisie comme parole-écriture éternelle de Dieu, du Josué successeur de Moïse et du Josué oint (= messie-christ) ayant exercé le pouvoir sacerdotal, à Jérusalem, après le retour de l'exil à Babylone. Enfin la prise en considération que Josué intervient dans le premier livre qui suit la Thora, et qu'il y intervient comme garant d'une alliance (BRYṬ, en hébreu, « alliance, testament ») nouvelle (nouvelle par rapport à celle qu'avait conclue YHWH avec Moïse sur le Sinaï) – d'où le thème de la nouvelle alliance ou, termes identiques en hébreu, du nouveau testament (par opposition à l'ancien, défini désormais comme à la fois caduc et accompli). En mêlant les résultats de ces trois manœuvres, on obtient le fondement des textes chrétiens primitifs : Jésus (= Josué) comme Messie-Christ ; le Messie-Christ comme YHWH vivant-ressuscité (ce qui nécessite son incarnation préalable) ; Jésus-Josué comme vivant-ressuscité, etc. Le tout sur la base d'une exégèse biblique ; le tout en hébreu (pas en grec !) ; le tout hors Histoire. – Et c'est cette exégèse forcée qui explique : 1) le fait que certains des premiers textes chrétiens, rejetés ensuite comme apocryphes, parlent du Seigneur ressuscité et non de Jésus, ou confondent encore Jésus ressuscité avec le Josué biblique, etc. (tous les chrétiens ne se sont pas mis d'accord tout de suite sur l'agencement des manœuvres dont je viens de parler et de leurs conséquences : cela a pris du temps) ; 2) et le fait que les chrétiens juifs-hébreux – primitifs – se soient immédiatement heurtés, une fois cet agencement bien rodé, aux Sadducéens (le parti religieux-sacerdotal) et aux Pharisiens (le parti religieux-laïc), ces derniers ne propulsant pas leurs méthodes exégétiques, pourtant identiques à celles des nouveaux venus (et identiques à celles des gnostiques), jusqu'à des théories théologiques aussi aberrantes à leurs yeux. (Je développerai tous ces points, très en détail, dans un livre futur.)

Jonas : en hébreu YWNH, « la colombe ».

Jonathan ben Uzziel : savant palestinien, disciple de Hillel (I^{er} siècle). Auteur présumé d'un targum de la Thora et des Prophètes. Certains l'identifient à Théodotion.

Josèphe : voir *Flavius*.

Josué : voir *Jésus*.

Juda de Gamala : appelé aussi Juda le Galiléen. Chef zélote ; mort au cours de la révolte qu'il mena, en 6 apr. J.-C., contre le recensement de la Judée par Quirinius. Ses fils, Jacob (= Jacques) et Simon, furent crucifiés, en [257] 48, par le gouverneur romain de Judée ; son troisième fils, ou petit-fils, Ménahem (= Paraclet, « le consolateur »), fut exécuté par les Juifs anti-zélotes au commencement de la guerre de 66-70.

Judéens : habitants (juifs) de la Judée, de Juda. Dans les versions indo-européennes du Nouveau Testament, on lit trop souvent « Juifs » à la place de « Judéens », ce qui conduit à des non-sens. Les habitants sémites de Palestine sont, au I^{er} siècle, et du nord au sud, les Galiléens, les Samaritains et les Judéens. Le Jésus-Josué évangélique est dit, sans doute pour des raisons kabbalistiques, « galiléen », et il meurt et ressuscite (pour des raisons également kabbalistiques) à Jérusalem, en Judée ; et son exécution n'est pas demandée par des Juifs mais – nuance restrictive capitale eu égard à l'histoire de Juda par rapport aux onze autres tribus – par des Judéens.

Kabbale : gnose des Hébreux ; leur Tradition. Les méthodes kabbalistiques (gématrie, notarique et thémoura) étant en vigueur aussi bien chez les Samaritains que chez les Juifs, la Kabbale remonte à une date antérieure à la scission entre ces deux communautés (plusieurs siècles avant J.-C.) ; ces méthodes hantent d'ailleurs la Bible hébraïque elle-même. Au I^{er} siècle, les procédés de la Kabbale sont présents dans les textes juifs (pharisiens, esséniens, sadducéens, etc.), dans les textes samaritains et dans les textes gnostiques (d'origine juive ou samaritaine, et quelle que soit la langue dans laquelle ils ont abouti par voie de traduction), mais ils sont également à la base – comme je l'ai longuement montré dans mon livre – des récits évangéliques primitifs, des constructions pauliniennes et des fresques de l'Apocalypse de Jean, ainsi que des affirmations des apocryphes chrétiens les plus anciens.

Knorr von Rosenroth C. F., *Kabbala Denudata* [La Kabbale dévoilée], réimpr. Olms Verlag, Hildesheim, 1974 (l'édition originale date de 1677).

koïné : état de la langue grecque populaire, commune (sens du mot *koïné*), à l'époque hellénistique, langue parlée dans tout le monde méditerranéen. Le thème des Évangiles originellement rédigés dans cette langue est, premiers Pères de l'Église compris, le postulat essentiel des exégètes grécistes.

Kordovero Moïse : kabbaliste juif (1522-1570) de l'école mystique de Safed, auteur du célèbre traité *Pardès Rimonim* [Le Jardin des Grenades].

Krauss Samuel, *Griechische und lateinische Lehnwörter im Talmud, Midrash und Targum* [Dictionnaire des mots d'emprunt au grec et au latin dans les littératures talmudique, midrashique et targumique], réimpr. Olms Verlag, Hildesheim, 1964 (l'édition originale date de 1898-1899).

[258] **Lao-tseu** : philosophe chinois (570-490), auteur du *Livre de la Voie* et fondateur du taoïsme.

latin : langue indo-européenne.

latinisme : tour propre à la langue latine présent dans un texte non latin.

leçon : variante textuelle. Les diverses leçons, ou variantes, ornant quasiment chaque verset (grec) du Nouveau Testament sont une aide précieuse pour qui entend rétrovertir le texte vers son hébreu originel.

Legatio ad Gaium : compte rendu, par Philon d'Alexandrie, de son ambassade auprès de l'empereur Gaius Caligula.

lema sabakhthani : voir éloi.

Lettre d'Aristée à Philocrate : livre juif (probablement du II^e siècle av. J.-C.) affirmant l'origine soi-disant alexandrine et soi-disant miraculeuse de la Septante (édition et traduction de cet ouvrage par A. Pelletier, Paris, Cerf, 1962).

Li T'ai-po : poète chinois (699-762).

logia : terme grec signifiant « paroles ». Les grécistes s'imaginent que les apôtres, et à leur suite les évangélistes, étaient des journalistes et des sténographes ayant recueilli les *logia* d'un Jésus historique.

logos : terme grec signifiant « parole-discours-raison », utilisé dans la littérature chrétienne et gnostique pour désigner le Verbe divin. Sous le logos de cette littérature, il faut rétablir, par rétroversion, le mot hébreu DBR, de valeur 26 (= YHWH).

Lucien de Samosate : satiriste syrien de langue grecque (125-192), auteur d'un grand nombre de nouvelles, de dialogues et de pamphlets (*Œuvres complètes*, trad. E. Talbot, Paris, Hachette, 1912).

Mallarmé Stéphane : poète français (1842-1898). Son poème *Hérodiade* fut composé entre 1864 et 1867 ; cf. aussi sa *Toilette d'Hérodiade* et son *Cantique de saint Jean*.

Manuscrits de la mer Morte : ensemble de textes, soi-disant d'origine essénienne, découverts à Qumrân et autour de Qumrân à partir de 1947. Parmi les textes non bibliques (et dits « sectaires ») faisant partie de ces manuscrits, plusieurs, et non des moindres, sont rédigés en hébreu ; leur datation probable (I^{er} siècle av.-I^{er} siècle apr. J.-C.) montre, à l'encontre des axiomes traditionnels des grécistes, que l'hébreu est une langue activement écrite à l'époque présumée être celle de la rédaction du Nouveau Testament.

Marc le Mage : gnostique maltraité par Irénée dans son *Contre les hérésies*. Les calculs auxquels semble s'être, en hébreu, livré Marc le Mage relèvent [259] tous de la Kabbale ; mais Irénée les transmet en grec, comme s'ils pouvaient être longtemps performants dans cette langue.

Marcion : prêtre chrétien du II^e siècle qui, trouvant les Évangiles – pourtant déjà traduits en grec – encore trop juifs à son goût, entreprit de les amputer. Il semble qu'il fut déclaré hérétique surtout en raison de ses tendances gnostiques (assurées sur des ouvrages de seconde main) et manichéennes.

Marshall John-Tumer : érudit anglais (1850-1923) auteur de *The Aramaic Gospel* [L'Évangile araméen], étude qui ne fut jamais publiée en volume mais parut dans la revue *The Expositor* à partir de 1891. Je dois à l'obligeance de mon ami J. H. Prynne d'avoir pu lire ces articles ; l'auteur y exhibe toutes les preuves (hors la kabbalistique) d'une origine sémite et non grecque des Évangiles, mais, au lieu de choisir l'hébreu comme langue primitive du corpus, il opte fautivement pour l'araméen : il faut dire qu'à l'époque les Manuscrits de la mer Morte n'avaient pas encore été découverts : Marshall, comme les grécistes qu'il combat, croit l'hébreu langue défunte au I^{er} siècle de notre ère. Mais sa démarche était intéressante et féconde dès lors qu'elle posait, en termes clairs et urgents, le problème de la rétroversion des Évangiles. Or cet appel de Marshall, non seulement, ne fut pas entendu et honoré, mais il lui attira, dans la revue même où il le lança, diverses critiques relevant plutôt (les ayant également lues, je puis en témoigner) de l'injure que du raisonnement.

Martin Raymond : dominicain espagnol (mort en 1282), auteur du *Pugio Fidei* [Poignard de la Foi], ouvrage qui ne fut imprimé qu'en 1651 après avoir connu une large diffusion sous forme manuscrite ; y sont exposés, dans un but apologétique chrétien, quelques-uns des rudiments de la Kabbale.

massorétique : la Bible massorétique est la Bible hébraïque ponctuée (c'est-à-dire ornée de signes vocaliques en vue de sa possible prononciation). Le texte massorétique est tardif et date du Moyen Âge (entre les V^e et IX^e siècles). La Bible que connaissaient et sur laquelle travaillaient exégétiquement les évangélistes juifs-hébreux primitifs (qu'ils « accomplissaient ») n'était pas la Bible massorétique.

Ménard Jacques, *L'Évangile de Vérité* (rétroversion grecque et commentaire), Paris, Letouzey & Ané, 1962.

messie : translittération de l'hébreu MŠYĤ, mot (biblique) signifiant « qui a reçu l'onction » ; équivalent de « christ » (grec *khristos*).

midrash : l'exégèse juive (ou samaritaine). Terme dérivé de l'hébreu DRŠ, « chercher, fouiller ». Parmi tous les midrashim rabbiniques, commentaires [260] de la Thora puis de la Bible dans son ensemble, il convient de citer le *Midrash Rabbah* [Grand Midrash], compilation hébraïque dont certaines portions renvoient à une époque très antérieure au I^{er} siècle.

Midrash Rabbah : voir *midrash*.

Mishna : partie du Talmud, rédigée en hébreu, contenant, sous une forme ramassée, l'ensemble de la législation juive-pharisienne ; la Mishna fut compilée, dit-on, par Juda le Prince, rabbin et chef de la communauté juive de Palestine (135-220).

Mitsein : terme allemand artificiel employé par divers philosophes modernes et signifiant « être-avec ».

monogène : terme grec signifiant « engendré seul ». Dans les textes chrétiens et gnostiques, il renvoie, comme dans la Bible grecque, à l'hébreu YĦYD, « unique ».

Moreau Gustave : peintre français (1826-1898). Son tableau intitulé *L'Apparition* (1876) se réfère au récit évangélique de la mort du Baptiste.

morphologie : étude de la forme des mots d'une langue et des variations éventuelles de cette forme.

Nag-Hammadi : site de Haute-Égypte où furent découverts, en décembre 1945, un grand nombre de recueils, en langue copte, relevant de la littérature gnostique et apocryphe ancienne.

Nazareth : ville fantôme des Évangiles (le mot résulte d'un travail exégétique sur divers passages de la Bible hébraïque : c'est un mot forgé). Aucune mention de Nazareth dans l'immense littérature juive biblique et post-biblique.

nazoréens : surnom donné aux chrétiens par la littérature pharisienne-rabbinique (Talmuds, midrashim, etc.).

nifal : état passif simple d'un verbe hébreu.

Ninive : figuration codée, dans le livre biblique de Jonas, soit de Jérusalem, soit, plus vraisemblablement, de Sichem, siège des Samaritains tenus par les Juifs pour des infidèles. (Voir *Babylone*.)

notarique : procédé kabbalistique par lequel, en collectant les lettres initiales, médiales ou finales de plusieurs termes d'un verset hébreu biblique, on obtient des mots (ces mots pouvant être des noms propres), des expressions ou des phrases entières. Ce procédé, qui s'appuie donc sur la considération des acrostiches, fonctionne dans la Bible hébraïque aussi bien que dans l'hébreu (une fois rétroverti) du Nouveau Testament ; on le rencontre dans la littérature pharisienne-rabbinique, dans la littérature samaritaine, dans la littérature gnostique.

[261] Onqélos : auteur (au I^{er} siècle ?) d'un targum de la Thora. (Onqélos = Aquila ?)

orale (littérature) : l'idée selon laquelle les Évangiles sont, en tant que textes écrits, l'aboutissement d'une longue élaboration orale est l'une des idées majeures des grécistes. C'est une idée fausse, car les processus kabbalistiques traversant l'ensemble du Nouveau Testament (et les Évangiles en particulier), pour peu qu'on y remonte du grec à l'hébreu, sont impensables dans une littérature orale : les codages, les chiffrages, les calculs, les énormes travaux exégétiques sur la Bible que supposent et qu'impliquent de tels processus, ne peuvent s'être développés que par écrit.

Origène : théologien chrétien de langue grecque (185-254).

Origène, *Commentaire sur Jean*, éd. et trad. Cécile Blanc, 3 vol., Paris, Cerf, 1966-1970-1975.

parabole : terme grec équivalant, dans les versions grecques de la Bible et du Nouveau Testament, à l'hébreu MŠL (mot figurant dans le titre du livre, biblique, des « Proverbes »). La parabole est un genre typiquement juif-hébreu, de forme figée au début de notre ère, et n'a aucun répondant stylistique dans la littérature et dans la mentalité grecques. Les paraboles évangéliques sont, dans leur forme précisément, identiques à celles qu'on trouve dans les Talmuds, les midrashim, etc. : un récit imagé, édifiant et explicatif faisant suite à la question « À qui (ou : À quoi) est semblable... ? »

Paraclet : terme grec figurant dans le Nouveau Testament comme traduction de l'hébreu MNĦM (Ménahem), « consolateur ».

Pasteur : voir *Hermas*.

Pelletier A. (éd. et trad.), Flavius Josèphe, *Guerre des Juifs*, t. III, Paris, Les Belles Lettres, 1982, pp. 205-206.

pennti : mot breton signifiant « (petite) maison ».

Pentateuque : terme grec désignant les cinq premiers livres de la Bible. (Voir *Thora*.)

Pères apostoliques : nom donné aux écrivains chrétiens des I^{er} et II^e siècles réputés avoir directement ou indirectement entendu la prédication des apôtres (cf. Quasten, *Initiation*, t. I, chap. II).

Pétron : écrivain latin et homme politique romain, originaire de Marseille (I^{er} siècle), auteur d'un long pamphlet (antichrétien ?) intitulé *Le Satiricon*, ouvrage dont il ne nous reste plus que des fragments.

Pharisiens : parti religieux-laïc (juif) opposé, dès son surgissement (au II^e siècle av. J.-C.), au pouvoir des Sadducéens. Les Pharisiens l'emportèrent [262] définitivement sur ces derniers, en 70, lors de la prise de Jérusalem et de la destruction du Temple par Titus. Grâce à leur emprise sur les écoles juives, les rabbins pharisiens s'emparent alors des rênes du judaïsme (qui se confond désormais avec le pharisaïsme). Les Talmuds, les Midrashim, les Targums, etc., sont des monuments pharisiens.

Philon : philosophe juif alexandrin de langue grecque (13 av.-54 apr. J.-C.), auteur d'immenses commentaires sur la Bible qui n'eurent aucune influence sur le judaïsme postérieur. Il y allie, sur la base d'une référence aux versions grecques des Écritures, et non pas hébraïques, des thèses néoplatoniciennes et des traditions juives plus ou moins anciennes acquises dans des ouvrages de seconde main ; cette combinaison d'éléments orthodoxes et d'éléments païens ne pouvait, évidemment, convenir aux rigoristes pharisiens. Par contre, Philon est (quoique diversement) lu et apprécié par nombre de Pères de l'Église.

Pilate : procurateur romain, préfet de Judée (entre 26 et 36 ?).

Pirqé d-Rabbi Éliézer : compilation hébraïque datant probablement du IX^e siècle apr. J.-C., mais dont plusieurs passages et renseignements essentiels remontent au tout début de notre ère (au moins). Son titre signifie « Chapitres de rabbi Éliézer », Éliézer étant l'un des rabbins les plus fréquemment cités dans le Talmud (il vécut

aux alentours de l'an 100 et fut excommunié par sa communauté pour avoir, semble-t-il, divulgué des portions ésotériques de la tradition juive).

Plan Carpin : franciscain italien envoyé par le pape Innocent IV en mission diplomatique auprès du successeur de Gengis khan. De son voyage (1245-1247), Jean de Plan Carpin ramena une immense fatigue et une *Histoire des Mongols*.

plérôme : terme grec (renvoyant, par rétroversion, à la racine hébraïque ML', « emplir ») désignant, dans les littératures gnostique, juive, samaritaine et chrétienne-primitive, le développement des lettres de l'alphabet hébreu : 'LP pour ' , BYṬ pour B, GML pour G, etc. La mise en plérôme (en plénitude) des lettres constitutives d'un mot accroît, bien évidemment, la valeur gématrique de ce mot.

Plotin : philosophe grec néoplatonicien (205-270), auteur des *Ennéades*.

Polybe : historien grec (206-124), auteur d'une *Histoire contemporaine*.

polygraphe : auteur qui excelle, ou croit exceller, en traitant de sujets divers.

Prynne J. H., « Es lebe der Konig », dans *Brass*, Londres, Ferry Press, 1971 (la traduction de ce recueil, sous le titre *Oripeau Clinquaille*, est parue dans la revue PO&SIE n°3, Paris, Belin, 1977).

[263] Putéoles : port romain situé près de Capoue. Au I^{er} siècle, il fallait compter entre dix et vingt jours de mer, en passant par le détroit de Messine, pour aller de Putéoles à Alexandrie.

qal : état actif simple d'un verbe hébreu.

Qumrân : voir *Manuscrits de la mer Morte*.

rabbin : maître pharisien.

rabbouni : terme sémitique signifiant « mon maître ».

racine : tout mot hébreu, quels que soient sa nature et son emploi dans la phrase, renvoie à une racine ; cette racine est le plus souvent formée de trois lettres (donc, je le rappelle, de trois consonnes). La plupart des racines hébraïques, précisément parce qu'elles sont courtes, possèdent une grande diversité de significations. Il arrive ainsi fréquemment que plusieurs termes grecs présents dans le Nouveau Testament, et non synonymes, correspondent, une fois rétrovertis, à une seule et même racine sémite.

Rashi : rabbin et érudit français (1040-1105), originaire de Troyes, auteur, entre autres ouvrages, d'un commentaire sur la Thora.

Renan : écrivain français (1823-1892) dont les thèses incroyables sur les débuts du christianisme en général et sur le Nouveau Testament en particulier persistent, on ne sait trop pourquoi, à chatouiller le cerveau des exégètes. Cf. surtout sa *Vie de Jésus* (1873).

rétroversion : art qui consiste, par des méthodes appropriées, à faire retourner un texte traduit à sa langue d'origine.

Reuchlin, *De arte cabalistica* [De l'art kabbalistique], 1517.

Route de la Soie : route commerciale reliant, depuis l'Antiquité, la Chine et l'Occident en passant par le bassin du Tarim (à l'ouest du désert de Gobi), Samarkand et l'Asie Mineure. C'est en empruntant son trajet que certaines formes du christianisme ancien pénétrèrent en Extrême-Orient.

saecula saeculorum : expression latine intervenant dans la Vulgate et y signifiant, au mépris de l'hébreu qu'elle est censée traduire, « (dans) les siècles des siècles ».

Sagnard François, *La gnose valentinienne et le témoignage de saint Irénée*, Paris, Vrin, 1947 ; et son édition-traduction des *Extraits de Théodote*, 2^e tirage, Paris, Cerf, 1970.

sahidique : dialecte copte.

Salomé : 1. Femme (évangélique) de Zébédée et mère de Jacques (dit le Majeur) et de Jean. 2. Fille d'Hérode-Philippe et d'Hérodiade.

Samaritains : ethnie héritière de l'ancien royaume israélite du Nord et ayant maintenu le sanctuaire de Sichem, sur le mont Garizim, au moment où **[264]** David le transportait à Jérusalem. Les Samaritains témoignent donc de l'ancienne religion d'Israël. Ils ont pour langue sacrée l'hébreu primitif, et pour alphabet l'alphabet hébreu primitif (alors que les Juifs ont adopté, eux, au temps d'Esdras, la graphie araméenne « carrée »). Ils ne reconnaissent pour texte biblique que la Thora (le Pentateuque). Au I^{er} siècle, leur territoire, dont la capitale est Samarie-Sébaste (= Sichem, l'actuelle Naplouse ?), est coincé entre la Galilée et la Judée. Cf. M. Gaster, *Les Samaritains*, Paris, O.E.I.L., 1984, et J. A. Montgomery, *Les Hommes du Garizim*, Paris, O.E.I.L., 1985.

Sanhédrin : assemblée juive de 71 membres fonctionnant, avant le désastre de 70, comme une Cour suprême et siégeant dans le temple de Jérusalem.

Scholem Gershom, *Les Grands Courants de la mystique Juive*, trad. M. M. Davy, Paris, Payot, 1977.

sémantique : état d'une langue du point de vue du sens de ses mots.

séméiotique : science (?) générale des signes.

sémité, sémitique : l'hébreu (comme l'araméen, le syriaque, l'arabe, etc.) est une langue sémitique. Poser le problème de la langue originelle des Évangiles primitifs (et du Nouveau Testament dans son ensemble) oblige à prendre en compte l'extrême différence existant, morphologiquement, sémantiquement et syntaxiquement, entre les langues sémitiques et les langues indo-européennes et à épuiser jusqu'à ses bonnes conséquences l'examen de cette différence. (Voir *rétroversion*.)

Sepher Yetsira : ouvrage kabbalistique (du III^e siècle apr. J.-C. ?), en hébreu. Son titre signifie « Le livre de l'œuvre ». Cf. ma traduction de ce texte dans la revue *Tel Quel* n°91, Paris, Seuil, 1982.

Septante : version grecque de la Bible hébraïque (III^e ou II^e siècle av. J.-C.), prétendument établie par soixante-dix ou soixante-douze traducteurs (d'où son nom). Contrairement aux assertions de la *Lettre d'Aristée*, aveuglément avalées par la majorité des savants modernes, la Septante n'est pas d'origine alexandrine mais palestinienne. Elle reflète, par ses écarts (souvent considérables) avec le texte massorétique hébreu, l'état de la Bible à l'époque considérée.

Sevenster J. N., *Do You Know Greek ? How Much Greek Could the First Jewish Christians Have Known ?* [Savez-vous le grec ? Jusqu'où les premiers chrétiens juifs poussaient-ils vraisemblablement leur connaissance du grec ?], Leyde, Brill, 1968.

Shéol : terme hébreu désignant le séjour des morts.

613 : nombre des commandements, négatifs ou positifs, contenus dans la Thora et soigneusement répertoriés par la tradition juive (et samaritaine).

[265] Sophia : terme grec signifiant « Sagesse » et renvoyant, par simple rétroversion, à l'hébreu *ĤKMH*, même sens. Sophia est une notion centrale dans la Gnose. (Voir *Achamoth*.)

Soriano Marc, *Les Contes de Perrault, culture savante et tradition populaire*, Paris, Gallimard, 1968.

Symmaque : auteur de l'une des versions grecques de la Bible hébraïque (I^{er} siècle apr. J.-C. ?).

synchrétisme : mélange, au sein d'un système (religieux, philosophique, etc.) se donnant des allures de cohérence, de thèmes et de doctrines piochés à des sources culturellement diverses et souvent, de soi, inconciliables. L'idée selon laquelle le Nouveau Testament est un corpus synchrétique (résultant de l'apport, sur un socle juif, d'éléments hellénistiques) compte parmi les axiomes auxquels tiennent le plus farouchement les grécistes.

synoptique : terme grec qui signifie « qui s'embrasse d'un seul coup d'œil ». Les trois premiers Évangiles (dits selon Matthieu, Marc et Luc) sont appelés synoptiques parce qu'un grand nombre de passages leur sont, quoique avec des variantes, communs et peuvent donc se lire, et s'étudier, ensemble.

syntaxe : la syntaxe grecque et la syntaxe de l'hébreu présentent des différences profondes dont témoigne – ou devrait, dès l'abord, témoigner – le grec du Nouveau Testament. Celui-ci, résultat d'une traduction littérale du sémite originel, épouse, parfois jusqu'à l'absurde – jusqu'au charabia –, les moules normaux de la syntaxe hébraïque normale. Sémantiquement grecque, la langue du Nouveau Testament est, à de rares exceptions près, syntaxiquement hébraïque.

syriaque : langue sémitique (proche de l'araméen).

syzygie : terme grec signifiant « mise sous le même joug » (substantif). Dans les textes gnostiques, la syzygie est une opération kabbalistique par laquelle deux ou plusieurs notions (ou réalités) en engendrent une ou plusieurs autres. L'opération en question porte en fait sur les termes (hébreux) désignant ces notions. « Syzygie » est un calque de la racine sémite ZWG, « accoupler ». (Les rapports existant au sein de la « Sainte Famille » évangélique résultent, je l'ai montré, de méthodes de calcul relevant de la syzygie.)

Tacite : historien latin (55-120).

talent : mesure de poids équivalent, au I^{er} siècle, à environ 35 kilos.

talitha koumi : transcription approximative d'une interjection araméenne signifiant « fille, lève-toi (= ressuscite) ! »

Talmuds : énormes compilations couvrant, au minimum, une dizaine de siècles d'histoire et de pensée juives. On distingue le Talmud dit de [266] Jérusalem de celui dit de Babylone. Les Talmuds sont des monuments pharisiens.

Tardieu Michel, *Le Codex de Berlin*, Paris, Cerf, 1984.

Targums : traductions araméennes (complètes ou partielles) de la Bible hébraïque. Pas plus que les versions grecques, ces traductions ne sont considérées comme sacrées par les Juifs. Il existe également des targums samaritains.

Temple : l'année 70, date de la destruction du temple de Jérusalem, est aussi la date au-delà de laquelle il est impossible de placer la rédaction originale (en hébreu) du Nouveau Testament ou de l'une quelconque de ses parties.

temps : voir *chronologie et accompli*.

Tertullien, *De carne Christi* [À propos de la chair du Christ], édition et traduction J.-P. Mahé, Paris, Cerf, 1975.

Tétragramme : mot grec signifiant « qui compote quatre lettres » et désignant le nom le plus sacré de la langue sacrée, YHWH.

tétrarque : roi ou gouverneur du quart (géographiquement approximatif) d'un territoire.

Textual Commentary on the Greek New Testament [Commentaire sur le texte grec du Nouveau Testament], dir. B. Metzger, 3. éd., Londres, United Bible Societies, 1975.

thémoura : procédé kabbalistique par lequel, sur la base d'un tableau logique de permutations, on remplace une lettre hébraïque par une autre. Ces remplacements, appliqués au texte biblique, permettent d'en multiplier les sens cachés (ou tenus pour tels). Tout mot hébreu soumis à la thémoura change de gématrie (ou plutôt : à toutes les chances d'en changer).

Théodote : gnostique du II^e siècle, disciple de Valentin et auteur d'ouvrages dont quelques fragments ont été recueillis, en grec alors que leur langue originale était sémite, par Clément d'Alexandrie. (Voir *Sagnard*.)

Théodotion : auteur (au II^e siècle apr. J.-C. ?) de l'une des traductions grecques de la Bible hébraïque. (Voir *Jonathan ben Uzziel*.)

Thora : les cinq premiers livres de la Bible hébraïque (ce qu'on appelle, à tort et en raison de l'usage grec, la Loi) : Genèse, Exode, Lévitique, Nombres et Deutéronome. Cet ensemble est, au I^{er} siècle – et depuis fort longtemps –, tenu pour référence divine-sacrée par les Juifs et les Samaritains ; et il ne l'est, c'est capital, qu'en hébreu (et pas dans ses versions araméennes ou grecques). Sadducéens, Pharisiens, Esséniens, Zélotes, Samaritains, Chrétiens-primitifs et Gnostiques (d'origine juive ou samaritaine) [267] s'accordent tous, pêle-mêle, sur un point : la sacralité de la Thora hébraïque ; et les (parfois violents) conflits entre ces divers partis proviennent de la manière, et seulement de la manière, divergente dont ils conçoivent et traitent, chacun, cette sacralité.

Tibère : deuxième empereur romain, successeur d'Auguste, ayant régné de 14 à 38 apr. J.-C.

Tibériade : port de la mer de Galilée fondé par Hérode-Antipas, vers 18 apr. J.-C., et dédié à l'empereur Tibère.

Titus : empereur romain (40-81), fils de Vespasien auquel il succéda en 79. C'est sous sa conduite que l'armée romaine termina victorieusement la guerre de Judée (66-70) par la prise de Jérusalem et la destruction du Temple.

topologie : la topologie des Évangiles, autrement dit la distribution géographique des villes, bourgades et lieux divers qui y sont nommés, s'accorde parfois avec notre connaissance du Proche-Orient au I^{er} siècle et parfois la contredit. Cette topologie est, en fait, partiellement réelle (elle sert de décor réel à une narration anhistorique) et partiellement déduite d'un travail exégétique sur l'hébreu de la Bible, travail mettant en œuvre les procédés de la Kabbale. Dans les deux cas, elle est traitée comme le sont, dans ces mêmes Évangiles et dans la littérature gnostique, les noms propres de personnes.

Tosefta Avoda Zara : supplément (sens de « tosefta ») à l'un des traités du Talmud intitulé *Idolâtrie* (sens de « avoda zara »).

transcription : voir *translittération*.

translittération : transfert d'un mot, d'un membre de phrase, d'une phrase ou d'un texte entier, lettre après lettre, d'un alphabet dans un autre.

Tresmontant Claude, *Le Christ hébreu*, Paris, O.E.I.L., 1983 ; *Évangile de Jean*, Paris, O.E.I.L., 1984 ; *Apocalypse de Jean*, Paris, O.E.I.L., 1985. Ces ouvrages explicitent et fondent la même thèse que la mienne concernant l'hébreu comme langue originelle du Nouveau Testament (ou, à tout le moins, des Évangiles et de l'Apocalypse canoniques) ainsi que la date limite de rédaction du corpus (70) ; je me félicite d'avoir été suivi sur ces points (dont j'avais suggéré l'importance dans un article paru dans *Tel Quel* en 1982 et repris ici) – mais mon plaisir est de courte durée : mon confrère provisoire, en effet, ignorant qu'il est et reste de la Kabbale et de sa présence massive et productive dans les textes concernés, continue de croire à l'historicité de Jésus et à la qualité de journalistes-reporters des disciples. Dommage... Un si bon départ, et... une arrivée en forme de retour dans les bras des grécistes.

[268] **Ts'in Che-houang-ti** : empereur chinois (entre 220 et 210 av. J.-C.) célèbre pour avoir fait construire, ou agrandir, la Grande Muraille et ordonné la destruction systématique de toutes les œuvres philosophiques antérieures à son règne.

urbs : mot latin signifiant « ville » ; avec une majuscule, il désigne, chez les Romains, la ville par excellence, Rome.

Valentin : gnostique dont Irénée situe la carrière dans la seconde moitié du II^e siècle apr. J.-C. et qu'un autre traqueur d'hérétiques, Épiphane, fait naître en Égypte. En réalité, les textes de Valentin et ceux de ses nombreux élèves montrent qu'il est d'origine palestinienne et que son système de pensée dérive, sur la base d'une lecture érudite et productive de la Bible hébraïque, des méthodes traditionnelles de la Kabbale et de l'exégèse juive (et samaritaine), méthodes qu'il exploite et combine avec logique et virtuosité (et non pas de manière fantaisiste comme le prétendent Irénée et, à sa suite, tant de savants modernes). Ne nous restent plus des œuvres valentiniennes que des versions en copte, en grec, etc., autrement dit des versions secondes dont on ne peut goûter le sens exact et l'intelligence qu'en les rétrovertissant vers leur sémité originel. Pas besoin de dire que ce travail de rétroversion n'a jamais été, ni globalement ni sporadiquement, entrepris.

variantes : voir *leçons*.

Vêdas : livres sacrés des hindous.

vernaculaire : une langue est dite vernaculaire lorsqu'elle est couramment parlée à l'intérieur d'une communauté.

voyelles : voir *consonnes*.

Vulgate : voir *Jérôme*.

Vulliaud Paul, *La Kabbale juive*, Paris, Nourry, 1923 ; *La Clé traditionnelle des Évangiles*, Paris, Nourry, 1936.

week-end : mot d'emprunt. Emprunt direct et non cacophonique du fait de l'identité des alphabets anglais et français. Il n'en va pas de même des emprunts de l'hébreu tardif, à cause, précisément, de la distance qui sépare son alphabet des alphabets indo-européens (grec et latin en particulier).

wolof : langue du Sénégal.

YHWH : le Tétragramme, le nom le plus sacré de la langue hébraïque et de la Thora, le nom que, sauf une fois leur grand prêtre, les Juifs ne prononcent jamais. L'indo-européen en a fait, par voie de traduction, un dieu. C'est le « Dieu le Père » des catéchismes... En hébreu, ce mot contient toutes les formes du verbe HYH, « être », de sorte que YHWH pourrait se rendre [269] en français par « est-étant-sera-été-fut ». Dans la Bible et dans la littérature péribiblique et postbiblique, ainsi que dans le Nouveau Testament et dans nombre de textes gnostiques, YHWH est remplacé, du fait de la révérence dont on l'entoure, par toutes sortes de surnoms. Dans tous ces textes (sans, je le répète, en excepter le Nouveau Testament originel), YHWH fait l'objet de tous les traitements kabbalistiques possibles et imaginables : mise en plérôme, gématrie simple, gématrie du plérôme, etc. Et personne ne s'en aperçoit.

Zélotes : parti juif religieux-politique, fondé en l'an 6 apr. J.-C. (par Juda le Galiléen et un prêtre nommé Sadok) en vue de s'opposer au recensement de Quirinius. Jusqu'à la prise de Massada, en 73, les Zélotes (en hébreu « les Jaloux », c'est-à-dire « les Rigoristes ») se font les champions à la fois de la lutte contre l'occupation romaine et de la haine contre les collaborateurs juifs de l'empire, lutte et haine qui se manifestent par des violences ouvertes. Il s'agit d'un parti populaire mais dirigé, le plus souvent, par des rabbins pharisiens ; c'est, en tout cas, un parti composite. Après 73, les Zélotes disparurent ou s'exilèrent en se fondant dans la Diaspora.

Zohar : « le livre de la Splendeur ». Volumineuse compilation araméenne dont l'apparition subite, en Espagne, à la fin du XIII^e siècle, ne doit pas nous masquer qu'elle contient de larges portions authentiquement anciennes. Le Zohar constitue, sous la forme d'un libre commentaire de la Thora, du Cantique des Cantiques, du livre de Ruth et du livre des Lamentations, une formidable variation sur la Kabbale et la mystique juives.

Il est indifférent à mes frères humains que je parle à mon chien en grec (de la *koiné* ou pas), en mongol ou en sioux. Mon lecteur conviendra sans peine qu'il ne m'est pas indifférent, par contre, de savoir en quelle langue me parlent, disons, les Vêdas, le Chou King, le Coran ou un conteur wolof. Et ici : il ne m'est certes pas indifférent de m'assurer que les auteurs des textes fondateurs du christianisme – Évangiles, Actes des Apôtres, Épîtres, Apocalypse dite de Jean (sans compter tant d'apocryphes...) – s'exprimaient en hébreu. Quelles que soient, aient été et puissent être les criailleries – fort performantes jusqu'ici – des « grécistes », j'affirme qu'il faut désormais abandonner la thèse d'une rédaction originellement grecque (voire araméenne) de ces textes et constater, sans le moindre doute permis, leur appartenance globale à la littérature juive-hébraïque.

Tout au long du présent livre, je me suis d'abord employé à faire revenir le Nouveau Testament dans sa langue d'origine. Je m'y suis employé contre les grécistes, contre les exégètes d'Église (ceux des premiers siècles comme ceux d'aujourd'hui) et contre l'Église même. Face à ce beau monde et à son unanime aveuglement, je me suis contenté d'en appeler au respect du corpus néotestamentaire – respect que réclame toute œuvre littéraire, celui d'être lue, jugée, et interprétée, dans la langue qui fut d'emblée la sienne.

Il s'agit pour moi de conclure; il n'est donc pas question que je revienne sur mes démonstrations. Qu'on me permette seulement de les orner de quelques conséquences.

1. Les rédacteurs néotestamentaires primitifs étaient des [272] Juifs-hébreux (palestiniens) utilisant une langue tenue par eux pour sacrée. En rédigeant les textes composant le Nouveau Testament en hébreu, ces auteurs avaient conscience, d'entrée de jeu, d'utiliser un alphabet divin. En cela, ils ne se distinguaient nullement – pêle-mêle – des Sadducéens, des Pharisiens, des Samaritains, des Zélotes, des Esséniens et des Gnostiques (samaritains-hébreux ou juifs-hébreux).

2. En rédigeant le Nouveau Testament en hébreu, ces auteurs ne considèrent pas seulement qu'ils utilisent l'alphabet divin : ils pensent qu'ils l'utilisent savamment ; ils sont convaincus qu'ils produisent des textes dignes de l'alphabet divin. Juifs-hébreux composant des textes en hébreu, les rédacteurs primitifs des Évangiles (et du Nouveau Testament dans son ensemble) étaient donc des Sages. Loin d'être des illettrés – ainsi que nous les dépeignent tant de Pères de l'Église et le triste Renan –, ces rédacteurs appartenaient, dans la hiérarchie subtile, serrée et précise du monde juif-palestinien, à la catégorie des gens les plus instruits.

3. Les rédacteurs primitifs du Nouveau Testament ne sont pas seulement des Sages juifs-hébreux produisant des textes hébreux : ce sont des Sages qui, ce faisant, affirment une continuité graphique (et donc, selon eux, théologique-scientifique) entre leur production et la Thora. En utilisant l'hébreu, ces auteurs savent qu'ils utilisent la même langue que YHWH – la langue de la Thora sacrée-divine. En utilisant l'hébreu (et non pas l'araméen), ils affirment donc que leurs textes prolongent la sacralité du Pentateuque. Autant dire que les textes composant le Nouveau Testament originel, sémite – Évangiles, Épîtres, Actes, Apocalypse de Jean, ainsi que divers apocryphes (*Le Pasteur d'Hermas*, etc.) –, sont d'emblée tenus par leurs rédacteurs comme des textes ayant force de loi.

4. L'hébreu – j'espère l'avoir bien montré tout au long du livre – n'est pas une langue comme les autres. Les rédacteurs néotestamentaires, en écrivant en hébreu, savent qu'ils [273] travaillent sur la langue sacrée-divine de la Thora ; mais ils savent aussi qu'ils travaillent sur une langue double,

Le thème de l'hébreu langue double est fréquent dans les Psaumes et les livres prophétiques : thème du « ils ont des oreilles et ils n'entendent pas ».

à la fois exotérique et ésotérique. Ils la travaillent donc à la fois en clair et dans le cadre de ses modes opératoires traditionnels (kabbalistiques, au sens étymologique du terme) : en agissant

ainsi, ils se trouvent en parfait accord avec les Sadducéens, les Pharisiens, etc. Et ils se trouvent, consciemment, en parfait désaccord avec les langues autres que l'hébreu – avec toutes les langues, réelles ou possibles, des Gentils, les langues qui ne sont qu'exotériques, vulgaires, non sacrées, non divines.

5. Utilisant l'hébreu, langue exotérique-ésotérique, nos rédacteurs ne s'adressaient qu'à des Juifs-hébreux, car seuls ces derniers étaient capables de saisir les deux pôles des textes concernés : le pôle simplement narratif, et le pôle kabbalistique. Or le pôle kabbalistique était considéré comme le plus important par les rédacteurs néotestamentaires primitifs : dans le cas contraire, ils auraient rédigé les textes du corpus en grec ou en araméen (langues vulgaires, langues seulement exotériques – langues indifférentes à YHWH).

6. Utilisant l'hébreu, les rédacteurs du Nouveau Testament utilisent une langue à la fois claire et codée, une langue qui, parce que divine-sacrée, est à la fois compréhensible, en tant que telle, par tous *et* saisissable seulement par des initiés.

Le thème de l'initiation est constant dans les Évangiles : thème du « je leur parle pour qu'ils ne comprennent pas » – et thème, inverse, de la parabole (le MSL, le récit imagé qui hisse le non-initié vers des sommets qui lui sont, de soi, inaccessibles).

L'hébreu du Nouveau Testament, comme l'hébreu en général, est à la fois traduisible (en tant que langue exotérique) *et* intraduisible (en tant que langue codée). En versant le Nouveau [274] Testament dans le domaine grec, les traducteurs anciens du corpus ont trahi la moitié – ésotérique, kabbalistique (la plus importante !) – de ce corpus.

7. Le Nouveau Testament, parce que corpus kabbalistique-hébreu, n'était primitivement destiné qu'à des lecteurs juifs – pas à des Gentils –, et qu'à des lecteurs juifs-hébreux – pas à des Juifs de langue grecque, araméenne, latine ou autre. Le corpus n'était donc pas destiné à être traduit.

En cela on peut dire que le Nouveau Testament ressemble à la Bible ; l'Ancien comme le Nouveau Testament perdent, en traduction, tout ce qui les justifie : ils se défaussent de leurs modes – ésotériques – de production.

Pour exprimer la chose plus directement : le Nouveau Testament primitif n'était destiné ni à l'Occident en général ni, en particulier, au Pape et à ses partisans (la catholicité) ou opposants (les protestants de tous bords) : ni à Rome, ni à Wittenberg, ni à Genève, ni à Cantorbéry ! Une fois traduit en langues non divines et non sacrées, le Nouveau Testament, comme la Bible avant lui, est devenu un contresens.

Et c'est sur ce contresens que se sont peaufinées les Églises.

8. Les rédacteurs primitifs du Nouveau Testament s'accordaient, en tant que Juifs-hébreux savants, avec l'ensemble des courants juifs-hébreux palestiniens existant de leur temps. Comme eux ils tenaient pour acquis, indiscutables, les points suivants :

- la sacralité et la divinité de la Thora, parole divine marquant l'alliance de YHWH avec Moïse ;
- la sacralité et la divinité de la langue hébraïque, langue à la fois ésotérique et exotérique, langue codée et, dès lors, intraduisible ;
- le caractère apparemment limité de la Thora (parole divine [275] indéfinie mais contenue dans la longueur finie, limitée, du Pentateuque).

Sur ces trois points, il n'existe, au départ, aucune différence entre les Juifs-hébreux de Palestine, quels que soient par ailleurs les courants (religieux ou religieux-politiques) auxquels ils appartiennent.

9. Mais ces mêmes rédacteurs néotestamentaires – et le courant propre dont ils sont issus – se trouvèrent immédiatement en conflit flagrant avec les autres courants du judaïsme sur deux points essentiels, points qui marquent la rupture entre le judaïsme chrétien

Le judaïsme chrétien, je le souligne, et non pas le soi-disant « judéo-christianisme » de nos piêtres exégètes grécistes...

et le judaïsme orthodoxe (sadducéen, pharisien, zélote, etc.) :

- la manière de dépasser la finitude de la Thora ;
- la question du temple de Jérusalem.

10. Sadducéens, Pharisiens, Zélotes, Esséniens, Samaritains et Gnostiques hébreux (juifs ou samaritains) s'entendent avec les Chrétiens primitifs sur le caractère sacré de la Thora ; la Thora, pour tous indistinctement, est le message de YHWH.

Mais l'entente entre eux se rompt dès lors qu'il s'agit pour chaque groupe religieux de définir ce qu'il en est, concrètement, de cette sacralité.

De la sacralité de la Thora, les Sadducéens déduisent son caractère d'achèvement ; pour eux, la Thora contient la parole divine *et* son interprétation ; les Sadducéens ne ménagent donc aucune place pour la nouveauté, pourtant relative, du midrash et de la tradition (orale ou dite telle).

Tout en affirmant la sacralité de la Thora avec la même vigueur que les Sadducéens, les Pharisiens en constatent le caractère fini ; parole infinie de YHWH, la Thora ne contient qu'un nombre fini de lettres. Pour combler cet écart – écart auquel les Sadducéens sont (ou se veulent) indifférents –, les [276] Pharisiens recourent au midrash, c'est-à-dire au décodage (au commentaire qui decode, qui interprète) : oui, le Pentateuque est limité, mais cette finitude n'est qu'une apparence ; Moïse, en rédigeant la Thora (idée commune aux Juifs et aux Samaritains, et aux Juifs chrétiens-hébreux), a rédigé un texte codé : il nous revient, par un travail indéfini de décodage, de saisir l'infinité réelle du texte sacré sous son apparente finitude. En recueillant les données de la tradition passée (les midrashim d'autrefois, entassés par les siècles)

Ce que les érudits, décidément mal inspirés, appellent la « Tradition Orale »
(où sont-ils allés chercher cette « oralité » ?).

et en les enrichissant, minute après minute, des données du midrash en train de se faire, les Pharisiens entendent combler l'abîme qu'ils voient entre la Thora visible (codée et à décoder, visiblement finie) et la Thora réelle (infinie).

Les Zélotes, les Esséniens et les Samaritains – quoique avec des nuances – se rangent, vis-à-vis de ce problème, du côté pharisien.

Les rédacteurs primitifs du Nouveau Testament partagent tout d'abord le constat pharisien : ils voient, eux aussi, l'écart existant entre la Thora visible-finie et la Thora invisible-infinie. Comme les Pharisiens, ils pensent que cet écart peut *tendanciellement* être comblé : il faut, sans que ce but soit bien évidemment atteignable, décoder le texte du Pentateuque ; il faut tendre à combler l'abîme fini/infini par le midrash (en décodant, donc, le texte sacré à coups de calculs gématriques, de notariques, et de thémouras). Chaque midrash produit, sur le texte, du texte (de nouveaux mots visibles, de nouvelles lettres, de nouveaux versets) : chaque midrash lutte contre la finitude du texte et recherche, sous elle, à atteindre l'infini.

Et voilà bien le sens originel du mot *midrash* : « recherche » (héb. DRŠ, « chercher »), et non pas « commentaire ».

[277] 11. Accord, donc, entre Pharisiens et Chrétiens primitifs-hébreux sur le but du midrash (combler l'écart dont j'ai parlé) et sur ses méthodes (les décodages kabbalistiques).

Mais désaccord total sur le résultat de l'opération. Car en comblant le fossé entre Thora visible et Thora infinie, voilà que les Juifs chrétiens-hébreux-primitifs prétendirent « accomplir » le texte sacré (prétention qui n'a jamais été celle des Pharisiens) – bien mieux (et là la rupture est absolue) : ils prétendirent l'accomplir historiquement.

Par là, les Chrétiens primitifs-hébreux rejoignent les Gnostiques.

Et là gît en effet le schisme, au sein de la judaïté, entre le christianisme juif hébreu primitif (non encore traduit en grec !) et les autres courants palestiniens : les Chrétiens sont convaincus qu'en décodant le texte sacré vers l'infini (en le poussant vers l'infini grâce au midrash et à ses méthodes), ils produisent des personnages réels, des faits réels, des lieux réels, des événements. Ils sont convaincus que le midrash *accomplit* le Pentateuque et la Bible hébraïque dans son ensemble, et que cet accomplissement est *historique*.

Voir, dans les Évangiles, tous les versets – ils sont innombrables, n'est-ce pas ? – indiquant *explicitement* que les protagonistes de la narration (et pas seulement Jésus-Josué) font ceci ou cela *en vue d'accomplir l'Écriture*.

12. Résultat de l'idée que les rédacteurs primitifs du Nouveau Testament se firent du midrash et de ses pouvoirs historiques : la caducité de la Thora elle-même. À force de croire, en se servant des méthodes kabbalistiques (traditionnelles) du midrash, qu'ils décodaient la Thora tout en l'accomplissant historiquement et en lui donnant l'occasion de s'incarner dans le réel, les Chrétiens primitifs, hébreux, en sont venus à penser que l'accomplissement du Pentateuque (et des textes prophétiques, et des Psaumes, eux-mêmes midrashim du Pentateuque) [278] valait mieux que le Pentateuque lui-même : et l'on aboutit alors au thème juif-chrétien-primitif-hébreu (et non pas grec !) du remplacement de la Thora et de l'alliance qu'elle contient (celle de Moïse) par l'alliance nouvelle, l'alliance de Jésus-Josué.

Josué (Jésus) étant, juste après le Pentateuque en effet, le successeur de Moïse.

Mais il faut aussitôt préciser que les Chrétiens primitifs ont d'abord conçu le midrash comme accomplissement historique du texte sacré, et que leur certitude de la caducité de la Thora de Moïse n'est venue qu'ensuite : car c'est précisément par le midrash, c'est-à-dire par le décodage kabbalistique de la Thora,

De la Thora puis des Prophètes, des Psaumes, etc. Tous les textes bibliques qui suivent le Pentateuque sont, de près ou de loin, des midrashim du Pentateuque – et ils sont considérés comme tels par les Pharisiens aussi bien que par les Chrétiens juifs-hébreux primitifs.

qu'ils ont produit le personnage de Jésus comme Messie et vu en lui le Josué successeur de Moïse, puis le Josué rendant historiquement caduques, en effet, la Thora et l'alliance ancienne.

L'invention de Jésus s'est faite progressivement, ainsi qu'en témoigne le fait que nombre d'apocryphes chrétiens anciens ou bien l'ignorent (cas de l'*Évangile de Pierre*, du *Pasteur d'Hermas*, etc.) ou bien le confondent encore avec le Josué biblique (cas de l'*Épître de Barnabé*).

13. Tous les concepts présents dans le Nouveau Testament sont juifs-hébreux ; aucun de ces concepts n'est grec (hellénistique). Tous sont ou bien bibliques ou bien dérivés, par midrash (kabbalistiquement), de la Bible.

En entendant par « Bible » l'Ancien Testament, et en entendant par « Ancien Testament » la Bible hébraïque telle qu'elle existait à l'époque du christianisme naissant (et non pas la version massorétique).

[279] 14. La rupture entre Sadducéens, Pharisiens, etc. et Chrétiens primitifs ne porte pas seulement sur la question du midrash comme accomplissement historique, ou non, des Écritures sacrées. Elle porte aussi sur la question de Jérusalem et de son temple.

Le Nouveau Testament est originellement hébreu ; et il y est question du temple de Jérusalem non pas comme d'un temple détruit mais comme d'un temple encore debout :

Debout et destiné à le rester si l'eschatologie ne s'en mêle pas !

ces deux faits montrent qu'aucun texte du corpus n'est postérieur à l'année 70 (date de la prise de Jérusalem par Titus, date, également, de la ruine du sanctuaire).

La traduction du Nouveau Testament en grec est partiellement antérieure et partiellement postérieure à l'année 70. – Et quand je dis qu'aucun texte hébreu-primitif du Nouveau Testament n'a été rédigé après 70, j'inclus bien sûr dans mon affirmation l'Apocalypse de Jean : car ce livre ne décrit nullement les persécutions romaines mais produit des allusions claires aux attaques dirigées par les Sadducéens-juifs et les Pharisiens-juifs palestiniens contre les Chrétiens-juifs palestiniens, et annonce, non pas la ruine de Rome, mais celle de Jérusalem, ville que les rédacteurs comparent à l'exécree Babylone. À ce sujet, il convient de remarquer, non sans sourire, que les « sept monts » qui servent de site à la « femme » (Ap. XVII, 9) ne sont pas les sept collines de Rome, mais bien les sept montagnes – autrement dit, la plénitude des monts – sur lesquelles est bâtie Jérusalem ! (cf., à titre de

preuve : le chapitre sur Jonas dans les *Pirqé d-Rabbi Éliézer* : « Car il est dit : Je suis descendu jusqu'au pied des monts (*Jonas* II, 6) – d'où nous apprenons que Jérusalem se tient sur sept montagnes. » Les sept soi-disant collines de Rome de notre texte sont ici, en fait, le Mont Sion, le Mont Moriah, le Mont Sacré (ou la Montagne Sainte), le Mont de ma Beauté Sainte, le Mont de la Maison du Seigneur, le Mont du Seigneur [280] Sabaoth, et la Haute Montagne des Montagnes : tous termes présents dans la Bible et non chez Tite-Live !

Les Pharisiens, comme les Sadducéens, tiennent le temple pour la référence géographique sacrée de leur religion.

Les Samaritains ont la même absolue référence, mais ils la situent sur le mont Garizim.

Les Chrétiens primitifs, juifs-hébreux, acceptent d'abord de maintenir pour judaïquement valide cette référence (d'où, dans les Évangiles ou les Actes, la présence de divers personnages du récit dans le temple et la mention de leur respect pour le culte qui s'y tient) ; mais ils finirent par l'abandonner lorsqu'ils s'aperçurent que leur manière de comprendre et de vivre le judaïsme serait à jamais persécutée par le clan sacerdotal (d'où, dans le Nouveau Testament, la haine du temple et de Jérusalem).

Dans leur refus progressif du temple et de Jérusalem, les Chrétiens primitifs ressemblent aux Esséniens. Mais la haine chrétienne du sanctuaire et de la ville finit par dépasser celle des Esséniens : elle devint définitive.

Et ce refus chrétien fut d'abord un refus juif : c'est en tant que juifs-hébreux que les Chrétiens primitifs en arrivèrent à remplacer le sanctuaire honni par le corps du Messie et la ville honnie par la Jérusalem céleste. C'est en tant, selon eux, que bons Juifs et bons Hébreux que les Chrétiens affirmèrent la nécessité de ce remplacement. Remplacement qui culmina, toujours en hébreu, dans l'Apocalypse de Jean et dans sa vision de la Jérusalem céleste (la ville, enfin, de YHWH – la ville enfin débarrassée, non pas des Juifs-hébreux, mais des Pharisiens et des Sadducéens).

Les Esséniens ne haïssent pas Jérusalem et son sanctuaire : ils haïssent le pouvoir qui s'en est emparé. Les Chrétiens-juifs hébreux primitifs poussèrent, eux, la haine de ce pouvoir jusqu'à l'attente eschatologique de la destruction de la ville et de son sanctuaire. – Or (et là est le coup de chance du christianisme) [281] 70 est arrivé et l'attente s'est historiquement réalisée : 70 a vu s'accomplir la prophétie chrétienne-juive !

Lorsque j'ai entrepris, il y a quelques années, de m'interroger sur la langue originelle du Nouveau Testament, j'étais loin de me douter des extrêmes conséquences de cette interrogation. Je croyais devoir me contenter de critiquer le point de vue gréciste... Or, comme on vient de s'en apercevoir, la remise en cause de la langue primitive du corpus aboutit à autre chose qu'à un furtif changement de dictionnaire. Elle aboutit à un total réexamen des modes de production des textes fondateurs du christianisme et, grâce à ce réexamen, au problème de l'invention de Jésus.

De ce réexamen et de sa portée je laisse maintenant à mon lecteur le soin, à son tour, de tirer les bonnes conséquences qu'il voudra.

Route de Cap du Bosc, 1981-1986

Introduction	9
1. <i>L'hébreu du Nouveau Testament</i>	11
2. <i>Pierre et fils chez Flavius</i>	29
3. <i>L'énigme d'un marquis</i>	37
4. <i>Mots d'emprunt dans le plat</i> <i>(René Girard s'attaque aux Évangiles)</i>	85
5. <i>Quelques chiffrages</i>	127
6. <i>Recherche sous Jean I, 1-2</i>	167
7. <i>Effets de Sagesse sur Genèse I, 1</i>	197
8. <i>Fils de l'homme : un calcul</i>	223
Glossaire et références	245
Conclusion	271

BERNARD DUBOURG

L'invention de Jésus

I

L'HÉBREU DU NOUVEAU TESTAMENT

Le Nouveau Testament, contrairement à ce que croient les Églises, n'a pas été conçu et rédigé en grec, mais en hébreu. Constat : les chrétiens se trompent au sujet de la langue primitive des textes fondateurs de leur religion.

En fait, la fabrication de ces textes s'est opérée dans les cadres uniques, singuliers, de la pensée traditionnelle juive-hébraïque, selon des méthodes propres aux juifs hébreux de l'Antiquité.

Dans le présent essai, on trouve une description simple et variée des procédés qu'ont utilisés les auteurs néotestamentaires ; de nombreux exemples en sont donnés, touchant aux paraboles, aux narrations évangéliques, etc., exemples assez clairs (et assez monstrueux) pour être aussitôt saisis par un lecteur même peu au courant des routines de l'exégèse biblique.

A ce lecteur sont offertes, en primes : une initiation humoristique aux rudiments de la Kabbale, une reconstitution de la Sainte Famille, une visite guidée dans les recoins d'un conte de Perrault, une remise en cause des talents du philosophe Girard, ainsi que quelques variations de vocabulaires. – Lui sera également fourni, comme par accroc, de quoi s'interroger sur l'historicité, ou non, d'un certain christ nommé Jésus.

Au mépris de deux millénaires de contresens et de négligences, Bernard Dubourg nous force ici à détruire notre perception du christianisme des origines ; il nous invite surtout à déguster l'adresse avec laquelle des textes soi-disant universellement connus et répandus ont réussi à se laisser défigurer et trahir.